C 90690

S. BLANDY

La Teppe aux Merles

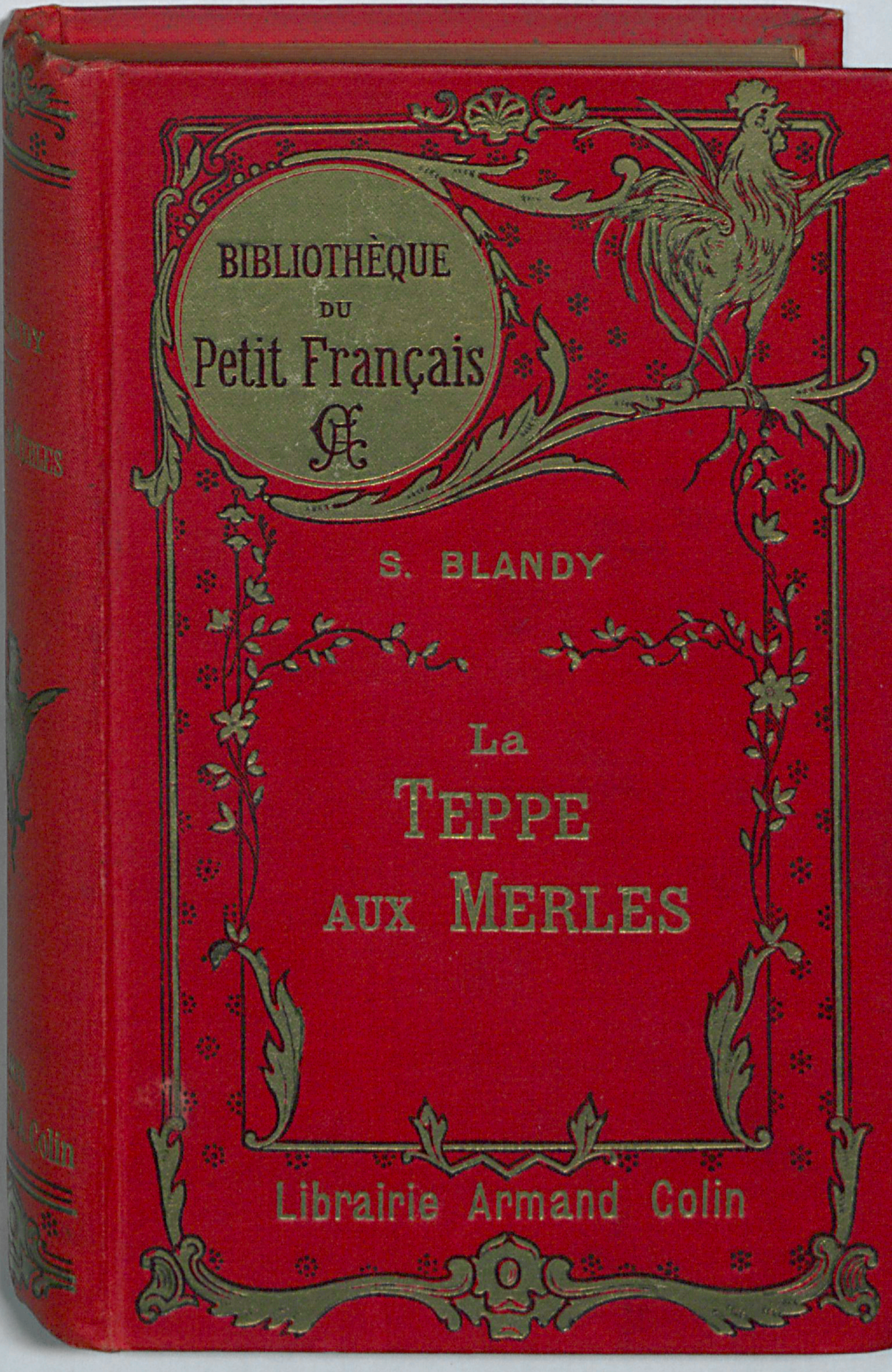
Ouvrage illustré de 54 gravures

HUITIÈME ÉDITION

CLERMONT-FERRAND BCIU

Librairie Armand Colin
Rue de Mézières, 5, PARIS
1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.


BIBLIOTHÈQUE
DU
Petit Français
S. BLANDY
La
TEPPE
AUX MERLES
Librairie Armand Colin

C 90690
500

La

Teppe aux Merles

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

(81 volumes, *richement illustrés*)

Chaque volume in-18, broché : 2 fr.; — rel. toile, tranches dorées : 3 fr.

A la Belle Étoile.
Ami Benoît (L').
Apprentie du Capitaine (L').
Au Clair de la Lune.
Au Pays des Binious.
Aventures de Rémy (Les).
Bête au bois dormant (La).
Bon Géant Gargantua (Le).
Capitaine Henriot (Le).
Chemins de traverse.
Chevalier Carême (Le).
Chez Mademoiselle Hortense.
Chryséis au Désert.
Colères du Bouillant Achille (Les).
Colons de l'Ile Morgan (Les).
Corsaires et Flibustiers.
Droit Chemin (Le).
D'une rive à l'autre.
Émeraude des Incas (L').
En haut du Beffroi.
En vacances aux bords du Rhin.
Exil d'Henriette (L').
Expédients de Farandole (Les).
Famille Fenouillard (La)
Fils de Chef.
Flibustiers (Les).
Fredaines de Mitaize (Les).
Frères de lait.
Histoire de deux Enfants de Londres.
Histoire d'un Honnête Garçon.
Histoire d'un Vaurien.
Historiettes pour Pierre et Paul.
Hochet d'or (Le).
Idée fixe du Savant Cosinus (L').
Jacques la Chance et Jean la Guigne.
Jamais contents!
Journées de deux petits Parisiens (Jacques et Juliette).
Jours d'épreuves
Kerbiniou le très madré.
Lunettes bleues (Les).
Malices de Plick et Plock (Les)
Mathurins du « Bayard » (Les).
Mémoires d'un Éléphant blanc.
Mémoires de Primevère (Les).
Mon Ami Rive-Gauche.
Mon Oncle Range-Tout.
Monsieur des Antipodes (Le)
Moulin Fliquette (Le).
Mystère de Courvaillan (Le).
Patron Nicklaus.
Pari d'un Lycéen (Le).
Passe-Partout et l'Affamé.
Petit Grand et le grand Petit (Le).
Petits Cinq (Les)
Petits Patriotes (Les).
Pierrot et C^{ie}.
Portefeuille rouge (Le).
Princesse Sarah.
Prisonniers de Bou-Amâma (Les).
Providence de François (La).
Pupille de mon Ami (Le).
Quentin Durward.
Rita.
Robert le Diable et C^{ie}.
Robinsons de la N^{lle}-Russie (Les).
Roi de l'Ivoire (Le).
Sapeur Camember (Le).
Six nouvelles
Tante Cacatois.
Tante Dorothée
Teppe aux Merles (La).
Théâtre chez Grand'Mère (Le)
Trésor de Guerre.
Triomphe de Bibulus (Le).
Un Parisien à Java.
Un Parisien aux Philippines.
Une Histoire de Sauvage.
Vacances de Prosper (Les).
Voyage du matelot Jean-Paul en Australie.
Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique.
Yves Kerhélo.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS.

C 90690

S. BLANDY

La
Teppe aux Merles

Ouvrage illustré de 54 gravures

HUITIÈME ÉDITION

CLERMONT-FERRAND BCIU

Librairie Armand Colin
Rue de Mézières, 5, PARIS
1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

LA TEPPE AUX MERLES

I

Jamais foire de septembre n'avait été aussi belle à Tournus que celle de cette année-là. Dès l'aube, les rues paisibles de cette petite ville mâconnaise avaient été envahies par la population des villages voisins, précédée par la clientèle plus lointaine du Charolais et de la Bresse qui se coudoyait au foiral.

La foule était encore plus bruyante sur la place du Marché où s'amoncelaient cages à volailles, corbeilles de fruits et de légumes, pyramides de livres de beurre étalées sur des feuilles de choux. Les ménagères citadines allaient et venaient entre les rangs pressés des Bressanes à large chapeau de dentelle noire orné d'une chaîne d'or, et des Mâconnaises de la région

qui portent sur leur coiffe coquette un chapeau plus élégant, dressé en forme de tour.

Si ce tableau campagnard était un spectacle pour les Tournusiens, les villageoises n'étaient pas en reste d'observations. L'événement du jour, dont il était question d'un banc de vente à l'autre, c'était la transformation de la boutique à Joseph Tailland, le drapier, dont l'enseigne à lettres saillantes, les peintures réchampies d'or et les glaces des vitrines triomphaient d'un luxe tout neuf au coin de la place.

« En voilà du nouveau! dit une des doyennes du marché. Tailland s'est mis au genre de Paris.

— Oh! comme c'est plus beau maintenant! répondit une jolie fille de seize ans. Dès que j'aurai fini l'étalage, grand'mère, vous me permettrez d'aller regarder ces étoffes.

— Tu as le temps, Catherine, gronda la grand'-mère. Quelles pies que ces fillettes pour courir vers ce qui brille! Moi, j'aimais mieux l'ancienne boutique. N'est-ce pas, Thibaude, que tu n'oseras plus aller marchander de la cotonnade chez les Tailland, de peur de payer les frais de réparation de leur boutique? »

La voisine ainsi interpellée répondit avec cette vivacité de langue qui est familière aux riveraines de la Saône :

« Non pas certes, et je n'y allais guère déjà depuis que le bonhomme Tailland est mort, car son fils fait le gros monsieur et Mme Tailland prend des airs avec nous autres, comme si elle n'était pas de Farges, de notre propre commune. Est-ce que nous ne la tutoyions pas, du temps qu'elle s'appelait Agnès Franchet? Est-ce que nous ne tutoyons pas la femme de son frère? En voilà une au moins qui n'est pas fière. Elle m'a rencontrée en route; je portais tout ce butin à vendre et j'étais chargée, vous pensez! Elle m'a fait monter sur sa jardinière, à côté d'elle et de son fils! Agnès Tailland ne se sent pas d'être sortie d'une telle famille, et je n'ai pas pu m'empêcher d'en faire la réflexion à Madeleine Franchet.

— Eh bien! dit Catherine, vous l'aurez mise dans l'embarras, car sa bonté lui coupe toujours la parole sur le compte du prochain. Ce n'est pas comme tant d'autres... »

Un regard malin dirigé vers la Thibaude accentua ces derniers mots. Dès que la grand'-mère de Catherine fut en pourparlers avec une cliente, la jeune fille s'esquiva pour aller admirer de plus près les embellissements du magasin de nouveautés.

Assise devant son comptoir en chêne sculpté,

Mme Agnès Tailland présidait d'un air bénin à l'inauguration du nouvel état de choses de sa maison; sa toilette était à la hauteur des circonstances; elle était coiffée en cheveux, et des bagues massives ornaient ses doigts. Quant à Joseph Tailland, pour juger de la satisfaction de son amour-propre, il n'y avait qu'à le voir rouler à travers les comptoirs sa ronde et courte prestance, et qu'à l'entendre répondre aux compliments des acheteuses :

« Oui, j'ai fait des folies; mais il faut bien se mettre à la hauteur de son temps! »

Lui et les deux petits commis s'agitaient à déployer des étoffes, à ouvrir des cartons, le tout sans profit immédiat, car les campagnardes ne desserrent leurs bourses que lorsque celles-ci ont été gonflées par le produit de leur vente. Or, comme il n'était que onze heures du matin, les villageoises se bornaient à regarder et à marchander, et voilà pourquoi Mme Tailland restait assise derrière son comptoir.

Tout à coup, sa mine nonchalante s'anima. Était-ce bien Mme Hoisel qui se dirigeait droit vers elle à travers ce flot de campagnardes assez malapprises pour gêner la circulation avec leurs paniers? Quel succès si la femme du médecin le plus renommé de Tournus deve-



Les villageoises marchandant la toile dans le magasin des Tailland.

1.

nait la cliente du magasin! Jamais Mme Hoisel n'était entrée chez les Tailland. Voilà ce que l'on gagne à restaurer son enseigne.

Mme Tailland s'empressa; après avoir avancé un siège pour Mme Hoisel et un autre pour le jeune garçon d'une douzaine d'années qui l'accompagnait, elle demanda ce qu'elle allait avoir l'honneur de servir, sans oublier d'ajouter l'énumération élogieuse de ses marchandises.

« Je me souviendrai de tout cela, répondit poliment Mme Hoisel, quand j'aurai des achats à faire; aujourd'hui, je viens pour autre chose. Un de mes parents, récemment nommé receveur à Tournus, m'a chargé de louer une maison pour lui. J'ai vu dans le journal que vous en proposez une dont la description me paraît convenir. Pourrais-je la visiter?

— Oui, madame », répondit Mme Tailland.

S'il était contrariant de ne pas conclure une vente, c'était toujours une entrée en matière que de louer à Mme Hoisel la maison dont on avait hérité lors de la mort de tante Ursule.

« Seulement, ajouta la marchande, il m'est impossible de vous la montrer moi-même; nous sommes esclaves les jours de foire. Mon fils vous accompagnera. Il sera enchanté de

cette occasion de voir M. Jacques Hoisel, car ils sont camarades de classe au lycée. »

Pendant qu'elle commandait d'un ton bref à un commis d'aller prier M. Eugène de venir, Mme Hoisel dit tout bas à son fils :

« Eugène Tailland est donc ton camarade au lycée? Tu ne m'as pas demandé à lui rendre visite depuis que tu es en vacances.

— Parce que je ne m'en soucie pas, maman. Nous sommes de la même classe, mais pas du tout copains.

— Pourquoi?

— Pour tout. C'est un fameux cancre, va, et par-dessus le marché un sot et un cafard.

— Jacques! encore ton argot de lycée que ton père ne peut souffrir! »

Au moment où Mme Tailland se rapprochait d'eux, elle fut arrêtée par une femme coiffée en Mâconnaise; celle-ci dit familièrement à la dame du magasin :

« Agnès, veux-tu me garder l'argent de ma vente? J'ai affaire au foiral et je crains de me promener dans la foule avec ma bourse ne poche. »

C'était humiliant d'être tutoyée par une personne de campagne devant une belle dame à laquelle on avait eu plaisir à apprendre qu'il

y avait parité d'éducation entre les enfants des deux familles. Mme Tailland fut tentée de clore cet incident désagréable en prenant sans souffler mot le sac de toile bise que la villageoise lui tendait. Une inspiration plus raffinée la porta à démontrer à Mme Hoisel que cette paysanne justifiait sa familiarité par quelques moyens de fortune, et elle répondit d'un air de protection :

« C'est bien; si tu veux que M. Tailland aille toucher chez le changeur tes coupons d'obligations, tu n'as qu'à me les donner aussi.

— Non, merci, reprit la Mâconnaise. Joseph m'a montré une fois comment la chose se pratique. Ma tête n'est pas trop dure. Je m'en tirerai sans déranger ton mari. »

Pendant ce colloque, l'attention de Mme Hoisel s'était portée sur les objets environnants; mais Jacques dit tout à coup à sa mère :

« Maman, c'est Mme Franchet qui parle ici à côté de nous. »

Mme Hoisel se leva pour barrer le passage à la campagnarde qui se dirigeait déjà vers la porte.

« Quel plaisir de vous rencontrer, madame Franchet, lui dit-elle en lui tendant avec cordialité ses mains finement gantées. J'ai à vous

gronder aussi. Vous êtes venue ce matin à notre porte pour y laisser le joli cadeau d'un panier de pêches...

— C'était pour Jacques, répondit en souriant Mme Franchet, de la part de mes deux enfants. Philibert et Reine voulaient lui faire goûter de nos fruits. »

Après que Jacques eut remercié Mme Franchet en lui apprenant qu'il avait déjà dévoré sept pêches et qu'elles étaient « fameusement bonnes », Mme Hoisel reprit ainsi :

« Mais vous étiez déjà loin lorsqu'on m'a monté le panier; vous nous avez privés du plaisir de vous remercier. »

Pendant que Mme Tailland se réjouissait de sentir sa dignité sauve, après les démonstrations amicales faites à sa belle-sœur par Mme Hoisel, Eugène parut à la porte du fond et dit d'un ton maussade et traînard :

« Maman, qu'est-ce que tu me veux? Si tu me déranges à chaque instant, ce n'est pas la peine d'être en vacances. »

A côté de Jacques Hoisel, de physionomie intelligente et fine, Eugène Tailland ressemblait à un bloc de pierre non dégrossi auprès d'une statuette délicate. Déjà envahi par l'embonpoint paternel, son corps massif avait acquis

à quatorze ans presque toute sa croissance. Sa grosse figure était encadrée dans des cheveux frisés à la façon des caniches, depuis que les vacances leur avaient permis d'esquiver la tonte réglementaire du lycée; elle ne gagnait à cet ornement naturel qu'une ressemblance avec une tête de mouton mérinos : c'était le même air endormi, les mêmes yeux à regards émoussés et la même absence de menton.

En se rappelant que ce grand garçon suivait la même classe que son fils, Mme Hoisel s'expliqua la sévérité de celui-ci à l'égard de son compagnon d'études. Jacques devina sans doute l'idée de sa mère, car il cacha une malice sous la question suivante :

« N'est-ce pas, maman, Eugène Tailland ne ressemble pas du tout à son cousin Philibert Franchet? »

Ce fut Mme Tailland qui répondit avec orgueil :

« Pas du tout; je suis bien flattée que vous le remarquiez. Philibert aurait besoin d'être mis en ville, dans quelque pension, pour se dégourdir. Il est tellement gauche!

— Mais pas du tout! s'écria Jacques, pen dant que Mme Franchet disait à sa belle-sœur :

— Que Philibert sache lire, écrire, calculer;

qu'il connaisse en gros l'histoire de son pays et un peu comment le monde est fait et comment il va, ce sera assez, et s'il est gauche en ville, il sera assez dégourdi pour la campagne. Mais où est-il, mon Philibert?

— Comment, est-ce qu'il est ici? s'écria Jacques en piétinant sur place. Je veux le voir. »

Philibert parut bientôt et il démentit la réputation de balourdise que lui auraient volontiers faite ses parents de Tournus, en allant saluer Mme Hoisel avec un empressement respectueux et en serrant la main que Jacques lui tendait.

Assurément, Philibert n'avait ni les allures ni la mise d'un citadin. Son teint brûlé par le soleil, ses mains brunes et un peu rudes étaient d'un villageois, ainsi que son costume composé d'un pantalon de coutil et d'une veste de drap léger; sa cravate était d'un bleu trop intense, fâcheusement semé de fleurs roses; mais ces vêtements couvraient un corps agile et bien proportionné; les yeux noirs de Philibert étaient parlants, et sa physionomie, aussi vive qu'aimable.

Mme Tailland sortit jusqu'au seuil du magasin pour voir quel ordre de marche le groupe composé par Mme Hoisel et les trois jeunes garçons adopterait pour se rendre à la maison

à louer; elle fut mortifiée, lorsqu'après avoir pris amicalement congé de Madeleine Franchet, Mme Hoisel eut fait à son fils certain signe après lequel Jacques passa son bras sous celui de Philibert et précéda ainsi sa mère de quelques pas. Mme Hoisel les suivait sans faire attention à Eugène Tailland qui, balançant dans sa main la grosse clef de la maison à tante Ursule, se laissait distancer par les groupes d'allants et venants.

« Après tout, qu'est-ce que cela nous fait? dit Mme Tailland à son mari qui était venu la rejoindre sur le pas de la porte. Pourvu que la maison se loue, peu importe que Mme Hoisel préfère les Franchet à nous autres... Je voudrais bien savoir comment ils se connaissent.

— Eh! répondit Joseph Tailland, le docteur Hoisel a acheté, il y a trois ans, une petite propriété près de Farges. »

Pendant ces commentaires, Mme Hoisel visitait la maison du quai de Saône. Eugène l'introduisait dans chaque pièce dont il ouvrait les portes et les volets. Peu intéressés par cette inspection, Jacques et Philibert continuaient dans un coin de la cour l'échange d'informations et de projets entamés depuis leur rencontre, et ils avaient tant à se dire que ces



« Maman,... qu'as-tu? »

récits mutuels, entrecoupés de grands éclats de rire, n'étaient pas terminés lorsque Mme Hoisel eut fini son exploration de la cave au grenier.

« La suite au prochain numéro », dit gaiement Jacques pendant que Mme Hoisel informait son cicerone que le docteur irait le lendemain chez ses parents pour conclure cette affaire de location.

Lorsque les deux cousins reprirent ensemble le chemin de la place du Marché, Philibert marcha en silence, sans prêter attention aux propos interrompus d'Eugène qui s'amusait à se moquer de tous les gens qu'il rencontrait. Piqué de ne pas recevoir la réplique, Eugène finit par pousser Philibert jusqu'à l'adosser au vitrage d'une boutique et le tenant arrêté là, il lui dit :

« Est-ce que tu as perdu ta langue dans la cour de tante Ursule?... Tu réserves tes grâces pour Jacques Hoisel. En quoi les mérite-t-il plus que moi? Est-ce que tu le crois plus riche?

— Qu'est-ce que cela ferait? répondit Philibert. Tiens, ne me pousse plus. Je n'aurais qu'à casser cette grande vitre. Elle coûterait cher à payer, bien sûr. »

Derrière la glace de ce magasin, il n'y avait qu'un amas confus de papiers à gravures mul-

ticolores et deux sébilles pleines, l'une de rouleaux d'or, et l'autre, de vieille orfèvrerie. Au moment où Philibert exprimait la crainte d'avoir à payer les frais d'un accident, la porte de cette boutique s'ouvrit tout à coup et dans la personne qui en sortit et qui traversa le trottoir d'un pas agité, Philibert reconnut sa mère. Pousser Eugène pour s'élancer sur les traces de Mme Franchet, et dire à celle-ci en lui pressant les mains :

« Maman, qu'as-tu?... Pourquoi es-tu si rouge?..., pourquoi deviens-tu si pâle maintenant? »

Tout cela se passa avec la rapidité d'un éclair. Madeleine Franchet s'était laissée tomber sur un banc et elle regardait son fils sans paraître le voir.

Déjà quelques personnes s'informaient du motif qui faisait pleurer ce jeune garçon auprès de cette femme affaissée sur ce banc. Madeleine Franchet passa ses deux mains sur sa figure, puis elle dit d'une voix altérée :

« C'était un étourdissement... il est passé. Ce n'est plus rien. »

Le soir, pendant que Mme Tailland faisait sur ses livres de compte l'addition des ventes du jour, son mari, sorti un moment pour prendre l'air, rentra tout préoccupé.

« Veux-tu savoir le bruit qui court? dit-il. Quelqu'un de la campagne, une femme d'après ce qu'on assure, a présenté chez le changeur un numéro d'obligation ayant gagné cent mille francs au dernier tirage. »

II

« Vous partez tôt aujourd'hui, ce qui prouve que vous avez vite vendu vos denrées et fait une bonne foire », dit la maîtresse de l'auberge où étaient remisés la jardinière et le cheval de Madeleine Franchet, lorsque celle-ci se présenta vers cinq heures pour payer son petit compte. Pendant ce temps, Philibert allait chercher le cheval à son rang de file parmi les nombreuses bêtes de trait ou de selle arrivées le matin à Tournus, et qui allaient être successivement sellées ou attelées à un des véhicules confusément placés dans la grande cour, brancards à terre.

D'habitude Mme Franchet ne permettait pas à son fils d'aller chercher Noiraud à l'écurie de l'auberge; dans ces réunions de chevaux inconnus, il pouvait s'en trouver de vicieux,

et un coup de pied est si vite lancé! Il fallait que la mère eût pris confiance dans le savoir-faire de son fils, ou bien que sa prévoyance fût engourdie par le mal de tête qui l'avait empêchée de dîner, car elle n'objecta rien à cette proposition de Philibert :

« C'est moi qui vais atteler Noiraud, n'est-ce pas? »

Après avoir payé l'aubergiste, elle s'assit sur le banc de pierre de la cour, et resta là, le menton posé dans sa main, sans penser à reprendre l'inexpérience de son fils qui se piquait aux ardillons du harnachement.

Philibert n'était pas maladroit cependant; mais c'était la première fois qu'il attelait Noiraud et comme il avait souvent observé cette opération, il corrigeait ses erreurs l'une après l'autre. Peut-être même en serait-il venu à bout sans tant de peine si sa tête n'avait été occupée à autre chose qu'à ce qu'il faisait.

Est-ce qu'on allait quitter Tournus sans aller faire une petite visite à l'oncle Pétrus et aux deux gentilles cousines?... Si Philibert avait eu le choix en arrivant en ville, c'est chez l'oncle Pétrus qu'on serait allé dîner, et non pas chez l'oncle Tailland où l'on n'était pas à l'aise. Quelle différence entre ce gros Eugène, si

gonflé de ses écus, et cousine Ursule si douce et si modeste, et cousine Rosalie si fûtée et si drôlette avec son babil de sept ans. L'oncle Pétrus était plus aimable aussi que l'oncle et la tante Tailland. Ce n'est pas qu'il fût bien gai... au contraire; depuis que sa femme était morte, il était même très triste; mais cela ne l'empêchait pas de trouver de vrais mots d'amitié pour Philibert. Et puis, quoique moins belle que le magasin de l'oncle Tailland, la boutique de l'oncle Pétrus Franchet était plus amusante à visiter dans tous ses coins. Il y avait de tout : de la quincaillerie, de la faïence, des jouets, de la mercerie, et à chaque fois, des choses nouvelles à regarder, un tas de brimborions dont Philibert ne comprenait pas toujours l'usage; mais la cousine Ursule le lui expliquait.

C'était l'aînée de la famille et la filleule de cette tante Ursule dont on avait partagé le petit héritage; la boutique de quincaillerie avait été le lot de Pétrus Franchet que la vieille tante avait élevé.

Quand il eut mené sa besogne à bonne fin, Philibert amena par la bride Noiraud vers le grand portail, puis il dit un peu haut pour se faire entendre de sa mère :

« Est-ce qu'il manque quelque chose, maman ? Est-ce que je ne m'en suis pas bien tiré ?... Viens voir un peu. »

Mme Franchet fut debout comme en sursaut, par un mouvement brusque ; elle s'approcha de la jardinière, et tout en disant d'un air étonné : « Comment ! c'est toi qui as attelé Noiraud et qui l'as amené jusqu'ici sans rien accrocher à travers ce fouillis de voitures ? » elle tourna autour du cheval et vérifia la correction de son harnachement. Pour être donnés en peu de mots, ses éloges à son fils n'en furent pas moins bien reçus, et Philibert y puisa le courage nécessaire à la question suivante :

« Maman, est-ce que nous quitterons Tournus sans aller faire une petite visite à l'oncle Pétrus ?

— Tu m'y fais penser, dit-elle à son fils. J'ai encore là le petit panier de chasselas et les œufs que j'apportais à tes cousines. Puisque la voiture est attelée, sortons d'ici, nous l'arrêterons devant la boutique à Pétrus. Et, j'y pense, Philibert, je te remercie de m'avoir parlé de ton oncle. Il aurait eu du chagrin de ne pas nous voir. Et moi, je serai aise de causer avec lui. C'est un homme juste, pas envieux, et de

bon conseil,... oui, oui, c'est un parent dans lequel on peut mettre sa confiance. »

Philibert aurait voulu que Noiraud avançât vite par les rues; mais l'encombrement y était trop grand; il fallait garder le pas pour ne point causer d'accident dans ce pêle-mêle de gens affairés traînant après eux leurs achats du jour sous forme de bestiaux récalcitrants aux ordres de maîtres inconnus. Enfin, la jardinière atteignit le coin de la petite rue où la boutique de Pétrus Franchet était en harmonie avec les constructions vieillottes qui s'avançaient ou rentraient capricieusement sur la ligne de la chaussée. La plupart de ces maisons, datant du XVIIIe siècle, avaient un anneau de fer encastré dans une des pierres de taille de leur façade, et ce fut cette commodité d'une époque où les voyageurs n'avaient pas toujours sous la main un valet pour tenir leur monture qui permit à Mme Franchet et à son fils d'abandonner Noiraud après avoir fixé son licol.

Cette opération n'était pas encore terminée quand le grincement d'une sonnette rouillée se fit entendre; la porte de la boutique s'ouvrit, et Pétrus Franchet s'avança au-devant de ses visiteurs.

« A la bonne heure, dit-il, vous voici tard, mais enfin vous voici. Mes filles ont compté les heures, tellement il leur tardait de vous voir... Mais vous n'avez pas bonne mine, cousine Madeleine! Tout votre monde se porte bien? Vous n'avez pas quelque contrariété? »

Philibert n'en entendit pas davantage; après avoir embrassé son oncle, il se précipita le premier dans la boutique et courut se pendre au cou d'Ursule qui abandonna le rangement d'une vitrine pour faire accueil à son jeune cousin.

« Où est Rosalie? demanda bientôt celui-ci.

— Ah! vous êtes cause que je l'ai grondée. Elle ne pouvait pas venir à bout d'apprendre ses dix lignes de leçon aujourd'hui; elle ne pensait qu'à guetter votre arrivée; alors je l'ai envoyée étudier par cœur dans la salle.

— Pourquoi es-tu si sévère avec cette pauvre petite? dit Philibert; elle n'a que sept ans; elle ne peut pas être aussi raisonnable que toi.

— Vous entendez, père, dit doucement Ursule à Pétrus Franchet qui rentrait à la suite de Madeleine, je suis accusée de rendre notre Rosette malheureuse... Ah! bonjour, ma tante, je suis bien contente de vous voir.

— Bonjour, ma nièce, répondit Mme Fran-



Le bon Pétrus Franchet courant au devant de sa cousine.

chet, en touchant la main de la jeune fille; si Philibert te reprochait, quand je suis entrée, de ne pas nous laisser emmener Rosette à la campagne pour une quinzaine, il avait raison contre toi. Allez; je vois votre raison, à tous deux, vous craignez de vous ennuyer sans elle.

— Oui, dit Pétrus Franchet, nous serions tristes ensemble si ce lutin ne nous égayait pas malgré nous... Je vous remercie, cousine Madeleine, mais ne parlons plus de cela... Nous verrons l'an prochain.

— Et je puis aller trouver Rosalie? demanda Philibert qui s'était armé du panier de raisin.

— Certainement, répondit Ursule, et ne la ramène pas ici, car voici cinq ou six clients arrivant à la file, et la boutique est si petite que vous nous gêneriez. »

Ursule dut répondre toute seule aux demandes du groupe campagnard dont l'entrée agita le trémolo de la sonnerie, car Pétrus Franchet et sa cousine suivirent le jeune garçon et allèrent s'asseoir dans un coin de la salle un peu sombre qui suivait la boutique. Quant à Philibert, il n'était pas encore arrivé au milieu de cette pièce qu'une exclamation joyeuse partit de l'embrasure de l'unique croisée qui l'éclairait sur la cour.

« Ah! te voici, et pourquoi si tard?

— Va, ce n'est pas ma faute; répondit Philibert après avoir embrassé la jolie blondinette qui sautillait autour de lui, sans remarquer qu'elle piétinait son livre d'étude.

— Je vais dire bonjour à ma tante », reprit Rosalie, puis après avoir fait quelques pas en avant, elle ajouta : « Non, je crains de la déranger. Elle cause bien sérieusement avec papa, et tout bas... Ce sera pour tout à l'heure, quand ils auront fini. Dis-moi en attendant ce que ma cousine Reine t'a dit pour moi. Et pourquoi ne vient-elle jamais à Tournus? Est-ce toujours bien joli, chez vous? Y a-t-il de belles fleurs? Tu sais, je me souviens à peine de votre maison. J'étais si petite quand j'y suis allée! Je n'avais que cinq ans. »

C'était à l'époque de la mort de sa mère que Rosalie avait passé quinze jours chez ses parents de Farges et, quoique ses souvenirs de ce temps-là fussent un peu confus, elle en gardait une impression de liberté au large des champs et un désir de la renouveler que Philibert accroissait de temps à autre par ses descriptions. Ce jour-là, il ne manqua pas à son rôle habituel, et tout en picorant à la façon des moineaux gourmands le chasselas du panier,

tous deux gardèrent les moutons en idée, sautèrent des ruisseaux, cueillirent des mûres jusqu'à s'en barbouiller, dénichèrent des œufs, surveillèrent au four la cuisson de la galette, gaulèrent des noix, en un mot, jouirent en imagination de tous les plaisirs de la vie champêtre.

Pendant ce temps, le dialogue à voix basse de Madeleine Franchet avec son cousin se poursuivait. Au moment où Rosalie s'amusait du récit des prouesses équestres de Philibert sur un poulain de deux ans, Pétrus Franchet répondait à sa visiteuse :

« Oui, je comprends votre crainte d'un faux espoir donné à votre mari. Claude a la tête vive, et ce serait un coup trop dur pour lui s'il était trompé après s'être figuré... Écoutez, puisque vous craignez que Claude ne se monte la tête, ne lui disons rien avant d'être bien sûrs. Donnez-moi le numéro de cette valeur, et j'irai consulter à Mâcon le banquier V***, qui connaît toutes ces choses de son état et à qui l'on peut avoir confiance.

— Merci bien, Pétrus ; mais comment me préviendrez-vous ? Ce qui m'occupe surtout, c'est la tranquillité d'esprit de mon mari. Voyons, comment m'aviserez-vous de la vérité ? »

Pétrus Franchet eut un bon sourire sur les lèvres; mais au lieu de répondre à Madeleine, il se leva et se dirigea vers le groupe formé par Rosalie et Philibert, assis l'un en face de l'autre sur deux chaises basses, les pieds juchés sur les barreaux d'une autre chaise qui supportait le panier de raisin; chacun d'eux tenait à la main une grappe entamée, et tout en gobant l'un après l'autre les grains roussis par le soleil, ils jasaient avec un tel entrain qu'ils ne s'aperçurent pas de la fin du colloque de leurs parents.

« Oh! comme cela doit être amusant, les vendanges! disait Rosalie au moment où son père s'approchait d'elle.

— Eh bien, ma Rosette, dit celui-ci, tu les verras cette année, si tante Madeleine veut t'emmener tout de suite avec elle.

— Vrai? papa, s'écria la blondinette en s'élançant les bras ouverts vers Pétrus Franchet, qui la reçut dans ses bras et la livra ensuite aux baisers de sa tante.

— Oui, continua-t-il ensuite, tu passeras là-bas une dizaine de jours ou un peu plus, enfin jusqu'à ce que j'aille te chercher après une petite tournée que j'ai à faire à Mâcon..... Philibert, veux-tu voir à la boutique si Ursule a fini de servir ses clients? Nous irions garder à

sa place pendant qu'elle s'occuperait des affaires de Rosalie... Y va-t-il d'un bon pas! Il paraît content, lui aussi, d'emmener notre Rosette. »

Si Philibert était content! oui certes, et pour son compte et pour celui de sa sœur qui allait être si agréablement étonnée en voyant arriver sa petite cousine.

Une demi-heure plus tard, Noiraud trottinait sur la grand' route qui, de la vallée où Tournus s'étend au bord de la Saône, remonte vers les hauts plateaux où se groupent successivement Le Villars, Farges, Uchizy et Saint-Oyen. Le soleil s'abaissait sur l'horizon, et teignait de pourpre un amas de petits nuages folâtres que la brise faisait courir en bulles de mousse légère dans le lointain du ciel.

« Oh! comme ils sont jolis, dit Rosalie à son cousin, et comme on en voit large du ciel dès qu'on a quitté Tournus où les maisons le cachent. Sais-tu, ces nuages roses sur ce bleu, ça ressemble à ta cravate... mais en grand. Elle est jolie aussi ta cravate, Philibert. »

Il se mit à rire : « Eugène l'a trouvée très laide, répondit-il; elle a trop de couleurs pour les gens de la ville. »

Ils étaient bien à l'aise pour causer, car sous prétexte que le siège de la jardinière n'était pas

assez large pour trois personnes, ils avaient obtenu de s'établir à l'intérieur, Rosalie sur sa valise, et Philibert sur un amoncellement de paniers vides. Absorbée par le soin de conduire et peut-être aussi par ses préoccupations, Mme Franchet ne retourna pas la tête en arrière une seule fois pendant que Philibert faisait à sa cousine les honneurs du paysage, lui nommant l'un après l'autre les groupes de hameaux disséminés dans les prairies de la vallée ou montant vers le plateau à la lisière des vignobles.

« Peut-on voir votre maison? Montre-la-moi, disait Rosalie chaque fois qu'un toit de briques ou d'ardoises se dessinait sur un fond de feuillage.

— Pas encore, disait chaque fois Philibert. Ceci est Le Villars. » Et plus loin : « Nous ne sommes qu'à Farges.

— Eh bien, reprit Rosalie pendant que la jardinière traversait la grande rue de ce village et que Madeleine Franchet échangeait un salut cordial avec chaque vieille femme occupée à filer sa quenouille devant sa porte, eh bien! puisque vous êtes de Farges, votre maison doit être une de celles-ci. Dis-moi laquelle, car je ne m'en souviens plus du tout.

— Attends un peu », dit Philibert.

Noiraud, qui sentait son écurie, allongea le pas au sortir du village et s'engagea vivement dans un chemin vicinal bordé de haies de mûriers qu'enlaçaient des festons de clématites sauvages, à marabouts échevelés. Ce chemin montait le coteau que dominait une rangée de noyers plantés au-dessus d'un terrain gazonné où des blocs pierreux saillaient çà et là. Au-dessous de cette prairie naturelle, et au niveau d'une vigne à pampres colorés, une maison à demi voilée par un rideau d'arbres fruitiers étendait au midi sa façade égayée par une treille, et rendue pittoresque par son escalier de pierre intérieur, protégé par l'avancée du toit que soutenait un pilier de bois entouré de plantes grimpantes.

« Regarde, dit Philibert à sa cousine, est-ce que tu ne reconnais pas la Teppe aux merles? »

III

Ce nom de « Teppe aux merles » donné à une propriété rurale doit paraître singulier hors du terroir mâconnais; mais là, dans toute la région qui descend des limites de l'ancienne Bourgogne à celles du Forez et du Lyonnais, ce mot de *teppe* signifie un terrain non défriché fournissant aux bestiaux, dans l'intervalle de ses buissons sauvages et de ses rocs effleurant le sol, la pâture courte et fine d'une prairie naturelle. Presque chaque commune possède sa teppe, rangée naturellement au nombre de ses biens les plus chétifs, et sur laquelle chacun a droit de pacage pour ses chèvres ou ses moutons, et il est curieux que la tradition populaire ait associé à beaucoup de ces teppes des noms d'oiseaux, comme dans l'exemple de la « teppe aux ramiers » à Gigny, et dans celui de la « teppe

aux merles » conservé à la propriété des Franchet. Cela tient sans doute à ce que ces teppes sont un débris des forêts qui ont autrefois couvert la plus grande partie du sol de la France; les quelques arbres qui leur restaient devaient être l'asile des tribus ailées des oiseaux de passage ou de séjour constant dans notre climat tempéré. C'est toujours un fait naturel ou un souvenir historique, parfois légendaire, qui fournit les noms consacrés par l'usage.

C'était à un premier labour d'automne que Claude Franchet avait compté occuper la journée que sa femme et son fils passaient à Tournus pour la foire; mais il avait si lestement mené sa besogne, ou, pour mieux dire, il l'avait commencée de si bon matin que les guérêts de son champ de blé se trouvèrent tous tracés en lignes profondes et droites un peu avant midi.

« Voilà papa qui rentre avec la charrue et les bœufs », dit la petite Reine à Jeannette, occupée à disposer le dîner du laboureur dans un panier.

Reine devait être chargée d'emporter ce dîner tout chaud, et elle s'était fait une fête de ce repas à prendre avec son père au bout du champ, tous deux assis au bord du fossé, les pieds dans l'herbe et sur les tiges de menthe qui en tapis-



Claude Franchet ramenant ses bœufs du labour.

saient le fond, les épaules accotées aux vieux saules. Elle s'était promis un grand plaisir d'avoir son père à elle toute seule. Ce n'allait pas être la même chose à la maison où les vides à la table de la maman et du grand frère rendraient le repas triste.

En effet, il ne fut pas gai; Claude Franchet expédia sa soupe et le lard aux choux; ce ne fut qu'au moment d'entamer le fromage de chèvre, dur et s'émiettant sous le couteau à la façon d'un morceau de savon sec, qu'il demanda :

« Qu'a-t-on fait ici depuis ce matin? »

Jeannette dînait avec ses maîtres, au bout de la table qui tenait le milieu de la grande cuisine; ce n'était pas par besoin d'être servis que les Franchet avaient une domestique, mais parce que les soins à donner aux bestiaux et aux hôtes nombreux de la basse-cour ainsi que le beurre à battre et le lin à filer étaient une tâche au-dessus des forces d'une seule personne; Jeannette gagnait bien à ses maîtres le pain qu'elle mangeait chez eux, car elle ne reculait devant aucune besogne champêtre, et plus d'une fois elle avait épargné à Claude Franchet la dépense d'un tâcheron gagé. Aussi gardait-elle son franc parler, ainsi qu'il y parut à sa réponse.

« Je n'ai pas abattu autant d'ouvrage que

vous, not'maître. L'écurie est nettoyée; j'y ai semé une litière neuve; j'ai haché des orties pour les dindonneaux, et j'ai cuit au four le pain que Mme Franchet a pétri hier au soir; ce qui fait que je vais me reposer en filant sur le pas de la porte, tandis que si vous avez peiné pour finir votre labour à midi, m'est avis que c'est pour monter ensuite à la teppe vous casser es reins à tirer quelques rocs, pendant que votre femme n'est pas là pour vous en empêcher. »

Sans se fâcher, Claude Franchet répondit :

« Tes choux et ton lard seront froids, Jeannette, si tu te mets à me faire des remontrances... Et toi, Reine, as-tu bien travaillé ce matin?

— Papa, il faut tout vous dire? c'est qu'il y a du joli... et du moins joli dans ma conduite!

— Bien sûr, il faut tout me raconter, reprit Claude Franchet en considérant avec plaisir la petite figure brune penchée vers lui. Un papa doit tout savoir; d'ailleurs, je ne suis pas terrible.

— Eh bien, papa, dit Reine en baissant les yeux, j'ai mal commencé ma journée... en pleurant de voir partir Philibert. Ce n'est jamais mon tour d'aller à Tournus. Et puis j'ai com-

pris que c'était laid d'être jalouse, et j'ai aidé Jeannette; ensuite, je suis allée promener les oies; elles m'ont donné du mal un moment; elles étaient toutes entrées dans le champ de sarrasin de la Thibaude.

— En voilà une bergère maladroite, si elles y étaient toutes entrées! dit Claude Franchet; il te suffisait d'empêcher la première qui a voulu franchir le trou de la haie.

— Ah! papa, c'est que j'étais assise avec mon livre pour étudier une fable. Maman a peur, tu sais, que j'oublie pendant l'été ce que j'apprends l'hiver à l'école, et elle me fait écrire et lire chaque jour. Ce matin, elle m'a promis de me rapporter une poupée de Tournus et de me la donner ce soir si je sais ma fable. Voilà pourquoi je l'ai étudiée. Et je la sais, papa! J'ai gagné ma poupée.

— Et tes oies ont fait du ravage chez la Thibaude.

— Non, papa, j'ai couru si vite après elles. Ensuite, je suis revenue ici; j'ai lavé les pots de la laiterie, et très bien, n'est-ce pas? Jeannette... mais j'ai eu encore un mauvais moment quand je t'ai vu rentrer avec les bœufs. J'étais si contente de dîner avec toi sous les saules.

— Eh bien, pour remplacer ce dîner, dit Claude Franchet, tu viendras à quatre heures m'apporter mon goûter à la teppe, et nous mangerons ensemble au bon air de là-haut. »



Reine gardant les oies.

Il se leva et alla choisir à l'abri de la grange, parmi les outils aratoires gisant à terre ou accrochés au mur, un pic et une pioche qu'il jeta sur son épaule droite.

Jeannette prit sa quenouille, la chargea de chanvre, et alla s'installer sur le balcon qui formait à la hauteur du premier étage le palier de l'escalier extérieur. C'était sa récréation, à elle, de tourner le fuseau à ce poste favori d'où son

œil pouvait inspecter les bâtiments qui entouraient la cour, et veiller par delà le grand portail, sur les divers champs de la propriété. Dans la saison des fruits, les maraudeurs sont si hardis !

Au bout d'un moment, Reine alla donner du grain à ses perdreaux, deux jolis petits d'une couvée de juillet que son père avait trouvés dans un sillon au moment de couper le blé. Ç'avait été une grosse affaire de les apprivoiser ; Philibert, très adroit de ses mains, leur avait construit une cage ou, pour mieux dire, des barrières et un toit en fil de fer tressé pour les empêcher de prendre leur vol hors de leur compartiment de basse-cour ; il avait embelli leur prison en plantant au milieu un petit arbuste et en mettant dans un coin une maisonnette formée d'une vieille caisse de bois avec un lit de foin et de paille et pourvue de barreaux, malgré l'observation du père, que les perdreaux ne se perchent point. Les perdreaux étaient encore sauvages ; leurs effarouchements impatientaient Reine ; elle eut tôt fait de leur donner leur pitance, et elle s'en revint sur une marche de l'escalier, le livre de fables sur ses genoux, les deux mains sur ses oreilles pour n'être distraite par aucun bruit.

Elle s'entendait à peine elle-même marmotter les vers de sa fable; peu à peu, le ronron de sa récitation à demi-voix se ralentit; les petits doigts s'abaissèrent sur le livre, les genoux fléchirent en avant; la tête de Reine ondula en arrière et vint se reposer sur un pan de la robe de Jeannette, assise sur le palier juste au-dessus de la marche où la petite fille s'était postée pour l'étude.

« Bon! se dit Jeannette, la voilà partie pour le pays des rêves. Elle va, bien sûr, songer de fables ou de poupée. Je ne l'éveillerai qu'à quatre heures. »

Le panier pour le goûter était moins lourd que celui dont Reine aurait dû se charger à midi si son père n'était pas rentré; mais la petite fille ne monta pas le sentier en zigzag du coteau du pas alerte dont elle marchait d'habitude. D'abord, quand elle s'était mise en route, ses yeux et ses idées étaient encore un peu embrouillés par le sommeil, mais peu à peu, après avoir regardé la route de Tournus par laquelle allaient revenir maman, Philibert... et la poupée, elle se demanda si son père allait être loin sur la teppe, et puis ce qu'il pouvait bien y faire avec son pic, et ensuite pourquoi maman serait fâchée de le voir occupé là.

Quand on réfléchit, ne peut pas marcher vite; du moins, c'était le cas de Reine qui s'arrêtait de temps à autre lorsque sa petite cervelle ruminait cette sorte de devinette dont elle ne trouvait pas le mot. Ce fut pendant une de ces pauses qu'elle tressauta en entendant crier de loin :

« Ho! holà, Reine, vite le goûter. J'ai gagné faim. »

La voix du père venait de ce joli coin de la teppe que Reine et son frère aimaient entre tous. Il y avait là, l'un près de l'autre, deux quartiers de roc que leur forme creusée au milieu et en avant rendait commodes pour s'y asseoir. On y était comme sur deux petits fauteuils — un peu durs puisqu'ils n'étaient tapissés que de mousses blanches et jaunes toutes sèches. — N'importe; on pouvait s'y carrer, s'y établir pour une dînette et une causerie, s'y amuser à regarder au loin, car on apercevait de là toute la vallée de la Saône et même, au fond de l'horizon, les deux clochers de l'abbaye de Saint-Philibert de Tournus. Là, Reine et son frère avaient souvent parlé de Rosalie et lui avaient envoyé à travers l'espace leurs amitiés qu'ils adressaient aux clochers de l'abbaye, seuls visibles de tout l'amas de constructions



Reine apporte à goûter à son père défrichant la teppe.

composant la ville; là, tous deux se trouvaient mieux pour échanger leurs confidences qu'à la maison où l'on était toujours dérangé par quelque besogne à faire.

A mesure que Reine approchait, elle ne s'expliquait pas les amas de terre remuée et élevée en petits tas d'où pendaient confusément des mottes de gazon et des bruyères, racines en l'air, qui lui barraient le passage; mais elle ne put s'empêcher de pousser une exclamation de chagrin lorsqu'arrivée en vue de son père, appuyé sur son pic d'une main et de l'autre s'essuyant la figure ruisselante de sueur, elle aperçut un des deux rocs déraciné du sol et montrant à la place du fauteuil tapissé de mousse une surface pleine d'aspérités terreuses.

« Oh! papa! s'écria-t-elle, quel dommage! Que dira Philibert de ne plus trouver son fauteuil? Est-ce que tu veux planter un noyer dans ce grand trou que tu as fait?

— Je veux bien autre chose! répondit Claude Franchet en jetant autour de lui sur la teppe un regard dominateur; je te le dirais volontiers, car cela t'intéresse, mais tu ne le comprendrais pas. Philibert le sait, lui, et il ne regrettera pas ce maudit roc qui m'a tant fait

peiner et que tu appelles son fauteuil. Mais, voyons le goûter. »

Tout en tirant de son panier un gros morceau de pain, un fromage frais dans sa cassette de fer-blanc percée en écumoire, et quelques pêches, Reine dit à son père :

« Si Philibert te comprend, moi aussi je te comprendrais, va.

— Eh bien! lui dit son père après lui avoir fait signe de s'asseoir à ses côtés sur l'herbe, voici pourquoi j'ai... déménagé le fauteuil de Philibert. Mais d'abord, tu vois d'ici toute notre Teppe aux merles : la maison, les granges, la vigne, les champs et le verger?

— Oui, papa, répondit Reine après s'être débarrassée du bâillon temporaire de la pêche dans laquelle ses dents venaient de laisser leur marque.

— Tout cela, ma petite, reprit Claude Franchet, n'était autrefois qu'une teppe comme celle-ci, ce qui fait qu'on en a laissé le nom à toute la propriété.

— Tu as vu cela, papa?

— Oh! non, ni moi, ni même mon grand-père, ni même peut-être son grand-père, à lui. Il a fallu beaucoup de Franchet, l'un après l'autre, usant leurs bras et peinant à la tâche,

pour faire d'une terre sauvage une propriété de rapport. J'aurais été curieux de savoir à quelle époque mes anciens ont commencé à défricher la teppe; mais autrefois, les paysans ne savaient pas lire, et les registres des paroisses étaient bien mal tenus; mais il est certain qu'en 1745, les Franchet de la Teppe aux merles prospéraient, puisqu'ils ont fait construire alors les granges, trop grandes maintenant pour mes récoltes, et le grand portail de la cour qui porte cette date sur la pierre gravée de son linteau.

— Ils étaient donc plus riches que toi, papa, puisqu'ils récoltaient davantage?

— Oui; le champ de la Thibaude leur appartenait et aussi une partie du clos que le docteur Hoisel a acheté; il a vu cela dans les archives du notaire, et il me l'a dit.

— Et pourquoi les Franchet ont-ils vendu ces terres? demanda Reine.

— Comment le savoir? Sans doute par suite d'un partage après la mort du père. Il y a eu des Franchet qui n'aimaient pas la culture, témoin le père à ton oncle Pétrus qui s'en est allé faire du commerce à Tournus. Mon grand-père, dont les souvenirs remontaient loin, était fort pour raconter tout ce qu'il avait vu et entendu dire des siens. Voilà comment j'ai su que le

bonhomme taillé en dessin dans le poteau de bois qui soutient la grange était un certain Philibert Franchet qui avait voulu tâter de l'état militaire, parce qu'il préférait un bel uniforme à la blouse. Tu sais, c'est cette figure que tu appelles « le général ».

— Oui, s'écria Reine, il est très gentil avec son chapeau à cornes, ses cheveux en deux rouleaux, sa veste avec comme des raies de passementerie, et son épée qui pend sur le coin retroussé de son habit. Est-ce qu'il est devenu général?

— Point du tout : il a dû mourir simple soldat en Amérique, où son régiment était au service du roi de France d'alors qui était Louis XV. Mon grand-père m'a souvent dit que son aïeul, à lui, avait longtemps espéré le retour de Philibert, et cru le voir revenir cousu d'or. Mais on n'en a jamais entendu parler, et si je puis te fixer l'époque où ce Franchet a quitté la charrue pour l'épée, c'est que le docteur Hoisel a reconnu un uniforme du temps de Louis XV dans ce qu'il appelle le bas-relief du poteau de la grange... Mais tu m'emmènes si loin avec tes questions que tu me déroutes. Qu'est-ce que tu voulais donc savoir?

— Mais, papa, pourquoi tu as défoncé ce roc

et aussi pourquoi Jeannette grondait après toi et disait que maman ne serait pas contente.

— Voyons, reprit Claude Franchet, si tu es aussi intelligente que tu l'assures. Je t'ai appris à quoi se sont appliqués tous nos vieux Franchet d'autrefois. Tire tes rapports... Eh bien? »

Reine resta pensive un moment; puis elle battit ses mains l'une contre l'autre, et s'écria :

« J'ai trouvé! Tu veux cultiver ce qui reste de teppe... Mais, papa, ajouta-t-elle d'un ton moins enthousiaste, crois-tu que tes anciens aient trouvé autant de roc sur l'autre sol qui descend en plaine?

— Bien sûr que non, en voilà une raison, répondit Claude Franchet un peu contrarié. Tu parles comme ta mère qui croit que tout le dessous de la côte est rocaille et qui dit que je perdrai mes peines à défoncer ces rocs. Pourtant tu vois qu'il y a de la terre, et bien profond, sous celui que j'ai arraché. Ces trois hectares plantés en vigne produiraient plus que toute la propriété ne fait maintenant; mais il y en a du travail à changer la face du sol! Il faudrait dix ouvriers pendant des mois et des mois, et que d'argent à dépenser! Ta mère ne veut pas entendre parler de cela, et de l'argent nous n'en avons guère, ayant à payer chaque année à la

tante Agnès Tailland le revenu de sa part d'héritage jusqu'à ce que je puisse lui racheter ce qui lui appartient sur la Teppe aux merles. Alors ne pouvant pas faire ce que je voudrais, dès que j'ai un moment qui ne cause pas de préjudice à ma culture, je viens donner des coups de pic et de pioche par ici. Je profite toujours, je puis bien te le dire, des moments où ta mère est absente afin de ne pas la contrarier, la bonne et chère femme. Elle se fait un chagrin de mon idée que la fortune de notre famille est ici et que, faute d'argent comptant, je ne puis la réaliser.

— Bah! dit Reine, il ne faut pas te tracasser de cela. L'argent ne rend pas les gens plus heureux, va! »

Claude Franchet se mit à rire de la gravité avec laquelle sa fille avait prononcé cette maxime, et il s'amusa même à la taquiner en lui rappelant le plaisir qu'elle avait chaque dimanche à glisser dans sa tirelire sa pièce de deux sous hebdomadaire; mais un regard qu'il jeta sur la route épargna à Reine le soin d'accorder son opinion sur la fortune avec sa propre joie à augmenter sa petite épargne.

« Tiens! dit Claude Franchet, voilà nos gens qui reviennent de Tournus.

— Où donc les vois-tu, papa? demanda Reine après avoir observé, elle aussi, toutes les courbes du chemin vicinal depuis les dernières maisons de Farges jusqu'au portail de la Teppe aux merles.

— Au delà de Farges, répondit Claude Franchet, bien loin encore. Regarde entre la file d'ormeaux. »

Dans ce vaste espace étendu au-dessous du coteau, la grande route traçait un large ruban blanc jeté en ondulations le long des cultures vertes ou jaunies par l'automne; le regard de Reine erra d'abord au hasard et fut longtemps avant de découvrir ce point mouvant qui apparaissait et disparaissait tout à tour selon qu'il était voilé par quelques arbres ou dégagé entre les haies des vignes en bordure sur la route; mais quand elle eut distingué ces quelques lignes lointaines, il lui fut impossible de reconnaître sa mère et Philibert.

« Est-ce que tu ne trompes pas? dit-elle à son père; il n'y a qu'une seule personne sur le siège, et d'ici on la voit si petite que je ne reconnais pas maman. Et où est donc Philibert? »

Claude Franchet ne pouvait pas répondre à cette question. Philibert, assis avec Rosalie

dans l'intérieur de la jardinière, était invisible à cette distance; mais le doute qu'exprimait sa fille ne le gagna point. Il était sûr de reconnaître l'allure de Noiraud, et comme il voulait être au logis pour recevoir les voyageurs à leur arrivée, il reprit sur son épaule ses outils de travail. Reine le suivit en sautillant, et en faisant des commentaires sur la belle poupée qu'elle s'attendait à recevoir.

IV

Le père et la fille étaient rentrés au logis lorsque la jardinière apparut au détour du chemin vicinal croisé par la courte allée de pommiers qui menait au portail entre les champs appartenant aux Franchet. Dès qu'ils entendirent le bruit des roues et les hennissements de Noiraud, qui fêtait son retour en donnant de la voix, tous deux traversèrent la cour pour aller au-devant des voyageurs.

Ceux-ci avaient modifié leur installation quelques minutes auparavant; Philibert s'était assis sur le siège à côté de sa mère; quant à Rosalie, il n'y avait plus rien de visible de l'ensemble gai et pimpant qui composait sa petite personne : plus de gentille tête à cheveux blonds ébouriffés; nulle trace de ces petits pieds sautillants qui s'étaient agités pendant la

première partie du voyage à l'idée des bonnes courses à travers champs. Est-ce que l'impatience de ces petits pieds-là les avait fait sauter hors de la voiture pour une première excursion ?



La jardinière apparut au détour du chemin.

Voilà certainement ce que Reine aurait tout de suite demandé à sa mère si elle avait le moins du monde espéré la visite de sa cousine; mais elle ne comptait pas voir Rosalie, de sorte qu'elle alla droit à sa grande préoccupation du moment en disant à Madeleine Franchet, dès que celle-ci eut mis pied à terre :

« Maman, je sais ma fable, pas seulement les trente lignes que tu m'avais marquées ; j'ai fait la grande mesure, je la sais tout entière. J'ai pensé que ma poupée en serait plus belle. Oh ! montre-la-moi tout de suite, veux-tu ?...

— Ah ! ma pauvre petite, répondit Madeleine Franchet, je suis peinée de te désappointer, mais je n'ai pas rapporté ta poupée. Ce n'est pas faute de bonne volonté ; c'est que j'ai été tourmentée par un gros mal de tête, et je n'ai plus pensé à ce que je t'avais promis. Ce sera pour la prochaine fois que j'irai à Tournus. »

La figure de Reine s'allongea, et elle sentit à ses yeux des picotements qui l'obligèrent à se les frotter du bout de ses doigts. C'était bien la peine d'avoir tant étudié toute la journée ! Mais en entendant son père s'inquiéter de ce mal de tête dont maman avait souffert, elle comprit que ce serait d'un mauvais cœur de se plaindre et elle tâcha de passer tout doucement son chagrin ; il fut ravivé tout à coup par ces mots que Philibert lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

« Voilà bien les petites filles ! Rien ne leur tient plus au cœur que leurs poupées. C'est donc là tout ce que tu avais à demander à maman dès son retour de Tournus ? »

Il était tout à fait mécontent, Philibert, de

cet empressement de sa sœur à propos d'un objet futile à son propre gré, parce qu'il avait attendu des premiers mots échangés avec les siens un moyen de leur causer une aimable surprise. Resté assis sur le siège de la voiture, il ne songeait pas à aller aider son père qui dételait Noiraud tout en causant avec sa femme, et c'était de ce poste élevé que le grand frère faisait ainsi la leçon à sa jeune sœur.

Mais celle-ci n'était pas bien disposée en ce moment à subir les morales de son aîné, et il y parut dans cette réponse qu'elle fit en se rapprochant de lui d'un air tant soit peu provocant :

« Est-ce que tu es plus patient que moi, quand papa ou maman t'a promis quelque chose? Est-ce que j'ai murmuré contre mère? Pas du tout; puisqu'elle a été malade, elle a bien pu m'oublier; mais elle ne peut pas être fâchée que je regrette ma poupée. Ah! quand donc est-ce que je l'aurai!...

— Tout de suite! tout de suite!... La voici, la poupée à Reine! » cria une petite voix à demi étouffée, pendant que, dans la jardinière, paniers à volailles, corbeilles à fruits et limousines s'agitaient comme d'eux-mêmes et dispersaient à droite et à gauche le tas échafaudé qu'ils formaient au milieu de la voiture.

Rosalie surgit tout à coup de cet amas de vanneries croulantes, un peu décoiffée et les joues d'un ton de cerise vif.

« Tante Madeleine n'a pas oublié sa promesse à Reine, continua Rosalie, tout en faisant avec ses mains et ses bras des gestes raides à la façon des pantins articulés; mais il n'y avait à la foire que de méchants poupards à vingt-neuf sous, et elle ne les a pas trouvés assez jolis pour sa fille; elle a préféré lui rapporter une poupée perfectionnée qui marche, qui parle... et qui parle mieux que toutes les autres, car dès qu'elles ont dit : « papa et maman », elles n'ont plus qu'à se taire... ou à recommencer. »

Reine était d'abord restée stupéfaite de surprise; à la fin de ce petit discours, débité si drôlement par la poupée improvisée, elle grimpa sur le marchepied de la voiture pour aller embrasser sa cousine. Celle-ci eut l'espièglerie de rester dans son rôle. Les bras collés au corps, elle reçut dans une immobilité parfaite les deux gros baisers de Reine.

« Eh bien! dit celle-ci, faut-il que je t'emporte dans mes bras si tu veux faire la poupée tout du long? Ah! que je t'aime mieux que ce que j'attendais, et comme je vais remercier maman!

— Non, ne me porte pas, répondit Rosalie, tu n'aurais qu'à me casser. Tu n'es pas déjà tellement plus grande que moi.

— Oui, mais je suis plus forte, reprit Reine, car j'ai deux ans de plus que toi; si tu as poussé en longueur, moi j'ai plus de carrure... Ah! tu es redevenu gracieux, Philibert, dit-elle à son frère qui les tendait les mains en souriant pour les aider à descendre de la voiture, je comprends ce que tu me voulais par ta gronderie; mais est-ce que je pouvais deviner que Rosalie se cachait sous ces paniers, pour te parler d'elle tout de suite?

— Bah! reprit Rosalie, la niche a été plus amusante comme cela; je regrette seulement que mon oncle et ma tante aient été trop loin pour nous entendre, et pour voir l'air ébahi de Reine quand je suis sortie de là-dessous, comme un diablotin d'une boîte. Qu'elle était drôle avec sa bouche ouverte et ses yeux écarquillés!... Mais où sont-ils allés, mon oncle et ma tante?

— A l'écurie, pour y mener Noiraud, répondit Philibert.

— En attendant qu'ils reviennent, reprit Rosalie, montrez-moi donc votre maison... Ah! voilà un escalier dont je me souviens; j'ai

grimpé ses marches à quatre pattes, et même je me suis fait une bosse au front un jour où j'ai dégringolé. N'y a-t-il pas aussi quelque part un bonhomme de bois taillé dans un mur?

— Pas dans un mur, dit Philibert en conduisant sa cousine vers la grange; c'est là, sur ce gros poteau qui soutient le toit. Et ce bonhomme, comme tu l'appelles, avait le même nom que moi. C'était un Franchet à qui cela n'a pas porté bonheur de quitter la Teppe aux merles; il est mort bien loin d'ici.

— Et tu ne veux pas la quitter, toi, la Teppe aux merles? lui demanda Rosalie.

— Non, jamais, excepté comme papa a fait, pour son service militaire », répondit Philibert.

Rosalie regarda autour d'elle : de la grange voisine, une bonne odeur de foin s'exhalait. Sous les derniers rayons du soleil couchant, la grande cour était gaie avec les pampres et le balcon de sa façade sur l'appui duquel un chat dormait entre deux pots de sédums à branches terminées par des sommités de fleurs roses; les poules gloussaient dans la basse-cour, et les deux vaches, menées par Françoise, s'en allaient sagement boire à la mare sur laquelle voguaient une douzaine de canards. Les arbres du verger envoyaient par-dessus le mur des



La grande cour était gaie avec ses pampres.

branches chargées de fruits, et les deux vieux ormeaux plantés de chaque côté du portail arrondissaient leur voûte de feuillage sur un ciel d'un bleu fin où nageaient de petites bandes de vapeurs orangées.

« Oui, dit Rosalie, c'est très joli, ici. Je comprends, Philibert, que tu veuilles toujours rester à la Teppe aux merles.

— Je voudrais bien pouvoir y garder toujours ma poupée! » s'écria Reine en passant son bras sous celui de sa cousine.

Pendant que tous trois erraient ainsi autour des bâtiments, au gré des interrogations et des souvenirs de Rosalie, Claude Franchet et sa femme rentraient dans la maison après avoir installé Noiraud devant son râtelier bien garni à l'écurie. Tous deux montèrent l'escalier pour aller dans leur chambre où il s'agissait d'aller serrer l'argent rapporté de la foire.

Madeleine Franchet ouvrit la grande armoire où, derrière une pile de draps, se dissimulait la boîte en acajou qui était le coffre-fort de la famille. C'était là que Claude Franchet déposait l'argent qu'il devait payer de semestre en semestre aux Tailland jusqu'à ce qu'il pût s'acquitter tout à fait envers eux en leur donnant la somme représentant la dot de sa sœur Agnès.

Lors du mariage de celle-ci, il avait été convenu qu'on ne partagerait point la propriété, mais qu'elle aurait la moitié de son rapport jusqu'au jour où Claude Franchet pourrait lui en payer sa part.

C'était pour atteindre ce but que les Franchet travaillaient dur, économisaient strictement.

Madeleine Franchet venait de rendre compte à son mari du prix qu'elle avait tiré de ses denrées à la foire, et il disposait en petits tas les écus, les pièces blanches et les gros sous, pendant qu'elle ouvrait la caisse pour y ranger cette rentrée d'argent.

« Tiens! lui dit-il, tu dois oublier quelque achat que tu auras fait, car il manque quelque chose... juste ce qu'on te paye d'habitude un des coupons de ces obligations à tante Ursule. »

Madeleine se troubla. C'était vrai; le changeur avait refusé de lui payer ce coupon qui, d'après lui, avait une bien autre valeur que celle des quelques francs de son revenu semestriel. Fallait-il donc tout révéler à son mari, le plonger dans cette incertitude fiévreuse qui la tourmentait elle-même? Non, Madeleine ne le voulait pas. Et, pourtant, elle ne voulait pas mentir. L'horreur du mensonge faisait le fond de sa nature franche.

« Je n'ai pas bien la tête à moi, ce soir, dit-elle à son mari. J'ai tant souffert toute la journée.

— Bah! fit-il, ne te tracasse pas pour m'en rendre compte. Parle-moi plutôt de ce mal de tête que tu as eu. Tu n'es ni maladive, ni douillette, Madeleine, et ce n'est pas ton habitude de te plaindre. Je parie que les Tailland t'auront fait quelque mortification. Oh! si je le savais! »

Il marcha à grands pas dans la chambre pendant qu'elle lui répondait doucement :

« Tu n'as pas sujet de t'emporter. Ils ne m'ont rien dit de désagréable, du moins rien avec l'intention de m'offenser. Au contraire, Agnès avait commandé un beau dîner auquel je n'ai pu toucher parce que je n'avais pas le courage de manger.

— Oui, reprit Claude Franchet, elle a voulu par là, non point te fêter comme une parente, mais se donner la gloriole de montrer sa jolie vaisselle et son argenterie. Et toi, tu as été humiliée de te trouver chez une belle-sœur qui prend des manières de dame avec toi.

— Mais il n'y aurait pas là de quoi se sentir humiliée, mon bon Claude, reprit Madeleine. Chacun reçoit les gens suivant ses moyens, et

s'il le fait de grand cœur, ce n'est pas aux invités de se plaindre si ces moyens-là sont petits, ou de s'offusquer s'ils sont grands. Tu n'es pas juste envers ta sœur en ce moment. Elle et son mari gagnent gros d'argent...

— Sans parler de celui que tu leur as rapporté aujourd'hui, interrompit Claude Franchet. Quand donc aurai-je assez ramassé pour délivrer ma Teppe aux merles de cette hypothèque! Ah! faut-il n'avoir que mes deux bras pour la besogne à y faire!... Laissons cela de côté, et affirme-moi, en me regardant en face, que les Tailland ne t'ont chagriné en rien. »

Madeleine répondit à son mari après avoir levé sur lui ses yeux un peu creusés par l'émotion :

« Les Tailland ne pensent en rien comme nous autres, tu le sais, Claude. Peut-être que nous sommes trop simples, trop gens de campagne, pour raisonner comme eux. Cette différence fait que, sans intention de nous molester, il leur arrive de dire devant nous des choses qui nous déplaisent. Ainsi aujourd'hui, Joseph Tailland et Agnès se réjouissaient en pensant que le nouvel arrangement de leur magasin va tirer aux Charvaud, les drapiers de l'autre côté de la place, toutes leurs pratiques. Joseph cal-

culait qu'avant trois mois Charvaud serait ruiné, parce qu'il n'est pas déjà très bien dans ses affaires, et Agnès ajoutait qu'il y avait moyen d'aider à ce plongeon. Ils parlaient d'un concurrent; mais ne faut-il pas que tout le monde gagne sa vie! et n'y a-t-il point place à Tournus pour plusieurs drapiers? Voilà ce que je pensais, car je n'ai pas soufflé mot; j'étais en peine pour ce pauvre Charvaud qui est brave homme, et dont la femme est allée à l'école avec moi. Voilà tout ce qui m'a été sensible chez ton beau-frère, et tu vois, Claude, que ni lui, ni Agnès n'a cherché à m'offenser.

— Tiens! s'écria Claude Franchet en frappant du plat de la main sur la table, veux-tu que je te le dise : Joseph Tailland est un méchant homme, un accapareur, un égoïste, et il a rendu ma sœur pareille à lui. Oser se vanter de ruiner Charvaud!... Quel malheur de n'avoir pas pour faire le bien les moyens de Tailland pour faire le mal! Si j'étais riche, je soutiendrais Charvaud; je l'aiderais, d'abord parce que c'est un bon garçon, et ensuite pour faire enrager Tailland. Ah! oui, l'on verrait, l'on verrait du changement si j'étais riche. »

La voix de Jeannette monta jusqu'à eux, claire et vibrante :

« Maîtresse Franchet, le couvert est mis et les enfants crient après le souper. »

Si les enfants rôdaient en affamés autour de la table, c'est que le menu de ce soir-là comportait une friandise qu'ils avaient hâte de goûter



Rosalie singeant la poupée de bois.

Après avoir tiré son pain du four dans la matinée, Jeannette y avait enfourné un grand pot de lait dans lequel elle avait jeté une quantité de noix fraîches, soigneusement pelées; ce mélange, mijoté à la chaleur adoucie du four jusqu'à son complet refroidissement, avait composé une sorte de crème épaisse d'un goût exquis. Jeannette l'avait fait réchauffer avant

de la verser dans une soupière où étaient taillées de minces tranches de pain. Cette sorte de potage nommé *brienou* dans le Mâconnais, y est considéré comme un régal, et après avoir tendu deux fois son assiette à son oncle qui servait tous les convives, Rosalie déclara que sa condition de poupée à la Teppe aux merles était un sort très doux.

« Comment? quelle poupée? » demanda le maître de la maison.

Les trois enfants éclatèrent de rire, et pendant l'explication qu'ils donnaient en se reprenant l'un l'autre à mesure que la respiration était coupée à l'orateur par une fusée de gaieté, Jeannette disait à Madeleine Franchet :

« Elle est trop gentille, cette Rosalie. Un vrai lutin! Si vous l'aviez vuè singer une poupée de bois tout à l'heure; Reine lui levait la main en l'air, et la main y restait; elle lui tournait et lui baissait la tête, et tout ça allait comme avec des ressorts. Non, elles étaient à mourir de rire toutes deux. Dites donc, madame Franchet, il me reste un peu de pâte. Si je la démêlais avec des œufs, et si je leur faisais quelques gaufres, à ces enfants? »

Le feu à demi éteint dans l'âtre de la vaste cheminée pétilla tout à coup de la vive flambée

des deux sarments. Madeleine Franchet se leva pour manier la pâte, tandis que Jeannette graissait les trois moules à gaufres dont les longs manches furent assujettis sur les chenets.

Ces préparatifs réjouirent les enfants; mais ils imposaient un temps de repos entre la partie solide du souper et la confection de ce dessert.

« Puisqu'il nous faut attendre les gaufres, dit Claude Franchet à sa fille, tu pourrais nous faire prendre patience en nous récitant ta fable. »

Reine n'en avait guère envie; elle trouvait bien plus amusant de couper en petits morceaux le pain de Rosalie, de lui porter le verre aux lèvres, de continuer en un mot ce jeu de la poupée auquel sa cousine se prêtait si gaiement; mais Claude Franchet insista.

Reine se leva, se posa droite au bout de la table, se recueillit un moment, et après avoir dit le titre de sa fable :

Le Savetier et le Financier,

elle récita les vers de La Fontaine sans ânonner, sans vilain ton chantant, tout comme elle aurait raconté n'importe quelle histoire. C'était ainsi que l'institutrice lui avait appris qu'il fallait faire; et puis cette fable avait semblé

bien amusante à l'écolière. N'était-ce point curieux, cette différence entre un savetie pauvre, toujours riant et chantant, et ce rich financier ennuyé de ne pouvoir dormir, et qui passe cette maladie au savetier en lui donnant cent écus d'argent? Mais il y avait quelque chose de plus que d'avoir débité sa fable sans faute dans le ton mutin avec lequel Reine articula les deux derniers vers :

Rendez-moi mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus,

car elle ajouta aussitôt, dans sa prose habituelle :

« Eh bien ! papa, tu vois où j'ai appris que la fortune ne donne pas le bonheur? »

Madeleine Franchet, qui était venue écouter la récitation de sa fille, laissa échapper de ses mains à ce moment l'assiette pleine des premières gaufres qu'elle apportait sur la table. Il n'y eut pas d'accident. Philibert rattrapa l'assiette au vol et, pour s'être cassées en tombant, les gaufres n'en furent pas trouvées moins bonnes par Reine et Rosalie.

Sans même faire attention aux suites de son mouvement maladroit, Madeleine Franchet se

dirigea vivement vers la porte de la cuisine et sortit dans la cour. Lorsque le débit des gaufres



« Rendez-moi mes chansons et mon somme. »

de la cheminée à la table fut établi sans interruption, Claude Franchet profita de l'occupation de ses jeunes convives pour aller retrouver sa femme.

Elle était assise sur le banc de pierre placé

sous la treille, et elle se tenait le front avec la main.

« J'avais besoin de respirer au grand air, répondit-elle aux questions de son mari.

— Mais à quoi pensais-tu là toute seule? Est-ce encore aux Tailland? car tu es si triste ce soir qu'ils doivent t'avoir fait quelque chose dont tu ne veux pas convenir, de peur de me fâcher.

— Claude, crois-moi, ce n'est pas à eux que je pensais; c'est à la fable que Reine a récitée. Je pense que je suis naturellement comme ce savetier, content de vivre de sa journée, tandis que toi, qui te figures ne pas être heureux, tu regretterais peut-être ce temps-ci plus tard, si tu devenais riche par hasard. Cela m'a saisie d'entendre Reine te prêcher si bien. Ah! la vérité sort de la bouche des innocents. »

V

Le lendemain matin, lorsque le chant des coqs, les divers bruits d'une exploitation rurale et les taquineries des mouches réveillèrent Rosalie, elle avait oublié son voyage de la veille; sa première sensation fut une surprise de ne plus se trouver dans son petit lit de fer placé côte à côte avec celui de sa sœur Ursule, dans cette pièce un peu obscure du rez-de-chaussée dont tous les coins disponibles étaient encombrés de marchandises.

Rosalie se frotta les yeux et regarda autour d'elle : d'abord, ce lit vaste et haut perché où elle tenait si peu de place, ensuite cet autre lit jumeau déjà recouvert de sa courtepointe d'andrinople, puis deux armoires à linge, et, à droite, la cheminée avec sa glace trouble, piquée par places; çà et là, quelques chaises empaillées

de couleurs variées, enfin, au fond de la chambre, deux fenêtres à petits carreaux de la hauteur et de la largeur d'une main, qui laissaient pénétrer à flots la clarté déjà éblouissante du soleil, et encadraient les sommités verdoyantes des arbres du verger.

« Tiens! c'est vrai, murmura Rosalie, je ne suis plus chez nous; ceci, c'est la Teppe aux merles. Que c'est gai ici, et qu'il y fait bon! »

Le rideau qu'elle avait écarté du bout de ses doigts pour cet examen domiciliaire fut tout à coup rejeté en arrière en grinçant sur ses tringles, et Rosalie aperçut Reine installée à son chevet avec son tricot.

« As-tu bien dormi? lui dit-elle après l'avoir embrassée. Est-ce que je puis habiller ma poupée?

— Oh! répondit Rosalie en voulant glisser à terre, tu vas voir qu'elle sait s'habiller toute seule. »

Mais au moment de s'abandonner le long de cette haute fortification de matelas et de lits de plume, Rosalie eut peur de l'espace qui séparait du carrelage de la chambre ses petits pieds nus, et elle se mit à rire en disant :

« Attends, je vais descendre sur la chaise au pied du lit où j'ai mis mes affaires en me cou-

chant. Je ne veux pas casser les ressorts de ta poupée en me jetant du haut en bas, car si je me tordais le pied, ce serait contrariant de ne pas pouvoir me promener. C'est drôle, comme vos lits sont hauts... et tu as déjà fait le tien? Je me souviens maintenant que tu t'es couchée là, en face de moi.

— Oui, je l'ai fait; mais Jeannette m'aide, parce que je ne suis pas assez forte pour remuer les matelas. Tu ne nous a pas entendues? Oh! nous allions doucement pour ne pas t'éveiller; mais il fallait bien profiter du temps libre de Jeannette. Elle est partie maintenant pour couper de l'herbe.

— Et ma tante? demanda Rosalie.

— Elle est allée jusqu'à Farges pour des achats.

— Et Philibert... et mon oncle?

— Ils sont aux champs à travailler depuis longtemps, tu penses, puisqu'il est déjà neuf heures. Nous sommes toutes seules à la maison; mais ton déjeuner t'attend au coin du feu et je suffirai bien pour te servir et t'amuser, si je puis.

— Bien sûr! répondit Rosalie, dont Reine attachait la robe en donnant ces explications. Je savais déjà que tu étais très gentille, mais il

faut que je te demande quelque chose. Comme je viens de voir que tu es plus sage que moi...

— A quoi as-tu connu cela? s'écria Reine avec un bon rire sans permettre à sa cousine de finir sa phrase.

— Est-ce que tu ne tricotais pas près de mon lit?

— Mais oui; c'est une chaussette pour Philibert; le coton est d'une jolie couleur, n'est-ce pas? avec ce pointillé blanc sur le fond brun; même je me dépêchais pour qu'il puisse les étrenner pendant que tu es ici. C'est la seconde de la paire. Je crois que j'en viendrai à bout.

— Eh bien! voilà justement, reprit Rosalie. Ursule veut que je travaille, que je couse, que je tricote, que je fasse du crochet de laine et cela m'ennuie! Oh! cela m'ennuie! Tout de suite j'ai des fourmis dans les doigts, je ne tiens pas en place. Il me semble que j'ai des puces qui me courent le long du corps... et je n'en ai pas, tu sais?... Alors Ursule me gronde. C'est comme la fable d'hier soir. Est-ce que vraiment cela t'a amusée de l'apprendre?

— Va, répondit Reine, je ne suis pas aussi parfaite que tu le crois. C'est bien difficile de ne penser à rien autre qu'à sa leçon à apprendre. La moindre chose vous distrait si vite!

Mais papa dit que rien n'est si sot qu'un ignorant, et, comme Philibert est toujours des premiers à l'école, je ne veux pas qu'on me trouve, moi, la bête de la famille. Tu comprends?... Alors, il faut bien se forcer à étudier. Mais quant à la fable d'hier, ça ne compte pas, vois-tu, parce que je l'ai apprise en vue d'une récompense... et je l'ai eue plus belle que je ne l'attendais, ajouta-t-elle en embrassant sa cousine dont elle venait de peigner les cheveux blonds.

— C'est égal, reprit celle-ci, tu es plus raisonnable que moi, puisque tu fais ce qui te coûte de la peine. C'est comme pour le tricot; moi je saute des mailles, j'en fais tomber exprès pour me les faire relever par Ursule, et je lui demande à quoi cela sert de tricoter quand on vend des bas si bon marché, même dans notre boutique.

— Cela sert, dit Reine, à ne pas en acheter si souvent; les bas au métier ne dureraient guère ici dans nos terres, et ils ne tiendraient pas si chaud l'hiver. Et puis je te dirai que nous autres, à la campagne, nous sommes plus habiles de nos mains que de nos têtes. C'est une récréation pour moi de tricoter; j'emporte toujours mon bas lorsque je vais garder nos deux chèvres et les moutons là-haut sur la teppe...

— Oh! j'irai avec toi, s'écria Rosalie. Allons-y tout de suite, veux-tu? Me voici prête.

— D'abord il faut que tu déjeunes, reprit Reine; mais nous n'avons pas de moutons en ce moment. On les a vendus comme chaque année en septembre pour payer à l'oncle Tailland l'argent qu'on lui doit; et nos chèvres ne sortent pas de l'étable, parce qu'elles ont chacune deux petits chevreaux. Je te les montrerai; il y en a un qui a le nez rayé de noir et les yeux encadrés de même, sur une figure blanche. Il est drôle. On jurerait qu'il porte des lunettes.

— Est-ce qu'ils sont sauvages, les petits chevreaux? demanda Rosalie.

— Pas du tout; ils se laissent prendre; et ils sont si amusants à trembler sur leurs jambes minces et à trébucher en cabriolant.

— Allons les voir! » s'écria Rosalie en se précipitant vers la porte.

La chambre des deux cousines s'ouvrait sur le balcon terminé par l'escalier de pierre extérieur. Tout en admirant le feuillage qui grimpait aux poteaux soutenant l'avancée du toit sur le balcon et l'escalier, Rosalie aperçut, perché en l'air au moyen d'une poulie et d'une corde fixée à un clou dans le mur, un large panier d'osier tout à jour.

« Tiens! fit-elle, pourquoi ce panier est-il suspendu là?

— C'est pour que les chats ne puissent pas l'atteindre, répondit Reine. Ils sont gourmands de fromage, et, dans ce panier, on met à sécher à l'air ceux que nous fournissent nos chèvres, ces petits *biquets* secs que tu aimes tant. Mais viens déjeuner avant d'aller à l'étable. »

Elles furent accueillies devant la porte de la cuisine par les caresses du gros chien assis sur le seuil, non pas avec nonchalance, mais gravement, comme une sentinelle à son poste. Pataud suivit pourtant les deux cousines dans l'espoir sans doute d'une bonne lippée, car il alla tout droit à la cheminée où une petite soupière brune se tenait au chaud dans les cendres. Pataud alla la flairer, et Reine le renvoya en le repoussant du coude.

« Ce n'est pas pour toi! lui dit-elle. Eh bien! on t'en donnera de la soupe à la verdure et à la crème. Quel vilain mendiant! »

Pataud secoua ses oreilles et s'écarta un peu; mais son caractère devait être de cette catégorie qu'un reproche ne corrige pas, car il vint s'asseoir près du coin de la table où Rosalie, la cuillère en main, attendait sa soupe en lorgnant un bol de crème épaisse placé devant son cou-

vert. Pataud se mit à geindre tout doux en montrant ses crocs blancs, en faisant de petits yeux aimables. En sentant l'odeur qui s'échappa de la soupière dès qu'elle en eut ôté le couvercle, Rosalie ne s'étonna plus de la convoitise de maître Pataud.

En se mitonnant au coin du feu, cette soupe avait pris un parfum vraiment appétissant; les feuilles d'oseille et de laitue et la grosse poignée de cerfeuil qui aromatisaient son bouillon nageaient sur le pain détrempé et parsemé des yeux jaunes d'or du beurre fondu. Rosalie effleura d'abord du bout de sa cuillère le dessus de la crème contenue dans le bol placé en face d'elle, et elle plongea ensuite cette cuillère dans la soupière où la crème se mélangeant au bouillon blanchit toute la soupe.

« Tu n'aimes pas la crème que tu en prends si peu? » lui demanda Reine.

Ne pas aimer la crème! Rosalie était trop friande pour cela; mais la crème coûte cher à Tournus et c'était rarement qu'on se payait le luxe d'en goûter à la table de Pétrus Franchet; voilà pourquoi Rosalie était discrète en se servant. Lorsque Reine comprit la cause de cette parcimonie, elle versa une bonne partie du bol de crème dans la soupe de sa cousine, à qui elle dit:

« Tu n'as pas besoin de l'épargner; nous ne nous en privons pas, nous autres. Nous en levons chaque matin sur les pots de notre laiterie. Et tu vois comme elle est épaisse; on la couperait au couteau.

— Vous êtes heureux, vous autres! s'écria Rosalie. Mais je pense une chose, tu n'as pas peur quand tu restes seule à la maison? on est un peu loin du village ici...

— Non, pourquoi aurais-je peur en plein jour? répondit Reine. Notre chemin vicinal est loin de la grande route; les rôdeurs, les gens étrangers ne passent guère par ici. D'ailleurs, Pataud me défendrait. Pas vrai, Pataud? »

Le chien donna immédiatement la preuve de sa vigilance, car, après s'être mis à grogner sourdement, il finit par se précipiter dans la cour en aboyant de toutes ses forces. Sans paraître alarmée, Reine le suivit jusqu'au seuil de la porte; au bout d'un instant, elle dit :

« Pataud! ici, Pataud! Veux-tu bien te taire! Est-ce que tu ne reconnais pas l'oncle Tailland? »

En effet, c'était l'oncle Tailland qui arrivait à l'improviste et que Reine introduisit dans la cuisine. Il s'y assit après avoir regardé autour de lui comme s'il s'attendait à trouver quel-

que chose de changé à la Teppe aux merles.

« Ainsi donc, dit-il à Reine, tu es toute seule à la maison avec Rosalie. Ah! bonjour, Rosalie, est-ce que tu te plais ici? Ce n'est pas comme notre Eugène qui ne s'y supporte pas un seul jour. »

Sans attendre la réponse de Rosalie, il continua en s'adressant à Reine :

« J'ai à porter des marchandises ce matin à Saint-Oyen et à Montbellet, et j'ai pensé à faire un petit détour pour dire bonjour à ton père en passant. J'ai laissé ma voiture là-bas sur la grande route et je suis venu par la traverse. J'ai perdu ma peine puisque ton père est absent.

— Non pas, mon oncle; papa n'est pas si loin, répondit Reine. Je puis aller le chercher; il fauche le regain à notre pré au-dessous des carrières rouges. »

M. Tailland parut surpris : « Tiens! dit-il, alors un homme que j'ai rencontré à cent pas d'ici m'a trompé; il m'a assuré que tes parents étaient partis pour Mâcon de grand matin... Après cela, c'est peut-être ta mère toute seule qui est allée en ville.

— Oh! fit Reine, qu'est-ce qu'elle irait faire à Mâcon? Elle était si lasse hier de son jour de

foire à Tournus que papa lui a dit : « Le mois prochain, c'est moi qui irai vendre nos denrées à la foire; ça ne te réussit pas d'aller en ville; il y a trop de train pour nous autres, campagnards. » Maman n'est allée qu'à Farges acheter de la viande à la boucherie à cause de Rosalie qui n'est pas habituée à manger du salé tous les jours. Maman arrivera bientôt et, dès qu'elle sera de retour, Rosalie et moi nous irons chercher papa au pré qu'il fauche.

— Non, merci, petite, répondit Joseph Tailland dont la figure rayonna. J'aurais été content de voir ton père si je l'avais trouvé ici; mais pour le peu de temps que j'ai, ce n'est pas la peine de le déranger de son travail. Allons, adieu à toutes deux. »

Les deux cousines accompagnèrent leur oncle jusqu'au portail, toutes deux un peu surprises de l'entendre fredonner tout bas en hochant la tête, car ce n'était point par la gaieté que se distinguait d'habitude Joseph Tailland. On le voyait toujours comme endormi dans sa graisse, avec un air un peu en dessous; mais ce matin-là, il s'en alla en se dandinant et sifflant comme un merle.

La voiture à cabriolet, suivie d'un immense coffre qui lui permettait à époques déterminées

d'aller vendre ses marchandises de rebut aux foires des environs, l'attendait en effet sur la grande route.

« Retournons! » cria Joseph Tailland en se hissant sur le marchepied; mais trouvant le cabriolet vide, il dit aussitôt : « Eh! où es-tu donc passé, Eugène? »

Le lycéen chargé de veiller sur l'équipage savait qu'on pouvait compter sur la sagesse du cheval, trop vieux et trop parcimonieusement nourri pour être pétulant; il avait profité de ce fait pour s'en aller fumer en plein air un gros cigare qu'il avait trouvé dans une des poches du cabriolet; quoiqu'il n'en fût pas à son premier essai de ce genre, ce plaisir pris à la dérobée lui avait causé... des désagréments, et ce fut du fond du fossé où il s'était étendu, après avoir subi des vertiges et d'autres malaises plus pénibles encore, qu'il essaya de se lever en entendant la voix de son père.

En le voyant venir d'un pas mal assuré, le visage blême, sa tunique déboutonnée et quelque peu souillée, Joseph Tailland crut d'abord à un accident et fut alarmé; mais dès que le jeune garçon réussit à monter dans la voiture, l'odeur de cigare dont il était imprégné expliqua au père l'état piteux de son héritier.

« Ah! ah! lui dit-il en riant, le moutard a voulu faire l'homme et son cœur ne le lui a pas permis. Tu as une jolie mine, va. Ta mère se fâcherait si elle la voyait. J'ai par là quelque part ma gourde pleine de rhum un peu corsé... La voici. Prends-en une gorgée... Assez, il n'en faut pas tant. Tu ne demandes qu'à aller, toi. Quel gaillard tu seras!... En route à présent. »

Ce matin-là, Mme Tailland ne pouvait tenir en place dans son magasin; elle ne faisait qu'aller et venir du comptoir à la porte de la rue. Elle attendait du retour de son mari l'alternative de deux perspectives : l'une, désolante pour elle, l'autre, d'heureux présage.

Enfin, le bruit d'une voiture lui annonça Joseph Tailland, et elle se précipita dans la rue pour gagner le portail de la remise. Elle ne sut que conjecturer d'après la mine goguenarde de son mari qui lui parlait de choses insignifiantes tout en dételant le cheval. Il avait été convenu d'avance entre eux qu'on ne s'expliquerait pas devant Eugène, quoiqu'un rapport de celui-ci eût causé l'excursion de son père à la Teppe aux merles.

Mme Tailland avait été d'avis qu'on n'excitât

pas Eugène contre ses parents de Farges avant de savoir s'il y avait lieu, et voilà pourquoi elle dut attendre, malgré l'impatience qui la faisait pétiller, que son mari montât avec elle dans leur chambre pour expliquer le résultat de son expédition.

« C'était bien la peine de me fatiguer à courir là-bas, dit Joseph Tailland après s'être lourdement assis. Ton frère fauchait son pré, la belle-sœur était aux provisions, et en résumé tu t'étais monté la tête en te figurant que Madeleine est la femme qui n'a pas voulu dire son nom au changeur en apprenant qu'elle avait gagné un gros lot.

— Oh! s'écria Agnès Tailland, je voudrais en être bien sûre, et, malgré ce que tu me dis, je crains encore. Souviens-toi de ce qu'Eugène nous a raconté : c'est en sortant de la boutique du changeur que Madeleine a eu un étourdissement. Il n'y a pas entendu malice, lui, puisqu'il n'en a parlé qu'en nous disant sa querelle avec ce petit sot de Philibert; mais...

— Mais toi, interrompit Joseph Tailland, tu en as gagné la fièvre, et je pensais en m'en revenant de Farges qu'il n'y a pas de quoi. Est-ce que nous en serions moins bien dans nos

affaires après tout, si Claude Franchet avait gagné un lot de cent mille francs?

— Tu fais le bon apôtre parce que tu sais maintenant que ce n'est pas vrai, répliqua Mme Tailland, mais tu en étais aussi vexé que moi depuis hier soir. Regrettais-tu assez de n'avoir pas pris ces obligations pour ta part d'héritage de tante Ursule! Et puis, il y a autre chose. Tu sais mon grand projet.

— Oui, reprit Joseph Tailland en haussant les épaules. C'est un sort que vous avez sur vous tous, les Franchet, d'aimer tant que ça votre Teppe aux merles. Est-ce que nous ne trouverons pas de plus belles propriétés à acheter plus tard — quand nous pourrons — au moment de mettre Eugène dans les affaires à notre place?

— Nous en trouverions, bien sûr, reprit Agnès Tailland, mais pas d'autre sur laquelle nous ayons hypothèque de la moitié, c'est-à-dire moitié prix seulement à donner. Ce pauvre Claude espère bien amasser de quoi me rembourser ma dot à la fin; mais il n'y parviendra jamais. Si ce gros lot était à eux, adieu cet espoir, et nous aurions la vexation de les voir plus riches que nous. Cette idée me ronge depuis hier au soir.

— Oh! bien, tu n'as pas besoin d'en maigrir, dit Joseph Tailland, et la chance a eu de l'esprit de ne pas faire cette plaisanterie, car cent mille francs iraient à ton frère comme une guitare à un manchot. »

VI

« Eh bien! c'est très aimable de la part de mon beau-frère d'avoir fait un bout de chemin pour venir me souhaiter le bonjour, dit Claude Franchet lorsqu'il apprit la venue de Joseph Tailland. Je regrette de ne pas m'être trouvé ici; je ne l'aurais pas laissé partir sans goûter mon vin blanc. »

C'était au repas de midi que le maître de la Teppe aux merles exprimait ainsi ses regrets d'avoir manqué la visite du drapier, à laquelle il n'entendait point malice. Claude Franchet était gai d'habitude, et plus encore ce jour-là : le regain qu'il avait fauché s'était trouvé bien fourni et de bonne qualité; il avait ensuite arraché quelques pieds au champ de pommes de terre dont il comptait continuer la cueillette dans l'après-midi, et chaque paquet de tuber-

cules s'était présenté volumineux et lourd; enfin son retour à la maison lui avait fait longer sa vigne dont il avait admiré les grappes échelonnées le long des ceps en rangs pressés, tantôt d'un noir bleu, tantôt roussillées de soleil sur leurs grains blonds. De telles récoltes font la gloire autant que la prospérité d'un cultivateur, et il était naturel que Claude Franchet fût joyeux ce jour-là.

Son caractère communicatif le portait à faire partager à son entourage ses dispositions allègres, et il n'eut pas de peine à mettre les trois enfants à son unisson.

Seule, Madeleine Franchet gardait un air sérieux, d'autant plus visible qu'elle cherchait par moments à se dérider; mais elle n'y réussissait point, et retombait malgré elle dans sa préoccupation. Son mari l'observait, car il finit par lui dire :

« Est-ce que tu te ressens encore de ton malaise d'hier, Madeleine?

— Non, presque plus, répondit-elle en faisant un effort pour secouer sa mélancolie.

— C'est, reprit Claude Franchet, que tu n'as pas l'air de t'amuser autant que nous de cette idée de Rosalie qu'il ne doit se trouver qu'une pomme de terre à chaque pied. Elles seraient

chères en ce cas, et seulement du manger de riche... Au contraire, ma petite Rosalie, on en trouve plein un petit panier sous chaque touffe de verdure séchée, et quelquefois plus, quand l'année est aussi bonne que celle-ci. Je te montrerai cela si tu viens te promener avec Reine jusqu'au champ où je vais travailler avec ta tante et Jeannette.

— Mais je veux vous aider, s'écria Rosalie, puisqu'il faut mettre en tas et en sacs votre récolte.

— Oui, dit Claude Franchet, salir tes menottes blanches et ce joli tablier de toile festonné. Tu n'es pas ici pour te fatiguer, ma petite ; la seule chose que je te permettrai dans quelques jours, ce sera de vendanger, c'est-à-dire de suivre une rangée de ceps avec Reine, parce que c'est un plaisir de couper des raisins et d'en manger presque autant qu'on en met dans sa corbeille. D'ici là, les enfants feront de leur mieux pour que tu ne t'ennuies pas ; ils te promèneront autour du pays et..... »

Ce programme qui faisait danser Rosalie d'aise sur son banc fut interrompu par un singulier concert venant de la cour. Rosalie ne put comprendre quel instrument produisait ces sons aigus et chevrotants dont la succession avait

cependant quelque agrément naïf et rustique; mais Reine s'écria en battant des mains :

« Oh! c'est le pipeau de Jacques. »

Et Philibert sortit de la cuisine en courant, précédé de Pataud qui gémissait et hurlait, avec la sensibilité des chiens au sujet de la musique.

Philibert à peine disparu au dehors, l'air de *Marlbroug s'en va t'en guerre*, que le pipeau essayait de rendre, cessa sur une note plus aigre qu'un coup de sifflet, et l'on entendit à la place de cette mélodie populaire un débat de politesse entre Philibert et le musicien.

« Non, disait celui-ci, je n'entrerai pas. Je suis venu trop tôt; vous êtes encore à table.

— Qu'est-ce que cela fait? répondait Philibert. D'ailleurs, nous avions presque fini.

— Non, reprit l'autre. Je vais rester ici à vous faire de la musique. Est-il assez joli, mon pipeau? ce n'est plus primitif comme le roseau que nous avions fabriqué aux vacances dernières. C'est la branche de prunier que ton père avait coupée pour moi. Est-elle bien creusée bien percée, et lisse avec son écorce grise? Et j'en sais des airs sur mon pipeau, quoique je n'aie pas pu m'exercer souvent au lycée. Tu vas entendre cela, pourvu que Pataud me per-

mette de jouer sans son accompagnement... Oui, tu me caresses, Pataud, tu te frottes



Jacques jouait du pipeau.

contre mes jambes maintenant que je ne fais plus de la musique. Tâche d'être sage dès que je vais recommencer, ou je croirai que tu es un

vilain jaloux, que tu envies mon talent... Et toi, Philibert, va-t'en dîner comme un prince, en entendant un concert. N'aie pas peur que je m'en aille sans te revoir, puisque me voici avec armes et bagage. J'étais si content de la surprise que maman m'a faite en partant ce matin de Tournus huit jours plus tôt que je ne l'espérais, que je n'ai pas pu m'empêcher de venir à la Teppe aux merles dès que j'ai pu, et je ne rentrerai au clos qu'à la nuit. J'en ai la permission. Allons, à tout à l'heure, Philibert. »

La voix du maître de la maison s'éleva tout à coup et interrompit les dernières instances de son fils au nouveau venu :

« Si vous n'entrez pas tout de suite, Jacques, dit Claude Franchet, nous allons tous vous retrouver et manger sur le pouce dans la cour notre pain et les fruits de notre dessert.

— Ce serait pire comme dérangement, répondit Jacques Hoisel en pénétrant dans la cuisine par la porte restée grande ouverte pendant son entretien avec Philibert. Bonjour et pardon, monsieur et madame Franchet, bonjour, Reine... et à vous aussi, mademoiselle », ajouta-t-il après avoir aperçu Rosalie qu'il ne connaissait pas.

Il n'en était pas de même de Rosalie ; elle

connaissait le fils du docteur Hoisel pour l'avoir vu passer souvent dans la rue avec son père que le lycéen accompagnait dans ses tournées à travers la ville, ou bien avec Mme Hoisel dont la mise élégante attirait toutes les attentions féminines. La figure de Rosalie s'était allongée dès qu'elle avait compris que Jacques Hoisel venait partager les jeux des enfants de la Teppe aux merles. On n'allait plus pouvoir s'amuser librement avec ce petit monsieur; au lieu de s'occuper de sa sœur et de sa cousine, Philibert préférerait la compagnie du lycéen, et comment oser babiller à tort et à travers devant un personnage aussi distingué que le fils du docteur Hoisel?

Ces réflexions allongeaient donc la mine de Rosalie au moment où Jacques opéra son apparition; mais son sérieux se dégela, et même elle eut grand'peine à ne pas éclater de rire dès qu'elle eut envisagé le visiteur dont elle avait redouté les airs de supériorité et les moqueries. Elle aurait pu se passer l'envie de cet accès d'hilarité sans froisser le nouveau venu; il faisait bon marché de son décorum, ou, pour mieux dire, il était ravi de son accoutrement, car ses premiers mots après sa formule d'entrée, furent ceux-ci qu'il adressait à Jeannette :

« Et bonjour à vous aussi, Jeannette, la bonne faiseuse de gaufres et de crêpes. Dites-moi si vous me trouvez beau? Hein! suis-je assez réussi dans mon attirail de campagne? Comment me trouvez-vous?

— Superbe, monsieur Jacques, répondit Jeannette. Votre costume de toile vous fait bien dégagé, et vos gros souliers se moqueront des pierres des chemins; mais quel drôle de chapeau pointu! Et pourquoi est-il aussi large qu'une ombrelle? »

Elle se mit à rire d'avoir à chercher la figure du lycéen sous le large auvent de ce chapeau en paille multicolore, dont le sommet s'élevait en pyramide et finissait en une pointe dont Jacques avait encore exagéré la hauteur en y fixant une branche de genêt, qui balançait ses fleurs jaunes très loin au-dessus de la tête de Jacques.

« C'est pour me préserver des coups de soleil par réverbération », reprit gaiement le lycéen.

Comme tout le monde riait, Rosalie ne s'en priva plus; Jacques affublé de ce chapeau, portant en bandoulière une gibecière de toile grise assez gonflée et tenant appuyée sur l'épaule gauche trois longues gaules au haut desquelles s'arrondissait autour d'un jonc un filet en ficelle, lui représentait une sorte de petit Robinson très

drôle. Il ressemblait à une des gravures de ce livre que son papa lui avait donné aux étrennes. Elle le dit tout bas à Reine qui, sans tenir compte des coups de coude de Rosalie, s'empressa d'apprendre à Jacques Hoisel cette appréciation de sa cousine.

« Ah! je suis très flatté, s'écria Jacques en ôtant son chapeau pour saluer Rosalie.

— Pardonnez-moi, monsieur Hoisel, balbutia celle-ci. Reine est une méchante d'avoir répété.....

— Pas du tout, pas du tout, reprit vivement le lycéen; c'est moi qui suis votre obligé puisque vous me trouvez un type tout à fait réussi; mais si vous continuez à m'appeler monsieur, comment nous amuserons-nous ensemble? Papa dit que les cérémonies sont bonnes entre grandes personnes, mais qu'elles sont absurdes entre enfants. Je vous appellerai mademoiselle tout du long dans dix ans d'ici; mais en attendant laissez-moi vous dire Rosalie tout court comme je dis : Reine en parlant à votre cousine, et sachez qu'ici je suis Jacques pour tout le monde..... Et maintenant, monsieur Franchet, est-ce que Philibert est libre aujourd'hui? Voici des filets à pêcher les écrevisses que j'ai confectionnés moi-même. Voyez comme le réseau

est égal! Nous irions à nous quatre au ruisseau des Lauchères, et j'ai là dans mon bissac de quoi goûter : des gâteaux, des poires et des pommes de terre que nous ferions cuire en plein air, comme Philibert m'a appris l'année dernière. J'ai un briquet pour faire du feu; il ne manque pas de branches mortes sous bois ni de pierres plates pour faire le foyer. Ah! j'ai pensé à tout. »

Claude Franchet avait compté que son fils garderait ce jour-là les bœufs et les deux vaches dans le pré nouvellement fauché, et que les deux petites filles s'amuseraient là en compagnie de Philibert; mais il s'aperçut que Rosalie pétillait d'aise à l'idée d'une expédition aussi nouvelle pour elle qu'une pêche aux écrevisses et il ne voulut pas d'ailleurs causer une déception à Jacques. Par conséquent, il lui répondit :

« Je crois bien qu'en plein midi et par ce soleil vous n'attraperez pas beaucoup d'écrevisses au ruisseau des Lauchères, mais la promenade est jolie à faire, et je vous y souhaite à tous bien du plaisir. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous mettre en route tout de suite, car il y a deux bons kilomètres d'ici aux Lauchères et les petits pieds de Rosalie ne doivent pas aller vite. »

Jacques aperçut une hésitation sur la physionomie de Philibert; celui-ci, qui était initié aux ordres de travail pour la journée, se disait qu'à son défaut Jeannette allait être obligée de garder le bétail dans le pré, et que son père manquerait de l'aide de la vaillante servante pour l'arrachage des pommes de terre.

« Qu'y a-t-il? demanda tout bas Jacques à son ami. Est-ce que tu avais quelque chose à faire? »

Quand Philibert lui eut avoué son cas, Jacques alla déposer ses trois filets à pêche dans un coin de la cuisine, et dit à Claude Franchet :

« Pour aujourd'hui, nous serons vos bergers, ce sera encore plus amusant. Nous irons pêcher un jour où il fera moins grand soleil. Si vous vous gênez avec moi, monsieur Franchet, je serai gêné à mon tour. Allons! Philibert, en route pour le pré; va faire sortir les bêtes de l'étable, car je n'ose pas approcher d'elles de si près; mais quand elles seront occupées à paître là-bas, elles ne m'empêcheront pas de jouer à courir avec vous, de vous faire entendre mon répertoire sur le pipeau, de vous raconter de bonnes histoires, et d'écouter les vôtres. Je parie que vous en savez, Rosalie, vous qui connaissez celle de Robinson. »

A compter de ce jour-là, ce fut une succession de bonnes parties de plaisir qui ne coûtaient aux quatre enfants que la peine d'appeler de ce nom l'aide plus ou moins efficace qu'ils apportaient aux travaux champêtres de la Teppe aux merles. Mme Hoisel venait parfois chercher son fils, autant par procédé de bon voisinage que pour s'assurer qu'il n'abusait pas de l'affabilité des Franchet. Mais ceux-ci ne tarissaient pas d'éloges sur Jacques et c'était pour eux tous un grand plaisir lorsqu'ils obtenaient la permission de le garder à souper. Quant à lui, qui était sorti du lycée un peu pâle, il prenait des couleurs à courir les champs, et il y gagnait un appétit de cannibale, selon son expression. Il dut expliquer ce terme à Rosalie qui n'en comprenait pas la signification ; elle avait si bien perdu sa timidité du premier jour qu'elle rit au nez de Jacques en lui objectant que les cannibales, autrement dit les anthropophages, font leur horrible régal de la chair humaine, tandis que lui, Jacques, ne dévorait à belles dents, mais du matin au soir par exemple, que les fruits du verger et les gaufres de Jeannette.

Pendant que les jeunes hôtes de la Teppe aux merles étaient aussi heureux que possible, les

grandes personnes avaient des soucis. Ce fut une de ces préoccupations chagrines qui conduisit Claude Franchet à se présenter à la propriété du Clos, un jour où il avait appris de Jacques que le docteur Hoisel devait s'y trouver.

Le docteur, retenu en ville par les soins à donner à sa nombreuse clientèle, ne passait au Clos d'une façon régulière que la journée du dimanche, pendant laquelle Claude Franchet ne pouvait ni ne voulait le déranger, et c'était d'une façon accidentelle et au hasard d'une accalmie générale dans l'état de ses malades qu'il arrivait dans la semaine au Clos pour y jouir, pendant quelques heures, du bon air des champs, et du bel aspect de son jardin qu'il avait lui-même dessiné, car la passion du docteur Hoisel était l'horticulture.

Lorsque Claude Franchet arriva à la grille du Clos, il la trouva ouverte, et ne jugeant pas convenable de se présenter chez le docteur avec la charge des gros écheveaux de fil bis qu'il portait au bout d'un bâton sur l'épaule droite, il se mit en devoir de déposer ce paquet dans un berceau de vigne vierge et de capucines appuyé au mur d'entrée; mais le docteur Hoisel était précisément là, occupé à fixer avec des brins de paille les pousses verdoyantes de

l'année et à émonder les branches mortes. Un chapeau de paille sur la tête, en veste de coutil, le sécateur en main, le docteur Hoisel était moins imposant que dans sa tenue officielle, et Claude Franchet se sentit à son aise pour lui exposer le motif de sa requête.

« Excusez la façon dont je viens chez vous, dit-il en montrant le paquet de fil, dès qu'ils furent assis tous deux sur le banc rustique placé au fond de la tonnelle. J'ai été obligé de profiter d'une commission que je vais faire à Uchizy — ce fil à porter au tisserand pour nous fabriquer, avec, de la toile à draps — parce que si je m'étais habillé pour me présenter chez vous, Madeleine aurait voulu savoir le sujet de ma visite, et c'est d'elle que j'ai à vous parler.

— Jacques ne m'a point dit que Mme Franchet fût indisposée, répondit le docteur Hoisel, sans quoi je me serais fait un devoir de prévenir votre démarche.

— Je vous remercie, monsieur, reprit Claude Franchet, et puisque vous y mettez tant d'amabilité, voici ce dont je veux vous prier : ce serait de venir à la Teppe aux merles comme en vous promenant, sans avoir l'air de rien, et d'examiner Madeleine, de la faire parler pour tâcher de deviner ce qu'elle a, car pour moi



Le docteur Hoisel émondait les branches mortes.

CLERMONT-FERRAND
BCIU

je n'y comprends rien. Elle ne se plaint point, mais elle est toute changée depuis le jour où elle a été à Tournus pour la dernière foire; plus d'appétit ni de sommeil; quand les enfants font des drôleries, si ma femme veut se forcer à rire, sa figure reste aussi triste que si elle pleurait. Est-ce qu'il n'y a pas des maladies qui commencent comme cela? »

Le docteur dut en convenir, mais sans pouvoir se prononcer avant d'avoir vu Mme Franchet, et il promit à son mari de quitter tout de suite la taille de sa vigne vierge pour aller à la Teppe aux merles à cet effet.

« Merci, monsieur, lui dit Claude Franchet en le quittant : il me faut environ une heure et demie pour faire ma commission à Uchizy et être de retour ici. En passant, je viendrai vous demander ce que vous pensez de ma pauvre Madeleine, et si vous pouvez alors me rassurer, j'en aurai moins gros sur le cœur, car ce n'est pas vivre que d'être inquiet comme je le suis. »

Un quart d'heure plus tard, le docteur Hoisel entrait dans la cour de la Teppe aux merles où il trouvait Madeleine Franchet occupée à mettre en écheveau, sur un antique dévidoir, le fil enroulé autour de nombreux fuseaux gisant dans une corbeille placée à ses pieds sur

l'herbe. Le docteur refusa d'être introduit dans la pièce qui, sous le nom de salle, remplissait à la Teppe aux merles le rôle attribué au salon des habitations plus confortables. Lorsqu'on avait des hôtes, on dînait dans cette salle dont le seul luxe se composait de vieux meubles en bois bien ciré, de rideaux de perse aux fenêtres, d'une grosse horloge à boîtier ventru en marqueterie de bois représentant des Chinois, et de sièges recouverts en velours d'Utrecht jaune à moitié pelé pour cause de vétusté. Ce velours devait être plus que centenaire. Telle qu'était cette salle, c'était là qu'on introduisait les hôtes d'importance; mais le docteur préféra rester dans la cour, où il pouvait mieux observer à son gré Madeleine Franchet.

Pendant leur causerie qui roula d'abord sur leurs enfants et ensuite sur les récoltes de cet automne, le docteur n'aperçut rien de maladif dans l'apparence de la femme de son voisin; elle s'était animée pour le recevoir, et lui montrait bon visage d'hôte. Aussi fut-il obligé de prendre un tour plaisant pour pousser plus loin son inspection :

« Je ne sais pas, dit-il, si c'est la manie d'exercer mon métier qui me tient, mais il me semble que vous avez les traits un peu tirés et

le teint plus pâle que de coutume. Contez-moi vos petites misères de santé. Je ne vous droguerai pas trop, ce n'est pas ma coutume, et je sais que vous y répugnez, vous autres, gens de campagne. Donnez-moi votre poignet, que je vous tâte le pouls.

— Mais je ne suis pas malade, répondit Madeleine Franchet.

— Voilà pourtant un pouls agité, reprit le docteur, mais je conviendrai qu'il a tort si vous pouvez me certifier que rien ne trouble votre appétit et votre sommeil. Allons! convenez avec moi — je suis discret par profession — que quelque chose vous tourmente l'esprit.

— Oui, monsieur, répondit Madeleine Franchet, chacun a ses petits tracas; mais j'espère voir bientôt la fin des miens et pourvu que personne n'en souffre autour de moi, peu importe. Je vous prie de ne pas parler de ceci à Claude. Les hommes n'ont pas autant de calme que nous autres, femmes. »

Madeleine Franchet venait à peine d'établir la supériorité de son sexe sur ce point lorsqu'elle la démentit en poussant une grande exclamation, et en levant les bras au ciel d'un air égaré. Le docteur commençait à craindre que le marasme de la malade ne fût le début

d'une altération cérébrale, lorsqu'il aperçut deux hommes qui s'avançaient à grands pas dans l'avenue de la Teppe aux merles. L'un d'eux, vêtu d'un complet noir et gris, lui était inconnu ; l'autre était Claude Franchet qui marchait à pas précipités, dans un état d'exaltation surprenant, et qui agitait en l'air son chapeau de paille.

Dès qu'ils atteignirent le portail, Claude Franchet jeta à terre la charge de fil que son épaule supportait encore, et courut à sa femme en lui criant :

« Madeleine, nous avons gagné les cent mille francs. Ah ! cachottière, tu m'en avais fait un secret. Cent mille francs ! Je crois rêver, et c'est pourtant bien sûr, n'est-ce pas, Pétrus ? »

VII

Après avoir obtenu à Mâcon ce jour-là une certitude au sujet du numéro gagnant, Pétrus Franchet avait pris le premier train s'arrêtant à la gare d'Uchizy, qui dessert cinq ou six villages voisins et notamment Farges. Il avait six kilomètres à faire à pied avant de gagner la Teppe aux merles; mais l'idée de la fortune dont il apportait la nouvelle à ses cousins lui rendait facile et même agréable cette marche en plein soleil par ces chemins vicinaux dépourvus d'ombre. Quand il avait croisé tout à coup Claude Franchet chargé de ses écheveaux de fil, cette rencontre lui avait paru tellement à point pour le délivrer du secret qu'il pétillait de raconter, qu'il n'avait pas pu attendre de voir Madeleine pour lui rendre compte de la mission qu'il tenait d'elle.

Voilà comment le tisserand d'Uchizy ne reçut pas ce jour-là le fil qu'il devait mettre en œuvre pour tisser des draps avec le fil filé par Jeannette. Les grands événements font oublier les petites obligations journalières.

Après avoir félicité ses voisins de leur bonne chance, le docteur Hoisel voulut se retirer par discrétion ; mais Madeleine Franchet le pria de rester encore un moment pour les aider de ses conseils :

« Nous allons être embarrassés, lui dit-elle, pour gouverner cet argent qui nous tombe du ciel, et Claude vous consulterait tout de suite s'il était remis de cette surprise qui le fait en ce moment parler et rire à tue-tête... »

En effet, le propriétaire de la Teppe aux merles allait et venait à travers la cour en parlant avec volubilité de ses plans d'avenir : il rachetait les parcelles détachées de l'héritage des Franchet depuis vingt ou trente ans; il faisait défricher le haut du coteau et le plantait en vigne ; il refaîtait le toit de la grange, avarié par sa vétusté; il agrandissait les étables.

Mais, avant toutes ces améliorations, son premier acte allait être de s'acquitter envers les Tailland. Ils avaient beau être au-dessus

de leurs affaires, cette somme ronde leur ferait plaisir, et ils se réjouiraient, eux aussi, de la bonne chance de leurs parents. C'est si naturel d'être satisfait du bonheur des siens !

Claude Franchet débitait ce flux de paroles d'une voix un peu oppressée; ses yeux brillaient, sa figure était rouge, et il agitait ses mains en gestes brusques. C'était à sa femme et à Pétrus Franchet qu'il adressait l'exposé de ses projets; il paraissait avoir oublié la présence du docteur Hoisel, qui l'examinait d'un air méditatif et auquel Madeleine demanda tout bas avec anxiété :

« Est-ce qu'il va rester longtemps excité comme le voilà? Ne croirait-on pas qu'il a la fièvre ? »

C'était bien ce que pensait le docteur; il alla tâter le poignet de Claude Franchet, en lui disant :

« Il faut vous calmer, mon ami, si vous ne voulez pas inquiéter votre femme. Puisque vous m'avez fait venir ici en qualité de médecin, je vous prescris un grand verre d'eau à peine rougie de vin à prendre tout de suite.

— Ah! s'écria Claude Franchet, vous trouvez, monsieur le docteur, que ma fortune me monte à la tête; Madeleine se figure aussi, je le gage-

rais, que mes cent mille francs me rendent égoïste, puisque j'oublie que mon cousin Pétrus a besoin de se rafraîchir après avoir avalé la poussière de la route. Eh bien! Madeleine, sers-nous dans la salle où je prendrai ma médecine pendant que Pétrus goûtera notre vin blanc. Si M. Hoisel voulait nous faire l'honneur de trinquer avec nous en goûtant notre liqueur de prunelles, il me rendrait service, car j'ai des conseils à lui demander.

Le passage de la cour ensoleillée à la salle fraîche et sombre, dont il avait fallu ouvrir les volets, fit tomber l'exaltation de Claude Franchet autant que la boisson anodine jugée propre à atténuer le bouillonnement de son sang dans ses veines. Il reprit possession de lui-même et s'informa gravement auprès de M. Hoisel des moyens à employer pour toucher les cent mille francs.

Cette affaire n'offrait que deux alternatives. Ou bien Claude Franchet devait se rendre à Paris pour toucher lui-même son argent, ou bien il devait confier cette mission à l'une des compagnies financières ayant une succursale à Mâcon.

Madeleine Franchet repoussa le premier de ces deux moyens Claude n'était jamais allé à

Paris et ne saurait pas se diriger dans une aussi grande ville; il y courrait le danger d'être volé. Claude se récriait à chacune de ces objections de sa femme; il les tournait en plaisanteries; mais comme il la vit sérieusement alarmée, il finit par déclarer qu'il fallait s'en tenir au second moyen indiqué par le docteur Hoisel.

Celui-ci eut alors à expliquer comment Claude Franchet pourrait recevoir son argent à Mâcon, et comme il nommait l'une après l'autre les sociétés de banque établies dans cette ville, Claude Franchet le questionna au sujet du banquier V***. Si l'on pouvait se fier à lui pour cette affaire, il valait mieux la lui donner que de recourir à d'autres, puisqu'il l'avait commencée. C'était lui que Pétrus Franchet avait consulté et qui lui avait donné une certitude et même une preuve matérielle par l'échange d'un télégramme de Mâcon à Paris et vice versa, et par l'offre d'un acompte immédiat à valoir sur la somme à toucher.

« Je ne puis pas vous renseigner à fond sur M. V***, répondit le docteur Hoisel; je ne m'occupe point d'affaires de finance. Je sais seulement qu'il mène grand train. On me disait l'autre jour que M. V*** est en marché pour



Le docteur Hoisel, l'oncle Pétrus et Claude Franchet dans la salle.

acheter le château de Gerberoid, qui vaut plus d'un million. »

Pendant cette conversation, Pétrus Franchet s'informait de sa fille auprès de Madeleine et annonçait l'intention de repartir le soir même pour Tournus, en emmenant Rosalie.

Madeleine Franchet se récria contre ce projet de son cousin :

« Il faut nous laisser Rosalie, lui dit-elle : nous vendangeons demain et je lui ai acheté un panier et un couteau pour tenir sa range avec Reine ; elle aurait trop gros cœur de s'en aller ce soir.

— Mais où est-elle? demanda Pétrus Franchet. Je m'attendais à la voir courir à ma rencontre, et depuis que nous sommes ici, rien ne bouge ni dans la cour ni dans le jardin.

— C'est que les enfants sont plus loin ; ils ont voulu aller aujourd'hui au ruisseau des Lauchères pêcher des écrevisses pour Mme Hoisel, qui les aime. »

Malgré les efforts de Pétrus Franchet pour cacher sa contrariété, Madeleine comprit à la mine allongée de son cousin qu'il n'était pas rassuré sur les risques de cette excursion, et elle continua ainsi :

« Quel accident craignez-vous pour Rosalie?

Philibert est assez grand pour la garer des bœufs qui passent dans les chemins et Rosalie connaît les endroits où il ne faut pas s'asseoir dans le bois, crainte des nids de serpents. Vous n'avez pas sujet de vous tourmenter. Les enfants vont être ici dans une ou deux heures.

— C'est égal, répondit Pétrus Franchet, j'ai envie d'aller à leur rencontre. »

Malgré ce désir, exprimé d'un air soucieux, le père de Rosalie n'osa point quitter la salle, de peur de commettre une impolitesse envers le docteur et son cousin, dont la conférence continuait sur la grande question du jour.

Pendant ce temps, Rosalie s'amusait au bois des Lauchères plus qu'elle ne l'avait encore fait depuis son arrivée à la campagne. Elle avait trouvé sous bois des fleurs bien plus jolies que celles dont elle amassait de vraies bottes chaque jour dans les prés et sous les haies, et dont le sort était de se faner sur la galerie de la Teppe aux merles et d'être lancées ensuite sur le fumier. Puis, c'était très joli, ce bois avec ses arbres en berceau de branches entre-croisées, et dont le pied était entouré de mousse fine comme du velours vert. On marchait là-dessus comme sur un tapis; et quand on se baissait pour cueillir une fleurette ou un gland

sorti de sa petite coupe grenue, comme c'était drôle de se sentir arrêtée tout à coup par le bras crochu d'une ronce entortillée dans un pan de robe ou prise dans un nœud du chapeau. Rosalie appelait Reine à son aide, et riait de se sentir prisonnière. A peine dégagée, elle courait après un papillon. Il y en avait de toutes sortes sous bois : de blancs, avec des yeux noirs sur leurs quatre ailes, de tout petits d'un bleu clair, beaucoup de couleur fauve, bigarrés de taches brunes, et enfin un plus beau que tous les autres qui montrait sur ses ailes des ronds brillants tout pareils à de la nacre, avec des reflets bleus, roses et verts. Celui-là, Rosalie voulait l'attraper à toute force; il la mena loin. On va plus haut et plus vite avec des ailes qu'avec de petits pieds, quelque agiles que soient ceux-ci, et le papillon nacré s'envola par la lisière du bois dans la direction d'une vigne, ne laissant à Rosalie que la consolation de dire à sa cousine :

« Je l'aurais eu, si un des filets à écrevisses de ces garçons avait pu me servir à l'attraper; mais ils n'ont pas voulu m'en prêter un.

— Cela ne t'aurait servi à rien, lui répondit Rosalie, tu aurais abîmé ton papillon. Et puis, qu'est-ce que tu en aurais fait?

— Je l'aurais montré à papa et à Ursule, tiens! reprit Rosalie.

— Oui, comme les fleurs que tu cueilles, dit Reine.

— Tu ne les aimes donc pas, toi qui ne les ramasses jamais?

— Au contraire, c'est parce que je les aime; je trouve que je n'ai pas besoin de les cueillir puisqu'elles poussent partout autour de nous. Et c'est naturel que tu les coupes, toi. Les gens de la ville n'y manquent jamais quand ils se promènent dans les champs. Nous autres, nous les préférons sur place; si tu voyais comme les cerisiers et les pommiers du jardin sont jolis au printemps quand ils sont blancs et roses de fleurs, c'est pour le coup que tu aurais envie d'en faire un bouquet. Mais alors, adieu pommes et cerises.

— Et ce serait bien dommage, reprit Rosalie gaiement. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à s'égosiller pour nous appeler, ces garçons? »

« Ces garçons », comme disait Rosalie, sollicitaient « ces demoiselles », ainsi que disait Jacques, de venir contempler le résultat magnifique de leur pêche aux écrevisses. A force d'aller visiter les filets munis d'un appât de tête de mouton arrosé de térébenthine qu'ils avaient

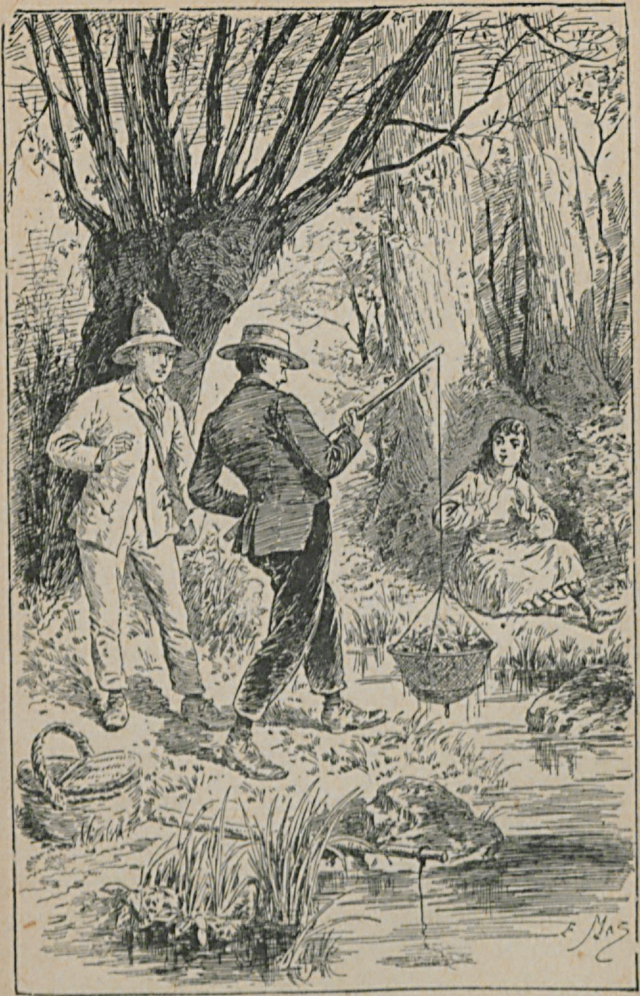
plongés de place en place le long du ruisseau, les pêcheurs avaient recueilli soixante-trois grosses écrevisses. Ils en auraient eu davantage si Philibert, plus prévoyant que son ami, n'avait rejetté dans l'eau toutes celles qui pouvaient croître encore.

« Si nous prenons le fretin, avait-il dit, que trouverons-nous à pêcher l'année prochaine ? »

C'était après avoir vidé ce différend à l'amiable que tous deux avaient appelé leurs compagnes.

Elles accoururent; les pêcheurs les virent bientôt descendre vers le ravin où le ruisseau des Lauchères glissait son filet clair à travers un fouillis de végétation. Le lit de ce petit cours d'eau était accidenté par des ressauts de terrain qui, de loin en loin, le faisaient tomber en cascade minuscule. Au pied de chacune de ces coupures, il se formait un étang en miniature d'où repartait en murmurant sur les cailloux du fond le niveau d'eau qui s'en allait, à petit bruit et d'une allure paisible, se mêler beaucoup plus loin, à plusieurs kilomètres de là, au grand courant de la Saône.

C'était près d'un de ces étangs à peine long et large de deux ou trois mètres que les pêcheurs attendaient les compliments de leurs



Les pêcheurs avaient recueilli soixante-trois grosses écrevisses.

compagnes. La sacoche de toile grise où grouillaient les écrevisses était fermée par une ficelle, de peur de quelque évasion des prisonnières, fort sujettes à s'échapper; mais Jacques était prêt à dénouer le sac, et avant même d'en venir à cette preuve, il s'écria, dès qu'il aperçut au haut du talus le chapeau de Rosalie et la capeline en percale à fleurs de Reine :

« Soixante-trois! presque grosses comme des langoustes! Elles en font un bal, dans ce sac! Ah! elles se démènent! »

Reine n'était pas curieuse d'examiner les écrevisses; en vraie fille de campagne, elle n'avait pas de goût pour cette pêche, au point de vue de l'appétit; l'appât à la térébenthine la dégoûtait de ce crustacé comme mets; mais Rosalie n'avait aucune de ces raisons pour refuser d'examiner la pêche, et elle s'amusa beaucoup dès que Jacques eut délié le sac aux écrevisses.

Tout était en mouvement dans cette masse confuse de carapaces et de pinces d'un vert noirâtre et luisant. Les longues antennes ployantes s'agitaient; les efforts des prisonnières pour monter le long de la muraille de toile renversaient leurs compagnes dont la face intérieure du corps apparaissait alors, avec ses anneaux

d'un ton plus clair, avec les dentelures de leurs queues et leurs petites pattes convulsivement remuées. Quand une de ces captives avait grimpé tout en haut, au grand effroi de Rosalie qui se rejettait en arrière de peur d'avoir son petit nez serré dans les pinces de la fugitive, Jacques saisissait celle-ci par le corsage et la rejetait dans le tas, non sans faire des plaisanteries qui changeaient en éclats de rire la frayeur de Rosalie.

Peu à peu, elle s'enhardit; après s'être amusée à faire serrer par les écrevisses un bout de bois que celles-ci prenaient pour un moyen de sauvetage, puis le coin de son tablier qu'elle ne pouvait plus ensuite arracher à la pince tenace qui s'y était accrochée, elle finit par oser prendre une écrevisse par le milieu de son corps pour la lancer ensuite sur les autres, à l'exemple de Jacques.

Toute fière de cet exploit, elle ne douta pas de sa capacité à en accomplir un autre lorsqu'il fut question de s'en retourner à la Teppe aux merles. Pour regagner le chemin vicinal, il fallait faire un grand détour sous bois sur la rive du ruisseau où l'on se trouvait, tandis qu'il y avait moyen d'abréger en passant le ruisseau pour remonter l'autre talus. Traverser le cours

d'eau en prenant pied de loin en loin sur les grosses pierres disposées là en manière de gué, c'était une opération bien simple pour Reine et pour Philibert. Elle était sans difficulté apparente pour Jacques lui-même, et pourtant, sans vouloir en avoir l'air, il combinait ses mouvements pour garder son équilibre dans cette traversée dont l'habitude lui manquait.

Rosalie refusa l'offre que lui faisait Philibert de la porter dans ses bras sur l'autre rive. Elle fut près de se fâcher lorsque Philibert insista pour l'attendre d'une pierre à l'autre en lui tendant la main.

« Est-ce que je suis infirme? répondit-elle en tapant du pied et en devenant toute rouge. Allez en avant, vous autres, et je vous suivrai. »

Elle était encore un peu émue de colère au moment où elle dut s'aventurer à son tour sur les pierres du petit gué; elle sauta très lestement de la première à la seconde et de celle-ci à la troisième; mais elle oublia ou plutôt elle ignorait qu'il ne faut pas chanter victoire avant d'avoir gagné sa gageure. Posée sur la pierre qu'un dernier courant du ruisseau séparait de la rive molle et herbue, elle leva la tête pour dire à Philibert qui lui faisait face à quelques pas de là :

« Eh bien ! est-ce que je ne m'en tire pas aussi joliment que toi ? »

Et elle voulut donner une dernière preuve de son agilité en sautant sur le gazon. Son élan fut-il mal calculé ? ou se lança-t-elle sans même mesurer la distance, dans l'excitation du triomphe ? le fait est que ses deux petits pieds plongèrent dans le ruisseau et qu'en se sentant mouillée jusqu'à mi-jambes, elle se mit à crier de toutes ses forces.

De grands éclats de rire se mêlèrent à ses plaintes. Pourtant, ni Reine ni Jacques n'étaient moqueurs de leur naturel ; mais il est bien connu, sans qu'on puisse expliquer pourquoi, qu'une chute fait rire les spectateurs. Quant à Philibert, il ne riait pas du tout, bien qu'il sût qu'il n'y avait aucun autre danger pour sa cousine qu'un bain de pieds peu agréable. Il courut au bord de l'eau et enleva dans ses bras Rosalie qui ne songeait plus à se plaindre d'être portée. Ils remontèrent ainsi le talus jusqu'au chemin vicinal qu'il bordait, suivis toujours par les éclats de rire de Reine et de Jacques. C'était plus fort qu'eux ; ils auraient bien voulu reprendre leur sérieux pour ne pas affliger Rosalie ; mais ils se figuraient encore la drôle de mine qu'elle avait en enfonçant, et ils ne pou-

vaient pas s'empêcher d'en rire encore, d'en rire jusqu'à être forcés de s'essuyer les yeux.

Ils auraient trouvé un nouveau sujet d'hilarité dans l'aspect comique des jambes de Rosalie, toutes souillées de vase, et de ses souliers dont le cuir disparaissait sous une couche de détritus aquatiques; mais leur gaieté s'évanouit lorsqu'ils s'aperçurent que la fillette prenait son accident au tragique et sanglotait tout haut.

Agenouillé devant elle, Philibert essayait de la déchausser.

« Passez-moi vos mouchoirs, leur dit-il, pour que je sèche ses pieds; elle n'aurait qu'à prendre froid... Ah! je vais lui entortiller les jambes dans ma veste. »

Ils la soignèrent si bien qu'elle finit par se calmer. Alors, il fut question de retourner au logis; mais Rosalie ne pouvait pas faire la route pieds nus, comme une bergère d'oies du pays.

L'imagination de Jacques étant meublée par ses lectures des expédients à l'usage des explorateurs des contrées sauvages, lui fournit une idée : il ne s'agissait que de couper des branches, d'en composer une sorte de chaise que lui et Philibert porteraient, et sur laquelle Rosalie serait assise et ferait le trajet comme en triom-

phe. Ce projet souriait à Rosalie, mais Philibert le repoussa.

« En nous voyant arriver, dit-il, maman croirait ma cousine blessée. Il vaut mieux que j'aille tout bonnement à la maison chercher des chaussures pour Rosalie. En m'attendant, raconte à ces demoiselles une de ces jolies histoires que tu sais et qui les amusent tant.

Au moment où Rosalie riait follement des extravagances du baron de Crac, narrées et mimées à merveille par Jacques, Philibert entrait dans la cour de la Teppe aux merles et restait muet de surprise et de contrariété en trouvant l'oncle Pétrus dont la première question l'interloqua :

« Où est Rosalie? Il ne lui est rien arrivé? »

Après un moment d'hésitation, Philibert dut avouer l'incident dont son oncle fut si alarmé qu'il voulut partir lui-même pour retrouver sa fille.

VIII

Dans cette partie du Mâconnais où les cultures sont variées et où les propriétaires campagnards n'ont jamais qu'une partie de leur héritage plantée en vigne, on loue des journaliers qui servent d'aides, mais il est d'usage de ne point payer leurs services pour les vendanges. Cette cueillette est considérée comme un plaisir; on y invite les voisins, et les bons repas qu'on leur donne paraissent à tous une rémunération suffisante de la besogne de la journée.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, une douzaine de gens de Farges s'acheminaient vers la Teppe aux merles; femmes et fillettes portaient au bras un panier vide et, dans la pochette de leur tablier bleu, le couteau fermant traditionnel, fraîchement aiguisé; les hommes

qui les accompagnaient étaient chargés de larges corbeilles; parfois les éclaireurs de la troupe hélaient les retardataires en les menaçant de manger tout le déjeuner avant leur arrivée chez les Franchet. Le filet de fumée qui s'élevait au-dessus des cheminées de la Teppe aux merles annonçait qu'on s'y était préparé à recevoir convenablement les vendangeurs.

Depuis quatre heures du matin, Jeannette allait et venait de la salle, où elle dressait le couvert, à l'âtre de la cuisine, où bouillait dans une énorme marmite la soupe aux choux et au lard; elle avait déjà tout disposé lorsque Madeleine Franchet descendit, un peu avant cinq heures, et adressa à la servante une question qui fit tomber des mains de celle-ci le couteau dont elle taillait les dernières tranches de pain dans une soupière :

« Quoi! répondit Jeannette dont les bras s'abattirent le long de sa jupe, vous ne savez donc point ce qui en est que vous me demandiez si maître Franchet a fini de préparer la cuve pour la vendange? Nous voilà bien, avec douze vendangeurs et personne pour mener l'ouvrage. Tout à l'heure, j'en grognais toute seule, mais je pensais que vous saviez que maître Franchet est parti pour Mâcon. Il m'a dit en

passant qu'il se dépêchait pour gagner le premier train; il était habillé en dimanche, et quand je lui ai dit : « Eh bien, et la besogne d'aujourd'hui? » il s'est retourné un peu pour me répondre qu'il ne faudrait pas se tracasser s'il rentrait tard ce soir.

Madeleine Franchet mit fin aux doléances de Jeannette en répondant que le vieux Thibaud dirigerait la vendange, et elle garda le secret de sa vive contrariété. Pour avoir consumé dans l'insomnie les premières heures de la nuit, elle était tombée ensuite dans un sommeil pesant qui l'avait empêchée d'entendre les préparatifs de son mari.

Elle dut refouler ces préoccupations chagrines. Les vendangeurs arrivaient en chantant, et, du haut de la galerie de la Teppe aux merles, deux voix claires essayaient de répéter le refrain de leur chanson. Reine et Rosalie célébraient ainsi leur joie de s'être réveillées assez à temps pour assister à la première scène des plaisirs de la journée.

Philibert ne put pas vendanger toute la journée à côté de sa cousine, de Jacques et de sa sœur, comme il se l'était promis. Au moment où l'on partait pour la vigne après le déjeuner, sa mère lui avait dit :

« Il ne s'agit plus de t'amuser aujourd'hui, mon pauvre garçon; il te faut m'aider à remplacer ton père; tu vas d'abord rester au cellier avec le père Thibaud qui finit de l'approprier; puis, tu nous serviras d'estafette d'un bout à l'autre de la vigne. »

C'était moins gai que de badiner autour d'un cep à dépouiller de compte à demi avec Jacques; mais Philibert obéit avec docilité. Il ne put être témoin de la vivacité avec laquelle Rosalie coupait les grappes et en remplissait son panier, et du ton satisfait dont elle appelait l'homme qui parcourait la vigne, avec une corbeille dans laquelle les vendangeurs vidaient leurs paniers, pour lui dire :

« Par ici, je vous prie. Mon panier déborde. Je vais vite, hein?

— Si vite, que ça n'ira pas de ce train jusqu'à ce soir », dit la Thibaude qui vendangeait la range la plus proche de celle où Rosalie, Reine et Jacques s'escrimaient à qui cueillerait le plus de raisin, tout en jasant et en picorant des grains comme une nichée de grives.

En effet, il y eut un moment où Jacques déclara le premier que c'était fatigant de se courber si bas vers le sol, et où Rosalie, qui voulait tenir bon, finit par s'allonger sous un cep très feuillu

pour expérimenter comme ce serait drôle de mordre à même un raisin sans y porter la main. C'était drôle en effet de se barbouiller les lèvres de ce bon goût de raisin chauffé par le soleil, et c'était si bon que Rosalie voulut recommencer; mais elle s'endormit sans s'en douter, le nez contre la grappe où elle venait de donner les premiers coups de dents.

« Qu'est-ce que je disais? reprit la Thibaude. Ces petits messieurs et ces demoiselles nous font honte à la première heure d'ouvrage; mais leur courage, c'est un feu de paille. Ils ne savent point peiner une journée tout en douceur et sans se presser, comme nous autres.

— Thibaude, lui dit Jacques gaiement, vous m'apprenez trop tard comment il faut s'y prendre. Je m'en vais faire le lézard, moi aussi, pour me reposer comme Rosalie; quand je me retrouverai dispos, je vendangerai à la manière de Reine qui est la vôtre. »

Ce fut Philibert qui réveilla sa cousine et son ami au moment de la collation, repas froid servi vers le milieu du jour dans la vigne aux vendangeurs qui mangent sur le pouce, en groupes dispersés au gré du cercle d'ombre que peuvent fournir les accidents de terrain et les arbres

fruitiers plantés çà et là à travers les plus vieilles souches.

Les quatre jeunes amis furent heureux de se retrouver pour cette dînette en plein air; elle avait le charme de la nouveauté pour Jacques et pour Rosalie. Celle-ci déclara que, décidément, la Teppe aux merles était un vrai paradis, et aucun des trois autres n'eut l'idée de trouver cette opinion exagérée; Jacques lui-même avalait la piquette et mangeait de la daube froide sur un gros morceau de pain bis avec un appétit qu'il ne montrait pas toujours à la table de ses parents. Si Mme Hoisel l'avait vu expédier cette collation, elle aurait eu de quoi raisonner sur cet instinct capricieux qui fait préférer aux enfants très choyés chez eux les plus simples aliments dont ils n'ont pas l'habitude aux friandises par lesquelles leurs parents s'ingénient à stimuler leur appétit; mais Mme Hoisel n'était point là, et comme elle avait permis à Jacques d'accepter pour la journée entière l'invitation de ses voisins, il s'en donnait à bouche que veux-tu et à cœur joie des plaisirs champêtres de la vendange.

Ce n'était pourtant pas sans payer de sa personne aux travaux du jour. Après la collation, il suivit Philibert pour aider les hommes à la

cuve et ce fut à eux deux qu'ils établirent sous la grange une longue table de planches supportée par des tonneaux vides, qui devait être celle du souper. Ce fut une affaire sérieuse pour les deux jeunes garçons de consolider cette table sur l'aire inégale du sol, de rouler dans un coin de la grange la feuillette pleine de vin au robinet de laquelle les futurs convives iraient puiser à mesure que les bouteilles dispersées sur la grosse nappe à liteaux rouges se videraient. Après cette première installation, Jacques alla réquisitionner dans toutes les chambres les chaises portatives, pendant que Philibert allumait le four selon les instructions de Jeannette.

Dans la cuisine, le feu flambait clair, et ses pétillements accompagnaient le glouglou de deux grands pots de fonte d'où s'échappait une bonne odeur de ragoût. Les chaînes du tournebroche pendaient, prêtes à faire leur fonction dès que l'arrivée de l'avant-dernier charroi de vendange annoncerait qu'il était temps de mettre le rôti au feu.

Tout en aidant Jeannette à faire les flans de courges, le *brienou* et les galettes, Madeleine Franchet, qui mettait en œuvre ce jour-là toutes les ressources de la Teppe aux merles, se disait

qu'elles avaient suffi jusque-là aux besoins et aux goûts des siens, et elle se demandait avec appréhension si un accroissement de fortune n'allait pas leur être plus désavantageux qu'utile.

Il fallut se mettre à table sans le maître du logis, et Madeleine Franchet n'eut pas besoin de secouer sa préoccupation pour mettre ses convives à leur aise; les vendangeurs rapportent toujours de la vigne une gaieté qui ne demande qu'à s'épanouir; la vue d'une table abondamment servie suffit à la porter à son comble.

La tarte et les flans avaient subi de fortes brèches, et Philibert, qui servait de sommelier, venait de remplir à la feuillette une dizaine de bouteilles, pour obéir au désir du père Thibaud, le doyen de l'assemblée, qui demandait à tous de boire à la santé et à prospérité de la famille Franchet, lorsqu'un bruit de roues annonçant une voiture et les claquements d'un fouet se firent entendre.

« C'est le patron qui revient, je pense, dit le père Thibaud. Attendons-le pour trinquer à sa santé, puisque le voici au bon moment. »

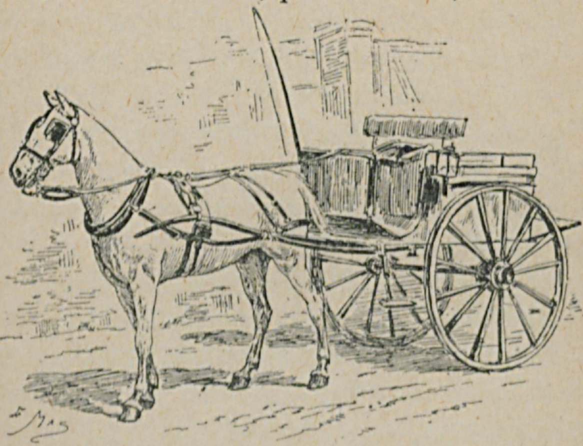
Madeleine Franchet ne pensait pas que ce fût son mari; il était parti à pied le matin et ne pouvait par conséquent rentrer que pédestre-

ment,... à moins qu'il ne lui fût arrivé quelque accident en route. Mais cette crainte, si naturelle à une femme aimante, ne fit que traverser l'esprit de Madeleine. L'allure de l'équipage qui s'avançait vers la Teppe aux merles dans cette obscurité du crépuscule qu'on avait dû dissiper dans la grange en allumant plusieurs flambeaux et deux lampes, ce petit trot relevé, ces coups de fouet qui sillonnaient l'air de zigzags et de crépitements joyeux, n'annonçaient aucune catastrophe. Le conducteur de cette voiture devait être gai... C'était sans doute quelque visiteur de la famille Hoisel. L'avenue du Clos croisait, à vingt mètres du portail de la Teppe aux merles, le chemin qui menait à celle-ci... Encore quelques tours de roue, et l'on entendrait se perdre dans le lointain le bruit agaçant de ces coups de fouet.

Voilà ce que pensait Madeleine Franchet, et ce qui l'empêcha de se lever de son poste à l'un des bouts de la longue table, pour aller jusqu'au portail vérifier la supposition du père Thibaud.

Mais les longues séances à table finissent par lasser les enfants dont le sang vif réclame du mouvement; Jacques, Philibert et les deux cousines s'amusaient depuis un quart d'heure à faire courir Pataud après un os de volaille,

encore assez bien garni pour solliciter la convoitise du chien; quelque alléchant que fût ce morceau, Pataud négligea de le happer au moment où Philibert, qui tenait l'os, oublia le



La charrette de Claude Franchet.

jeu pour tendre l'oreille au bruit de la voiture. Au lieu de profiter de la distraction de son jeune maître, Pataud dressa le nez, aspira l'air fortement, et se prit à courir au-devant de l'équipage en poussant de petits abois de satisfaction.

Bientôt il n'y eut point à en douter, car le maître de la Teppe aux merles, assis confortablement sur le siège rembourré d'une jolie charrette anglaise, fit son entrée dans la cour

de sa propriété et s'arrêta net auprès de la grange. Les convives attablés crièrent confusément quelques mots de bienvenue à Claude Franchet, et peut-être s'en seraient-ils tenus à cet accueil sommaire, si leur curiosité n'avait été éveillée par cette exclamation de Jeannette :

« Ah! la jolie voiture, et le beau cheval blanc avec ses harnais luisants! Est-ce que c'est pour le compte de M. Hoisel que vous l'avez amenée, car il n'y a qu'un bourgeois pour pouvoir se payer de pareils équipages?

— Dételle Blanchet, lui répondit son maître, et mets-le dans l'écurie à côté de Noiraud, j'espère qu'ils feront bon ménage ensemble; puis tu rangeras la voiture sous le hangar, car, bourgeois ou non, le tout est à moi. »

Jeannette n'eut point la peine de toutes ces opérations : cinq ou six hommes s'empressèrent de les accomplir, ce qui leur permit d'admirer les acquisitions de Claude Franchet et d'en évaluer le prix après une discussion de chiffres, faite à voix basse. Jeannette, toute ébaubie de l'aventure, se borna à éclairer avec sa lanterne les palefreniers volontaires, et à aller ranger ensuite à la maison divers paquets assez volumineux, que son maître lui avait dit de prendre dans le caisson de la voiture.

« Avez-vous tout mangé? demanda Claude Franchet en allant s'asseoir à une place vide à la table de la grange. Est-ce qu'il reste quelque chose pour moi? Eh bien! qu'est-ce que vous avez à me regarder tous? qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire? » ajouta-t-il en riant.

Personne n'osa le lui dire, mais il avait en effet quelque chose d'extraordinaire; il souriait d'un air malin, il respirait fort, il clignait de l'œil et faisait de petits signes à sa femme, autant de choses contraires au caractère paisible que chacun lui connaissait. Ce changement de contenance, joint à l'achat d'un si bel équipage, suggérait aux gens du pays des idées que le père Thibaud formula tout haut en revenant de l'écurie; ayant connu Claude Franchet enfant, il était plus familier avec lui que les autres. D'ailleurs, chacun disait volontiers à Farges que le père Thibaud était un vieux sans-gêne; mais personne dans l'assistance ne blâma chez lui ce trait de caractère lorsqu'il l'exerça en répondant à Claude Franchet dans les termes suivants :

« Ce qu'il y a d'extraordinaire, maître Franchet, mais c'est cette voiture que vous êtes allé acheter au lieu de faire vos vendanges. Il faut que vous ayez trouvé quelque mine d'argent

sur le coteau où vous défoncez des rocs à vos moments perdus, car vous avez beau avoir plus de terres que nous autres, ce n'est pas leur produit qui a pu vous enrichir. Nous savons bien tous que l'on joint tout juste les deux bouts de l'an par les meilleures années de récoltes; moi qui suis vieux, j'échangerais volontiers mon fonds contre une petite rente de sa valeur. »

Claude Franchet se baissa vers le vieillard, qui s'était assis à côté de lui, et il lui dit à l'oreille :

« Si vous voulez, je vous l'achèterai, votre terre; nous en reparlerons demain. Chut! pour ce soir.

— Diantre! reprit le bonhomme du même ton mystérieux. Vous êtes donc devenu millionnaire?

— Il s'en faut bien », répondit Claude Franchet rendu plus calme par cette supposition exagérée.

L'approche de Reine, qui apportait à son père les éléments de son souper, mit fin à ce colloque à voix basse; Rosalie avait voulu aider sa cousine; en les voyant toutes deux empressées à le servir, Claude Franchet se souvint qu'il avait songé à faire plaisir aux enfants, et il glissa

quelques mots dans l'oreille de sa fille. Après avoir remercié son père, celle-ci courut vers la maison, suivie de sa cousine; dès qu'elles eurent atteint l'escalier extérieur, elles se retournèrent pour appeler Philibert à grands cris.

« Et Jacques? dit Rosalie à Reine. Appelons Jacques aussi pour lui montrer les cadeaux que ton père vous a apportés. »

Quelques minutes plus tard, tous les quatre, munis d'une petite lampe, inspectaient les divers paquets déposés par Jeannette dans la chambre de leurs parents, pour chercher la suscription au crayon qui devait leur désigner à chacun son cadeau.

« Tiens! dit Reine à sa cousine, en lui mettant dans les bras une boîte en carton plus longue que large, voici le tien.

— Il y en a pour moi aussi? s'écria Rosalie surprise. Oh! que mon oncle Claude est gentil!

— Le pareil au mien sans doute, reprit Reine. Vois, les boîtes se ressemblent. »

Leurs doigts s'embrouillaient aux nœuds des ficelles, tant elles pétillaient d'émotion. Jacques vint à leur aide avec son canif; les couvercles furent enlevés, et sous des papiers de soie, vite rejetés de côté, deux belles poupées

apparurent, l'une vêtue de soie rose, avec un chapeau à la mode, de vrais cheveux tout frisés, des gants aux mains et de vrais souliers à boucles à leurs pieds, très bien chaussés de bas à jour.

Ce fut Rosalie qui fit cet inventaire de leur toilette en l'accompagnant de cris d'admiration. La surprise de Reine était muette et mêlée d'un singulier désappointement. Ce n'était pas là cette poupée qu'elle avait gagnée en étudiant; elle avait souhaité, attendu une plus petite poupée, plus semblable à elle-même que cette belle demoiselle frisée. A quoi bon avoir rassemblé tous les chiffons des anciennes robes pour habiller la poupée de ses rêves? Tous ces trésors mis de côté ne pouvaient plus servir à rien; ils auraient déparé cette Parisienne vêtue de soie et en chapeau à fleurs. Voilà ce que pensait Reine confusément et ce qui l'empêchait d'ôter la poupée de son lit de papier de soie, comme l'avait fait Rosalie pour la sienne, qu'elle dodinait dans ses bras en embrassant ses joues d'émail rosé.

La boîte destinée à Philibert était plus petite, mais elle contenait un cadeau dont le jeune garçon fut bien fier : une montre en argent, accompagnée d'une chaîne en gourmette.

« Et si nous allions remercier papa? » dit-il après avoir ouvert sa montre et examiné avec Jacques depuis l'intérieur du boîtier jusqu'à l'imbriquement des mailles de la chaîne.

Reine dut se résoudre à prendre sa poupée; mais elle la mit dans ses bras avec une sorte de timidité qui fit rire ses jeunes amis.

Les actions de grâces des trois enfants au maître de la Teppe aux merles, l'apparition de ces deux poupées telles qu'on n'en aurait pu trouver de plus riches dans les magasins de Tournus, enfin la montre à remontoir qui circula de main en main autour de la table de la grange, confirmèrent les suppositions suggérées par le retour triomphal de Claude Franchet.

Lorsque les vendangeurs reprirent en troupe le chemin de Farges, les moulins à parole eurent de l'occupation; mais la preuve que les Franchet avaient l'estime générale, c'est que si tous restaient intrigués au sujet de la source de cette subite opulence, personne ne trouva la fortune injuste dans ses faveurs cette fois.

IX

Claude Franchet resta avec sa femme dans la cour de la Teppe aux merles après le départ des vendangeurs; Reine et Rosalie montèrent se coucher; quant à Philibert, il était allé reconduire Jacques chez ses parents. Jeannette seule allait et venait de la grange à la cuisine, mais sans déranger la conversation de ses maîtres, qui parlaient en se promenant du portail à la palissade du jardin, au-dessus de laquelle la lune se levait toute ronde et d'un blanc un peu doré.

Le récit de Claude fut long; il en avait tellement à raconter!... d'abord sa conférence avec le banquier, qui l'avait reçu plutôt en ami qu'en nouveau client. Quel homme aimable et pas fier! A toute force, il avait invité Claude à déjeuner avec lui et l'on était allé festoyer

dans le meilleur restaurant de Mâcon, parce que la femme et les enfants du banquier étaient au château de Gerberoid, leur nouvelle acquisition.... Tout était-il arrangé quant à la somme à toucher? Assurément, et de la façon la plus prudente. Le banquier devait faire un voyage à Paris sous peu et il rapporterait lui-même les cent mille francs de Claude Franchet, qui irait le 30 septembre à Mâcon prendre l'argent nécessaire aux divers payements décidés d'ici à cette époque-là, et convenir d'un placement du reste. En attendant, le banquier avait offert quelques mille francs d'avance à son client pour fêter sa nouvelle fortune, et voilà comment celui-ci était revenu le gousset bien garni, même après avoir fait des achats de toute sorte.

« Combien t'a-t-il donné, le banquier? demanda Madeleine.

— Il m'offrait cinq mille francs, mais je n'en ai pris que trois mille dont tu trouveras le reste ici, répondit Claude Franchet en tendant à sa femme le portefeuille qu'il venait de tirer de sa poche. Quand je me suis senti si riche, je n'ai pas été capable de rentrer tout bonnement sans vous faire goûter le plaisir de notre fortune. J'ai pris le train pour Tournus, où ma

première visite a été naturellement pour Pétrus que je voulais emmener avec moi, afin d'avoir son idée sur mes achats ; tout en allant ensemble d'un magasin à l'autre, je lui ai dit, que si je pouvais le servir avec mon argent, il n'avait qu'à dire un seul mot. Ai-je bien fait, Madeleine?

— Très bien fait, répondit-elle.

— Mais il m'a dit en me remerciant : « Je n'ai besoin de rien. Nous gagnons petit, nous mangeons petit et il ne nous faut que votre amitié dont voici une nouvelle preuve... » Quel brave homme que ce Pétrus! Cela me console un peu..... »

Il s'arrêta et se mit à marcher plus vite en soupirant. C'est qu'il n'avait pas encore raconté à sa femme le singulier accueil qu'on lui avait fait chez Tailland, lorsqu'il était allé leur apprendre sa bonne chance et prendre jour avec eux pour s'acquitter à leur égard par un acte à passer chez le notaire de Farges. Il lui en coûtait de dépeindre la mine allongée de Joseph Tailland, le dépit visible d'Agnès, l'aigreur jalouse qui avait percé dans leurs moindres propos.

Après avoir fait le récit détaillé de cette visite, il ajouta :

« J'ai été plus peiné que surpris. Je savais

d'avance que l'intérêt est tout pour eux; mais je ne les croyais point méchants et j'ai appris qu'ils le sont dans leur concurrence contre Charvaud le drapier. Tu m'en avais dit quel-



Claude Franchet offrant à Pétrus de lui venir en aide.

ques mots à ton retour de la foire. Je suis allé chez Charvaud en sortant de chez eux, où je n'avais pas eu le courage d'acheter les robes que j'ai apportées pour toi, pour Reine et même pour Jeannette, de peur de les mettre tout à fait en colère contre notre bonheur. Charvaud m'a conté toutes les misères que les Tailland lui font : de sorte que...., de sorte que...... »

Claude Franchet ôta son chapeau de paille pour fourrager avec sa main droite à travers ses cheveux; ce geste exprimait chez lui l'embarras. Il était en effet mal à son aise pour expliquer à sa femme par quel mélange de dépit contre les Tailland, de pitié à l'égard des tracas de Charvaud et de satisfaction à exercer les privilèges de sa nouvelle fortune, il s'était engagé par sa signature à soutenir de son argent la maison de commerce du drapier.

« Ai-je bien fait, Madeleine? demanda-t-il ensuite, avec un peu d'hésitation.

— Tu es le maître, répondit sa femme en soupirant, et je ne puis pas blâmer ton bon cœur d'avoir oublié la prudence. »

Les quinze jours qui suivirent passèrent bien vite pour les hôtes de la Teppe aux merles; Claude Franchet avait beaucoup d'affaires à mettre en train : son projet d'achat du champ de Thibaud, qui exigeait des conférences interminables avec celui-ci sans que le marché se terminât, les actes à préparer chez le notaire, l'embauchage de terrassiers pour faire défricher la teppe du coteau; cette dernière opération fut arrêtée assez vite, car, après avoir bouleversé le sol dans divers endroits, le pic des ouvriers rencontra partout le fonds rocheux du terrain.

Cette déception justifiait les anciens Franchet; elle n'affecta pas trop leur descendant, qui s'accommodait plus aisément de l'aridité de cette part de son héritage maintenant qu'il pouvait accroître ses possessions du côté fertile de la plaine.

Tant que les terrassiers usèrent leurs outils à remuer les blocs de grès de la teppe, les quatre enfants n'allèrent pas plus loin chercher leur poste d'amusement journalier. Jacques et Philibert suivaient avec intérêt les manœuvres, et calculaient le nombre de minutes exigé par chacune d'elles sur le cadran de la montre neuve, tirée vingt fois par heure du gousset de Philibert. Jacques s'étonnait que son ami n'eût pas encore cassé le verre et désorganisé le mouvement. On lui avait donné une montre, à lui, six mois auparavant, et la pauvrette n'avait pas duré un mois; le verre était parti en éclats dès la première heure et, le soir en la remontant, Jacques avait donné un tour de trop, ce qui avait causé de telles avaries dans les rouages qu'elle avait dû retourner chez l'horloger; dès qu'elle était rentrée en possession de son jeune maître, le verre, décidément trop fragile, s'était fendu en étoile, et un de ses éclats avait faussé une des aiguilles d'or;

Jacques, de peur d'être grondé, avait voulu redresser cette aiguille lui-même en se servant du dos de la lame de son canif, et il n'avait réussi qu'à la casser et à entamer d'une large fêlure l'émail du cadran. N'importe, la montre allait tout de même, sauf l'inconvénient de l'aiguille réduite à un tronçon, et l'obligation d'être portée dans une boîte à plumes à cause de l'absence du verre; mais ces machines-là étaient décidément d'une délicatesse ridicule, car trois jours plus tard, pendant la leçon de gymnastique, un mouvement maladroit de Jacques avait précipité la boîte à plumes... et la montre du haut en bas d'un trapèze, et l'on avait marché dessus. Cette fois encore, le tic-tac était mort et, de plus, le boîtier d'argent tout bossué. Mais est-ce que c'était si difficile de redonner le mouvement à ces petites roues crénelées? Il y avait justement dans la classe de Jacques le fils d'un horloger qui se déclara prêt à l'aider de ses lumières. Pendant trois récréations, ils se tinrent bien tranquilles ensemble dans un coin du préau et dédaignèrent les appels de leurs camarades à des jeux en commun. C'était bien plus amusant de démonter écrou par écrou le mécanisme de la montre. Jacques, qui voulait devenir plus tard

médecin comme son père, trouvait qu'en dépeçant tous ces membres menus, il prenait sa première leçon d'anatomie; oui peut-être, mais il n'y découvrit pas le secret de rendre la vie à sa défunte montre, dont l'horloger en herbe ne sut jamais réunir les pièces éparses, et quand le docteur Hoisel vint voir son fils au lycée et qu'il demanda à Jacques de lui montrer sa montre, le collégien ne put même lui en exhiber tous les morceaux, car la plus grosse roue avait montré des aptitudes comme scie, et elle avait servi à cet usage pour fendre des morceaux de planches destinés à composer une niche à souris blanche. Le résultat de cette succession de mésaventures avait été pour Jacques la confiscation des débris de son cadeau du jour de l'an, et l'assurance qu'il n'aurait une nouvelle montre que le jour où il sortirait du lycée avec son diplôme de bachelier.

« Le fait est, ajouta Jacques après avoir raconté à son ami cette lamentable aventure, que tu respectes plus que moi ce qui coûte cher; c'est comme Reine qui ne promène jamais sa poupée, tandis que Rosalie a toujours la sienne sur les bras. »

Reine ne répondait pas à ces agaceries plaisantes; elle ne savait comment expliquer l'at-

trait qui lui faisait porter dans sa poche son ancienne poupée de bois, aux jambes et aux bras de chiffons, au détriment de la poupée élégante qui restait dans sa boîte de carton.

Elle et son frère savaient que leurs parents étaient subitement enrichis : mais cette fortune ne leur représentait qu'une plus large étendue de champs et plus de travail par conséquent. Jeannette allait épouser un garçon de ferme qui apporterait l'aide de ses bras au service de la maison; tel était le seul changement appréciable pour eux dans leur situation.

Lorsque les terrassiers cessèrent de piocher à travers les mottes de fin gazon du coteau, la dernière semaine de vacances s'avançait et les quatre jeunes amis employèrent le reste de leur temps à des pèlerinages aux diverses stations à travers champs où ils s'étaient si bien amusés.

On le sait, rien n'est si rapide à passer que les jours qui précèdent la rentrée aux études, et pourtant on voudrait tellement les allonger ! Ils n'en filent que plus vite. Jacques en fit la remarque le 30 septembre, en venant dire adieu à Rosalie, que sa tante et ses cousins allaient ramener à Tournus ce jour-là.

Tout était en mouvement dans la cour de la

Teppe aux merles pour préparer les deux voitures, Claude Franchet partant pour Mâcon afin d'y recevoir son argent. Le garçon de ferme et Jeannette attelaient Blanchet et Noiraud ; les enfants allaient et venaient du jardin, où ils cueillaient un bouquet pour la cousine Ursule, au fruitier où ils choisissaient les plus belles poires afin de joindre l'utile à l'agréable dans leur cadeau. Rosalie embrassait Pataud juste sur l'étoile blanche dessinée sur son pelage, entre les deux oreilles ; puis, elle courait dire adieu aux hôtes de la basse-cour, aux ruchers dont les abeilles lui avaient donné du miel si parfumé, aux chèvres dont le lait mousseux avait dessiné autour de ses lèvres de si drôles de moustaches blanches, enfin à toute la Teppe aux merles.

Tous riaient en se séparant, car ce fut un amusement de faire partir les deux voitures de front sur le chemin jusqu'à la fourche de la route d'Uchizy, où Claude Franchet s'engagea au trot allongé du cheval blanc, suivi des acclamations et des saluts des quatre enfants. Jacques, perché sur un des bancs de pierre qui accostaient en dehors le portail de la Teppe aux merles, faisait chorus de là avec ses amis et s'étourdissait ainsi sur le chagrin de s'en sépa-

rer. Il est vrai qu'il devait revoir Philibert et Reine, la rentrée au lycée étant fixée au 2 octobre : mais cette première séparation était comme le signal de la seconde, si rapprochée.

Il n'y en eut à parler que pour Rosalie pendant les quelques heures que sa tante et ses cousins passèrent chez son père ; elle n'en avait jamais fini de raconter à Ursule les faits mémorables de sa quinzaine de vacances. En la voyant si animée, les yeux brillants, le front et les mains brunis, mais les joues d'un rose de pêche, Pétrus Franchet et sa fille aînée ne regrettaient plus le vide qu'avait fait chez eux l'absence de leur lutin.

Madeleine Franchet avait besoin de l'agrément de cette visite pour compenser l'embarras que lui causait la nécessité de passer chez les Tailland, afin de leur donner rendez-vous pour le lendemain chez le notaire de Farges de la part de son mari ; elle avait résolu de ne pas s'offenser s'ils lui faisaient froide mine ; mais c'est tellement pénible de subir un accueil peu cordial qu'elle remit cette démarche jusqu'à la fin de l'après-midi, juste au moment de repartir.

Noiraud une fois attelé, elle le dirigea vers la place du Marché, et descendit de voiture devant le magasin Tailland en laissant les



« La voici ! » s'écria Joseph Tailland en soulevant sa casquette.

enfants sur le siège de la jardinière. Il valait mieux leur épargner le chagrin d'être mal reçus, si leur oncle Tailland était encore dans des dispositions aigres, et au cas contraire, on n'aurait qu'à les appeler.

L'entrée de Madeleine dans le magasin dérangea la lecture qu'Agnès Tailland faisait à son mari d'un article de journal. Tous deux étaient penchés sur cette feuille étalée en travers du comptoir, et ils paraissaient prendre un grand intérêt à leur lecture.

« Eh! justement la voici! Nous ne serons pas longtemps dans l'incertitude à ce sujet! » s'écria Joseph Tailland, qui souleva d'une main le coin de sa casquette pour saluer sa belle-sœur, pendant que son autre main tapotait le journal.

Madeleine ne comprit pas du tout quel rapport son arrivée pouvait avoir avec les nouvelles du jour, et à la question d'Agnès Tailland sur le sujet de sa visite, elle fit la commission de son mari.

« Ah! fit Joseph Tailland d'un air surpris, Claude est donc en mesure de nous payer? Tant mieux pour lui après tout, car il aura besoin de beaucoup d'autre argent pour soutenir cet imbécile de Charvaud pour lequel il s'est engagé. Ils vont rouler, vos écus; mais enfin

vous êtes libres de les faire partir aussi vite qu'ils sont venus. Seulement, Claude a eu de la chance de toucher son gros lot avant la fuite de ce coquin de banquier.

— Comment? » s'écria Madeleine avec angoisse.

Agnès Tailland lui tendit le journal; mais elle ne put pas lire : les lignes dansaient devant ses yeux; ses mains ne pouvaient pas non plus tenir le papier imprimé; sa belle-sœur lui rendit le cruel service de lui faire lecture de ce fait divers annonçant la disparition et la banqueroute frauduleuse du banquier V***, de Mâcon, et appréciant en gros le chiffre des pertes subies par ses clients.

Une seule idée resta nette dans l'esprit troublé de Madeleine Franchet : il fallait partir et rentrer le plus vite possible à la Teppe aux merles pour y recevoir, y consoler son malheureux mari au retour de son voyage de Mâcon, d'où il allait rapporter la désolation de sa ruine. Sans répondre par un seul mot aux hypocrites condoléances de sa belle-sœur, elle sortit du magasin, remonta en voiture et donna le signal du départ à Noiraud par un coup de fouet. Ah! comme le cheval lui parut trotter lentement tout le long de la route!

« Maman est fâchée, elle ne veut rien nous dire », souffla Reine à l'oreille de son frère, après avoir essayé vainement d'entamer une conversation durant le trajet.

« Chut! lui répondit Philibert sur le même ton; je crois plutôt qu'elle a du chagrin; nous n'avons rien fait pour la contrarier. Ne l'ennuyons plus en voulant la faire parler. »

La jardinière traversa Farges à toute vitesse au moment où le soleil se couchait.

« Ah! papa est de retour, dit Reine quand on fut à une portée de fusil de la Teppe aux merles. Je vois sa voiture dans la cour, et elle n'est pas dételée. »

En effet, la charrette anglaise conduite par le valet de ferme se croisa sur la route un instant après avec la jardinière; Madeleine Franchet fit signe au domestique d'arrêter et lui demanda :

« Où allez-vous? »

Il détourna la tête, répondit d'une voix rauque : « Faire une commission pressée », puis il allongea à Blanchet un maître coup de fouet qui lança la charrette anglaise loin de la jardinière.

La première personne que Madeleine Franchet aperçut dans la cour de la Teppe aux mer-

les, quand elle sauta à terre d'un bond, ce fut le docteur Hoisel, qui paraissait tout affligé :

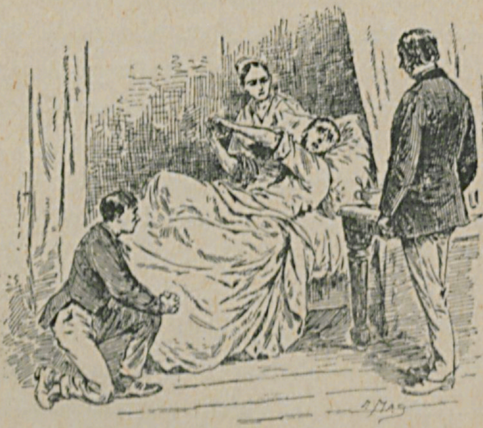
« Votre mari est rentré malade de Mâcon, dit-il à Mme Franchet. Je lui ai donné les premiers soins; votre valet vient de partir pour me chercher les médicaments nécessaires. Votre présence va faire du bien à M. Franchet. Allez près de lui. Ne vous inquiétez point de vos enfants. Je les emmène au Clos, où Mme Hoisel les attend. »

Philibert et Reine voulaient rester et voir leur père. Le docteur les prit d'autorité par la main et les emmena. Quelle triste fin d'une jolie journée ils passèrent dans le salon du Clos, où Mme Hoisel les reçut pourtant avec une si grande bonté ! Mais ni sa conversation, ni les livres d'images qu'elle mettait devant eux ne distrayaient le frère et la sœur. Jacques avait l'air embarrassé; et il faisait pourtant plus d'amitiés que de coutume à Philibert, mais avec un air de mystère et de compassion qui rendait celui-ci encore plus malheureux.

Il fallut dîner; mais ni les instances de Mme Hoisel, ni les mets recherchés servis dans un joli service de faïence à fleurs ne tentèrent l'appétit du frère et de la sœur. Quand le docteur Hoisel quitta la table avant le dessert,

après un mot que son domestique lui dit à l'oreille, Reine se trouva debout devant son assiette pleine et dit en fondant en larmes :

« Je veux voir papa. Je veux aller voir papa ! »



Le patient commença à se tordre les bras.

Mme Hoisel prit Reine dans ses bras pour la raisonner et la consoler, ce qui permit à Philibert de suivre le docteur et de le rejoindre au moment où celui-ci sortait du Clos.

« Rentre à la maison, lui dit le docteur. Comment Jacques t'a-t-il laissé me suivre ?.... Tu veux savoir la vérité ?.... Ton père a une fièvre cérébrale, et je fais de mon mieux pour

le guérir. Mais ta présence nous troublerait. Rentre à la maison.

— Ah! monsieur, dit Philibert. C'est bon pour Reine de rester chez vous; mais moi, je puis être utile. »

Il pria tellement le docteur que celui-ci consentit à l'emmener, mais sans lui promettre de le laisser au chevet du malade. Celui-ci était dans un moment de torpeur lorsque son fils entra dans sa chambre, où Mme Franchet et Jeannette le veillaient, chacune d'un côté du lit; mais, au bout d'un quart d'heure, après l'application des remèdes à laquelle le docteur avait voulu présider en personne, le patient commença à remuer les bras, à se tordre les mains, et à parler si vite, si vite qu'on ne distinguait pas les mots qu'il proférait. Ensuite, il se dressa sur son séant et appela très fort :

« Philibert! Philibert!

— Me voici, papa! répondit le pauvre garçon en quittant la pose agenouillée qu'il avait gardée jusque-là près du lit.

— Philibert, continua le malade, ne quitte pas la Teppe aux merles, pour si riche que tu sois. L'héritage des Franchet doit rester aux Franchet. L'argent comptant est une menterie, m'entends-tu, Philibert?

— Oui, papa ! » répondit Philibert en sanglotant.

Il voulut prendre une des mains de son père, qui se mit alors à jeter des cris.

Doucement, le docteur Hoisel entraîna le jeune ami de son fils hors de la chambre en lui disant avec compassion :

« Va-t'en, mon pauvre garçon, ta place n'est pas ici. »

V

Six mois plus tard, par une claire matinée d'avril, les cloches des églises de Tournus se disaient, de l'une à l'autre, leur émulation à solenniser la belle fête de Pâques, en croisant à travers les airs toutes les voix de leurs carillons. Les magasins étaient fermés sur les rues que parcouraient des groupes de gens endimanchés, tous égayés par le joli soleil printanier. Il ne restait dans les logis désertés que les malades, les infirmes et peut-être aussi les personnes trop accablées par quelque chagrin de cœur pour se mêler à l'animation citadine.

C'était au nombre de ces affligés qu'on aurait pu ranger la femme vêtue de deuil qui s'était assise près de la fenêtre dans l'arrière-boutique de Pétrus Franchet et qui tenait devant elle, par manière de contenance, un livre dont il

lui avait été impossible de lire une seule ligne, depuis deux heures qu'il reposait sur ses genoux. Les locataires du fond de la cour, en partant pour la promenade comme tous les Tournusiens ce jour-là, aperçurent à travers les vitres du rez-de-chaussée la pâle figure qui s'y profilait, et, tout en traversant l'espace découvert qui les séparait du long corridor menant à la porte de la rue, le père et la mère de cette famille d'artisans échangèrent leurs réflexions :

« Elle n'est pas sortie, la pauvre veuve, dit la mère qui se rapprocha instinctivement de son mari. Tiens ! ça me gâte notre sortie de l'avoir regardée en passant. Pauvre Madeleine Franchet !

— Eh ! pourquoi l'as-tu regardée ? répondit son mari ; moi je passe toujours sans avoir l'air de la voir ; je ne veux pas ajouter à sa peine par ma curiosité. Ah ! elle a bien de quoi pleurer, après avoir perdu son mari et tous les moyens de subsistance de ses deux enfants. Que va-t-elle devenir ? »

Ils arrivaient à la porte de la rue où ils rencontrèrent une jeune bonne qui leur demanda le moyen de se faire entendre des gens du rez-de-chaussée ; elle avait frappé inutilement

aux volets clos de la boutique de Pétrus Franchet. Personne ne lui avait répondu. Est-ce qu'ils étaient tous sortis? Ne pourrait-elle pas, en ce cas, prier quelque voisine de transmettre à Mme Franchet ce que lui envoyait dire Mme Hoisel?

En deux mots, on aurait pu indiquer à cette messagère la porte à droite dans le corridor, qui s'ouvrait sur la salle basse où la jeune veuve s'abandonnait à ses pensées douloureuses; mais il ne fallait pas perdre cette occasion d'apprendre quelque chose au sujet de la protection si honorable pour les Franchet que le docteur Hoisel leur accordait. La causerie se prolongea donc pendant un quart d'heure; le mari de la voisine était impatienté de ce retard à leur sortie; il fronçait le sourcil, poussait doucement sa femme du coude. Cette mimique était perdue. Ce n'est pas tous les jours que l'on trouve à commenter des faits aussi extraordinaires que ceux qui s'étaient passés l'automne précédent à la Teppe aux merles. Chacune des interlocutrices avait sa part d'informations sur laquelle l'autre ne possédait que des idées vagues acquises par ouï-dire, ce qui rendait l'échange d'autant plus palpitant d'intérêt pour toutes deux.

La servante pouvait raconter les péripéties de la fièvre cérébrale que la science et le dévouement du docteur Hoisel n'avaient pu enrayer, puis la mort du maître de la Teppe aux merles, la cérémonie funèbre qui avait eu pour assistants toute la population de Farges, enfin les bontés de Mme Hoisel pour la famille affligée.

La voisine possédait beaucoup mieux en revanche les détails de la guerre commerciale que les Tailland avaient faite à leur concurrent Charvaud, pour lequel le brave Philibert Franchet avait eu l'imprudence de s'engager, ce qui avait soumis les héritiers de celui-ci à l'obligation de fournir les sommes que Charvaud ne pouvait payer; elle était en mesure d'expliquer comment, à force de tracas judiciaires, la Teppe aux merles avait été vendue à Joseph Tailland; elle seule aussi avait qualité pour dire quel accueil amical la veuve et ses deux enfants avaient reçu chez leur cousin Pétrus; il les avait installés chez lui comme s'ils ne devaient plus quitter son logis. Madeleine avait la meilleure chambre et l'occupait avec sa fille; on dressait chaque soir des lits de camp dans l'arrière-boutique pour Pétrus Franchet et Philibert. Ursule et Rosalie avaient seules gardé

leur ancienne installation; mais leur chambre restait encombrée dans la journée des deux lits de camp. Rosalie allait à l'école communale avec Reine; Philibert les y conduisait et se rendait ensuite à son école, qui était toute proche de celle des filles. Madeleine Franchet s'utilisait aux raccommodages dans la maison. La pauvre femme! elle versait autant de larmes qu'elle cousait de points dans son ouvrage; mais, tout de même, après six mois depuis ses malheurs, elle aurait dû commencer à penser qu'il ne faut pas abuser de la bonté de ses parents. Pétrus Franchet avait le cœur plus large que la bourse. N'était-ce point prendre sur le bien de ses enfants que d'héberger cette veuve et les deux orphelins de son cousin?

« Allons, dit à la belle parleuse son mari impatienté, il est temps que je t'arrête, car pour un peu tu te mettrais à débiner cette pauvre femme après avoir gémi de ses malheurs. »

Ils s'en allèrent, laissant la bonne de Mme Hoisel un peu choquée de cette leçon dont elle aurait pu prendre sa part.

Lorsque Pétrus Franchet revint de la promenade une heure plus tard avec ses filles et ses neveux, ceux-ci trouvèrent leur mère prête

à sortir, son petit châle noir croisé autour de sa taille, et son chapeau mâconnais posé sur sa coiffe de deuil.

« Je vous attendais, lui dit-elle. Il faut que j'aille tout de suite chez Mme Hoisel qui veut me recommander à une dame de Paris, de passage chez elle. Reine peut rester avec ses cousines; mais il me semble que je ferai bien d'emmener Philibert avec moi. »

Pétrus Franchet hocha la tête tristement, mais n'objecta rien. Son opinion, à lui, était que la veuve et ses enfants devaient rester dans leur pays natal et y chercher des moyens de subsistance, mais sans se presser, puisqu'ils avaient un asile de famille et que d'ailleurs il leur restait quelques milliers de francs du désastre de leur fortune territoriale. Mais Madeleine Franchet ne se sentait pas capable de résider dans une ville où elle était exposée à rencontrer les Tailland, ces parents qui l'avaient chassée de son domaine. C'était d'ailleurs pour elle une douleur renouvelée chaque semaine par les visites que les femmes de Farges, venues pour le marché à Tournus, venaient lui faire. Les détails que celles-ci lui donnaient sur les changements opérés à la Teppe aux merles la navraient et mettaient Philibert en colère.



La veuve et son fils furent introduits dans une chambre encombrée de robes et de cartons.

Lui aussi, dans ses entretiens du soir avec sa mère, l'encourageait à quitter le pays. Il fallait s'en aller bien loin, travailler de toutes ses forces pour gagner de quoi revenir plus tard racheter le domaine. La veuve embrassait son fils pour le remercier de son courage lorsqu'il lui parlait ainsi ; mais elle sentait ce qu'il y avait de chimérique dans l'espoir du jeune garçon. Quant à elle, son seul vœu était d'élever ses enfants dans un état propre à les faire vivre; mais pour être capable de mener cette tâche à bien, elle avait besoin de s'éloigner du pays où tant de malheurs l'avaient accablée; voilà pourquoi elle avait donné à Mme Hoisel la mission de lui trouver au loin des moyens d'existence.

Dès qu'elle fut introduite en compagnie de Philibert auprès de Mme Hoisel, elle eut la consolante perspective de sortir au plus tôt d'embarras. Avant de présenter ses voisins de campagne à la Parisienne qui était en visite chez elle, Mme Hoisel apprit à ceux-ci ce que son ancienne amie de pension voulait bien faire en leur faveur. Le mari de cette dame était un riche fabricant de parfumerie fine, et il dirigeait lui-même son usine, située entre Saint-Ouen et Aubervilliers. Prise de sympathie pour

les Franchet dont Mme Hoisel lui avait raconté les malheurs, Mme Leray s'était souvenue que son mari comptait renvoyer le concierge de l'usine qui était un ivrogne incorrigible, et elle offrait cette place à la veuve. Les gages de ce poste étaient plus élevés que ne le comporte ce genre de situation, parce que celle-ci avait pour charge le pointage des ouvriers sur un registre, et autres menus détails de surveillance. De plus, la veuve augmenterait ses gains en s'employant à l'empaquetage des savons et à la mise en boîtes d'autres articles; enfin, ses deux enfants pourraient faire l'apprentissage du métier, dans la maison même et sous les yeux de leur mère.

« Ce serait trop beau », dit Madeleine à Mme Hoisel.

Après ce préambule, Mme Hoisel envoya demander à son amie si elle pouvait recevoir ses visiteurs; la veuve et son fils furent introduits par la maîtresse de maison dans une chambre où il ne se trouva pas d'abord un siège sur lequel on pût s'asseoir, tellement fauteuils et chaise longue étaient encombrés de robes, de chapeaux, de manteaux de la plus rare élégance. Pendant que la Parisienne employait sa femme de chambre à transporter

ailleurs tout cet attirail de toilette, elle s'excusait gentiment de cet étalage inusité. Il fallait bien défriper pendant ses quatre jours d'arrêt à Tournus les effets entassés dans ses malles; cette mise à l'air pouvait seule effacer leurs mauvais plis gagnés au voyage de Milan qu'ils venaient de faire. Elle finissait à peine cette explication lorsqu'en présentant une chaise à Madeleine, elle s'écria :

« Quel amour de petit chapeau vous avez, madame. C'est la coiffure du pays, n'est-ce pas? Mais comment tient-il? Ah! par ce flot de rubans qui tombe derrière la coiffe... » Puis, se tournant vers Mme Hoisel, elle ajouta : « Ce serait joli dans un bal costumé. Crois-tu que cela m'irait bien?

— Voyons, Émilie, soyons à la question, reprit Mme Hoisel avec aménité. Il ne s'agit point de ce chapeau que Mme Franchet va quitter si elle part pour Paris, où cette coiffure la ferait trop remarquer.

— Pourquoi le quitter? reprit Mme Leray. Ce serait dommage. D'ailleurs, Mme Franchet ne serait pas à Paris, puisque M. Leray s'obstine à habiter le pavillon voisin de l'usine, malgré mes plaintes. »

Après avoir exprimé ses regrets d'être relé-

guée dans cette banlieue isolée — où d'ailleurs elle jouissait de tous les agréments du luxe — Mme Leray en vint au sérieux de la question et annonça à Madeleine que c'était chose entendue. Mais il fallait partir le plus tôt possible, M. Leray devant donner congé au prédécesseur de la veuve. Celle-ci pouvait-elle être à Paris avant trois jours? »

Mme Hoisel se récria : « Il vaudrait mieux, dit-elle à son amie, écrire à ton mari et recevoir sa réponse afin d'être certaine que ton choix lui agrée.

— Je vais l'avertir par un mot ce soir, répondit Mme Leray. Est-ce que cela ne suffit pas?... »

Le lendemain matin, pendant que Reine et Rosalie dormaient encore, Madeleine Franchet et Philibert s'acheminaient à pied vers Farges, pour faire une dernière visite au cimetière avant de quitter le pays. Il fallait aussi dire adieu à tous ceux qui avaient de tout temps donné aux Franchet des preuves de sympathie dans ce pays natal d'où ils allaient s'éloigner.

Ces devoirs réveillaient chez la mère et chez le fils de si tristes pensées qu'ils n'échangèrent pas de conversation durant ce trajet d'une heure et demie. Tout était resplendissant autour d'eux, le soleil faisait éclater les bourgeons des arbres,

dorait la verdure des blés, et ouvrait toutes grandes les fleurs roses des pêchers et des cerisiers. Dans les haies, l'aubépine embaumait, et, sur les bas côtés de la route, la pâquerette déplissait sa collerette claire bordée de rouge; les oiseaux jasaient et faisaient du brigandage à travers champs. Tout était gai, jusqu'aux ruisseaux qui chantonnaient leur petit refrain en passant; il n'y avait de triste que ces deux personnes habillées de deuil qui marchaient en silence, sans presque oser se regarder.

Ils réussirent à n'être vus de personne en entrant au cimetière, où ils voulaient faire leur première visite. Madeleine Franchet pleura beaucoup dès qu'elle fut agenouillée au pied du tertre de gazon planté de rosiers sous lequel reposait le malheureux maître de la Teppe aux merles. Quant à Philibert, il prit d'abord un soin pieux des cultures de la tombe, et puis, il s'agenouilla près de sa mère, et il formula tout bas, une résolution qu'il mit sous le patronage de la mémoire de son pauvre père. Sentant ensuite que sa mère ne pouvait pas supporter plus longtemps la pénible émotion qui la surmontait, il l'entraîna doucement hors du cimetière et la conduisit chez la Thibaude.

Bientôt après, la veuve fut entourée dans

cette maison amie de toutes les femmes de Farges, empressées à venir lui serrer la main. Philibert n'attendait que ce moment où sa mère serait en compagnie pour s'échapper. Il voulait, lui, revoir une fois la Teppe aux merles avant de partir pour Paris.

Philibert eut la chance de ne faire aucune rencontre en route; mais son pas se ralentit à mesure qu'il se rapprochait de la Teppe aux merles; il savait que le domaine était cultivé par un métayer, et que Jeannette et son mari avaient été gardés comme valets de ferme. Ce n'était pas la vue de ces deux dernières personnes qui l'aurait contrarié, loin de là; il aurait même été aise d'embrasser Jeannette qui n'avait voulu rester à la Teppe aux merles qu'avec la permission de son ancienne maîtresse; mais c'était la vue des étrangers capables d'informer l'oncle et la tante Tailland de sa visite furtive qu'il voulait éviter.

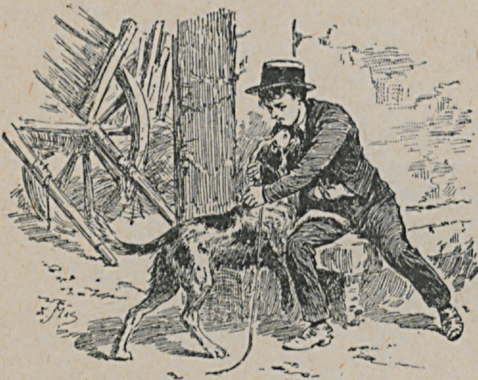
Voilà pourquoi il se glissa le long des buissons du chemin jusqu'au banc de pierre extérieur voisin du portail, et, de là, son regard plongea dans la cour; mais avant que Philibert pût constater la démolition du pigeonnier, la nouvelle bâtisse du chai et la mutilation végétale qui avait jeté à bas, comme vulgaire, le cep

dont les hautes branches montaient en guirlande le long du poteau de l'escalier, un aboiement plaintif suivi du bruit des efforts d'un chien pour entraîner quelque objet pesant attira son attention... Quoi! c'était Pataud qui était attaché ainsi au timon d'une charrette et qui tendait sa corde avec une violence assez forte pour remuer ce lourd véhicule!... Pauvre Pataud! lui qui n'avait jamais subi la gêne et la honte d'une entrave! Est-ce qu'on l'avait battu pour qu'il eût tellement envie de s'enfuir?... Mais ses aboiements n'avaient aucun accent de colère; ils étaient plaintifs, doux, et maintenant il ne donnait même plus de la voix et travaillait par de brusques coups de reins à se dégager. Un dernier effort rompit la corde et, en quelques bonds, le fidèle animal prouva la subtilité de son instinct et la tendresse de ses souvenirs en venant se précipiter sur Philibert, dont il se mit à lécher la figure.

Philibert, qui s'était tellement promis d'être fort et de ne pas pleurer ce jour-là, ne put pas tenir à cette émotion inattendue. Il se mit aussi à sangloter, en tenant la tête de Pataud serrée entre ses bras. Combien de temps dura cette scène dont les deux personnages s'entendaient si bien sans pouvoir communiquer ensemble

par la parole, il ne le sut pas lui-même; il lui sembla s'éveiller d'un rêve quand une voix aigrelette dit tout près de lui :

« Concert à l'unisson! On dirait un duo de



Il se mit à sangloter en tenant la tête de Pataud.

grenouilles; c'est en rapport avec ce cadre champêtre; mais ça m'agace à durer si longtemps. A la niche, sotte bête! »

Une houssine cingla les côtes de Pataud, qui ne parut pourtant pas convaincu de la nécessité d'obéir à son nouveau jeune maître, car au lieu de se diriger vers la cour ainsi que le lui commandait Gaston Tailland, il se tapit sous le banc de pierre, d'où Philibert se dressait en reconnaissant son cousin.

Celui-ci avait l'air ennuyé, et non pas triom-

phant, dans son nouveau rôle de propriétaire rural, ce qu'il expliqua en ces termes à Philibert :

« Et qu'est-ce qui te fait pleurer, nigaud? Est-ce que c'est de ne plus avoir cette bicoque? Pour le plaisir qu'elle me procure, vous auriez bien dû la garder. Je vais passer de jolies vacances de Pâques ici!... »

Il grommela quelques autres doléances contre la fantaisie rurale de ses parents qui le condamnait à s'ennuyer dix jours dans ce trou de campagne. Pendant ce temps, Philibert avait essuyé ses yeux et repris une contenance plus assurée.

« Adieu, dit-il à son cousin. Tiens Pataud par la corde pour qu'il ne me suive pas et... ne le bats point; c'est une bonne bête qui ne mérite pas d'être maltraitée.

— C'est bon, reprit Gaston; je sais comment me conduire; mais qu'est-ce que tu venais faire ici? »

Il se tenait debout tout près de Philibert et le toisait d'un air goguenard.

« Je venais dire adieu à..., à Pataud avant de partir pour Paris.

— Eh bien! tu as de la chance malgré tout, d'aller voir Paris! s'écria Gaston. Moi aussi

j'irai quand je serai grand, mais pour m'amuser, pour faire danser les écus au père Tailland au lieu de les laisser moisir à Tournus. C'est pour le coup que je ne viendrai plus regarder pousser les pommes de terre ici. »

Philibert se disposait à s'en aller après avoir fait une dernière caresse à Pataud, quand il fut arrêté par cette proposition narquoise de son cousin :

« Eh! dis donc, si tu fais fortune à Paris — puisque vous êtes veinards, vous autres — tu pourras me racheter plus tard la Teppe aux merles; je te la rendrai à notre prix d'achat. »

Gaston fut stupéfait de l'assurance avec laquelle Philibert se retourna pour lui répondre :

« Eh bien! c'est entendu, je te la rachèterai. »

Mais après avoir fait si bonne contenance, le pauvre Philibert s'en alla à grands pas du côté de Farges. Il ne comprenait plus ce qui lui avait donné la hardiesse de riposter au défi de son cousin par une bravade analogue. Les grands éclats de rire de Gaston, mêlés aux gémissements de Pataud, lui rappelèrent que les Tailland étaient riches, et lui, bien pauvre, et que son ambition de reconquérir le patrimoine des siens devait leur sembler ridicule à force d'im-

possibilité. Il s'en alla, le cœur serré, et, tout le long de la route, il pensa à ce Philibert Franchet du siècle précédent, qui n'avait jamais revu son pays après son départ pour l'armée. Est-ce que son mauvais sort allait être celui du pauvre petit Philibert Franchet qui s'éloignait en ce moment de la Teppe aux merles, poursuivi par les rires moqueurs de ceux qui en avaient chassé sa famille?

XI

On a souvent dit, on a même écrit et imprimé que ce qu'il y a de plus difficile à trouver dans Paris, c'est un vrai Parisien. On entend par ce terme quelqu'un né dans l'enceinte de cette ville, de parents qui en sont également originaires. Cette assertion est un peu exagérée; il serait possible de trouver çà et là, dans Paris et ses faubourgs annexés, des familles parisiennes depuis deux ou trois générations; mais il n'en est pas moins vrai que Paris est avant tout le résumé de la France, en ce sens qu'il n'y a pas dans notre beau pays un département et même un arrondissement qui ne soit représenté dans la capitale par quelqu'un de ses concitoyens.

Parmi ceux-ci, les uns concourent à la gloire de la France en se rendant illustres dans les

arts ou dans les sciences; Paris s'en honore et fait leur réputation, qui plus tard leur vaut l'érection de leur statue ou de leur buste dans leur pays d'origine. D'autres, de capacités plus humbles, viennent tout simplement à Paris comme au centre d'affaires le plus actif, afin d'y gagner de quoi retourner prendre leur retraite chez eux, après fortune faite.

C'était au nombre de ces derniers provinciaux transplantés à Paris pour y exercer leur activité physique dans un état plus productif que très relevé, qu'il fallait compter M. et Mme Guinevet, propriétaires de l'hôtel du Mâconnais, dont l'enseigne s'étalait sur la façade étroite d'une des quelques vieilles maisons restées debout le long du boulevard Rochechouart.

Rien qu'au premier coup d'œil, il était aisé de juger que la clientèle de cet hôtel n'était ni exigeante au point de vue du confortable, ni très nombreuse, car les deux étages de cette maison sans profondeur ne présentaient chacun que deux fenêtres de façade, et l'allée étroite ouverte auprès de la boutique surmontée de l'annonce : « *Cuisine bourgeoise* », aboutissait à un réduit vitré dont la fenêtre sur la cour découvrait un vrai capharnaüm de fûts



L'hôtel du Mâconnais, tenu par M. et Mme Guinevet.

et de bouteilles vides près d'un tas de vaisselle cassée.

Les hôtes de l'hôtel du Mâconnais n'étant pour la plupart que des compatriotes de condition pécuniaire assez restreinte, peu leur importait le sans gêne de cette installation; à vrai dire, d'ailleurs, ce n'était pas à la location de leurs chambres garnies que M. et Mme Guinevet devaient la prospérité de leurs affaires, mais à leurs talents culinaires, qui achalandaient leur restaurant dans le quartier. Tous les matins, vers neuf heures, M. Guinevet exerçait son habileté calligraphique en inscrivant sur une ardoise, placée ensuite dans la montre, le menu du jour, que consultaient en passant les habitués et toute cette population trop mal installée ou trop peu ménagère pour faire la cuisine à domicile. Outre cette fonction matinale, le patron dirigeait la cave et s'occupait au dehors de l'approvisionnement; mais, hors de cette triple tâche, il ne faisait plus qu'obéir aux ordres de son irascible moitié qui commandait haut et ferme, surtout quand approchait le coup de feu du service. Alors il n'était pas prudent de lui tenir tête. Plus rouge que le brasier de ses fourneaux, Mme Guinevet élevait la voix assez fort pour

couvrir le glouglou de ses marmites et de ses poêles, et elle brandissait cuillère à pot ou écumoire par des gestes expressifs qui accentuaient la vigueur de ses reproches à son mari.

Ces scènes étaient journalières; les habitués du restaurant en étaient parfois témoins et ils s'en amusaient.

Mais aucune des bourrasques conjugales des maîtres de l'hôtel du Mâconnais n'avait atteint les proportions de celle qui les agitait par une matinée de ce même mois d'avril, devant le premier client attablé pour déjeuner à l'une des petites tables rangées le long des murs de la boutique.

Tout en lisant son journal, le client s'amusait de l'éloquence imagée de son hôtesse. Quoique une habitude de plusieurs mois l'eût rendu familier avec les époux Guinevet, il n'intervint dans leur débat qu'après avoir entendu cette dernière apostrophe de la femme à son mari :

« Eh! puisqu'elle se croit assez maligne pour gagner sa vie à Paris, elle saura se diriger de la gare de Lyon jusqu'ici. En voilà un genre de prier qu'on l'attende au train! Tous ces provinciaux se figurent Paris comme un conte de fées! Et quelle rage de nous

encombrer, quand nous sommes assez de gens déjà à nous disputer les gains. »

Le client se mit à rire de la véhémence avec laquelle Mme Guinevet réprouvait les invasions provinciales sur le pavé parisien, et il lui dit :

« Je vous croyais de Saône-et-Loire. Moi, je suis du Jura et je gagerais que les personnes qui vont se succéder à ces tables sont Parisiens au même titre que nous. »

Il aurait été possible d'opérer cette statistique, car, au même moment, la porte du restaurant s'ouvrit pour laisser passer un groupe de jeunes gens ; puis, un à un, tous les couverts préparés eurent leurs destinataires, et Antoine Guinevet eut assez à faire à servir d'une table à l'autre pour n'avoir plus le souci de plaider la cause des bons sentiments de compatriotisme auprès de sa moitié.

..... Assis sur un des bancs extérieurs qui longent la façade de la gare, entourés de leurs deux malles surmontées de paquets et de paniers, la veuve et ses deux enfants inauguraient leur existence parisienne par leur attente naïve de ce compatriote qui ne devait pas venir à leur rencontre. L'agitation des arrivées de trains, le va-et-vient de piétons et de voitures qu'elles comportent s'étaient renouvelés

trois ou quatre fois sans que les provinciaux eussent bougé de leur poste. C'était en vain que les employés du chemin de fer leur avaient obligeamment démontré que le plus simple pour eux était de se faire conduire à destination. Madeleine Franchet préférait attendre. Antoine Guinevet était en retard, mais il ne pouvait manquer de venir...

Assis sur une malle, Philibert s'efforçait de faire bonne contenance; il guettait tous les arrivants pour reconnaître Antoine Guinevet qu'il avait vu au pays l'année précédente.

Quant à Reine, la fatigue du voyage, le chagrin de ses adieux à Rosalie, et cette halte inquiète l'ahurissaient; elle était intimidée de l'attention que tous les passants accordaient à leur groupe; elle se plaignait de souffrir de la tête. Après s'être longtemps agitée sur son banc, elle finit par sangloter tout haut.

Madeleine s'épuisa en consolations pour faire prendre patience à sa fille; mais, au lieu d'y parvenir, elle ne put s'empêcher elle-même de fondre en larmes.

Comme il arrive toujours à Paris dans les scènes en vue du public, les gens qui allaient et venaient s'émurent de la détresse morale de ce groupe villageois. Des personnes qui ne se

seraient pas adressé la parole en se croisant se rapprochèrent pour échanger leurs informations sur ces trois personnes en deuil. Tous s'imaginèrent que ces étrangers n'avaient pas le moyen de se faire voiturer à travers Paris. Une jeune dame prit la toque dont son petit garçon était coiffé et elle quêta çà et là, jusque dans la salle d'attente du péristyle.

Tout le monde donna, qui des sous, qui des pièces blanches, et quand la dame s'approcha des trois affligés qui n'avaient rien compris du mouvement opéré autour d'eux, Madeleine Franchet sortit comme d'un rêve en voyant posée sur ses genoux l'aumônière improvisée dont la jeune dame la priait d'accepter le contenu.

Le groupe des personnes charitables s'était peu à peu rapproché. Tout en refusant leur aide en donnant pour raison que ce n'était pas le manque d'argent qui la peinait, la veuve trouva des paroles émues pour remercier les Parisiens. Elle essuya ses yeux et reprit confiance en constatant, selon son expression, « qu'il y a de bonnes gens partout. » Elle raconta ensuite la frayeur de cette grande ville inconnue qui la retenait à la gare.

Dix conseillers bénévoles la rassurèrent, lui

choisirent un petit omnibus du chemin de fer, aidèrent à leur installation et à celle de leurs bagages, tout cela, avec cet élan de cordialité qu'amènent des incidents de ce genre.

Quand la voiture atteignit la place de la Bastille, Reine voulut tirer son mouchoir de sa poche. Il en sortit en même temps une pluie de monnaie qui se dispersa sur le tapis de la voiture.

Madeleine Franchet avait eu beau refuser le témoignage de la charité parisienne, en quelques coups d'œil ses amis de la gare s'étaient consultés, et le plus adroit — la jeune dame peut-être — avait glissé dans la pochette de Reine le secours dont la veuve avait déclaré n'avoir pas besoin.

« Oh ! les braves gens ! répéta Madeleine Franchet avec émotion. Reine, ramasse toutes ces pièces et comptons-les. Nous les garderons pour les donner à de plus pauvres que nous. Mais je gagne du courage à voir qu'on a pitié des étrangers dans cette ville. »

Le lendemain matin, Madeleine Franchet voulut se rendre à Aubervilliers pour se présenter à M. Leray et savoir le jour où elle pourrait entrer en fonctions.

Pendant ces vacances de Pâques, Alphonsine

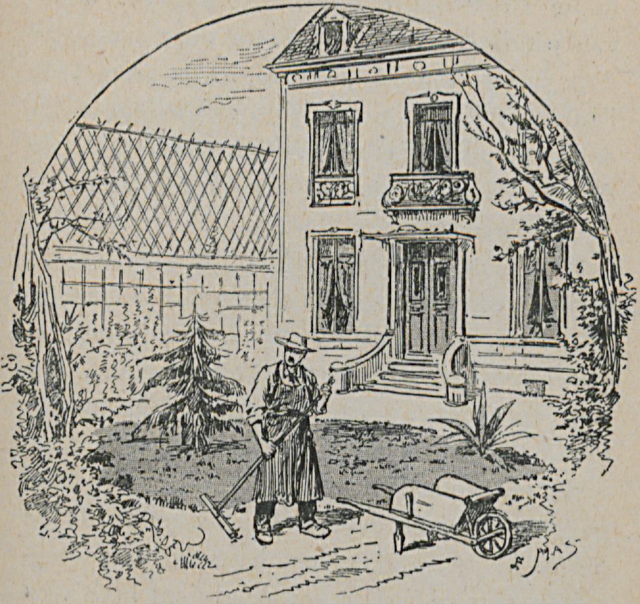
Guinevet était à la maison; mais ses parents ne lui permettaient pas de paraître au restaurant aux heures où la clientèle y abondait; elle passait ce temps dans sa chambre, où elle aurait pu s'occuper à quelque joli ouvrage de broderie, comme une grande jeune fille de quinze ans qu'elle était; mais elle préférait regarder à travers les vitres le mouvement du boulevard sous sa fenêtre.

Comme cette distraction finissait par être monotone, Alphonsine consentit à garder Reine avec elle pendant que la veuve et son fils iraient à Aubervilliers. Reine était trop lasse du voyage pour pouvoir faire cette course à pied, ainsi que sa mère et son frère en avaient l'intention.

Ils partirent, bien renseignés par Antoine Guinevet sur la route à suivre. Ils ne craignaient pas de s'égarer : Philibert avait inscrit au crayon sur un petit carnet, présent de l'oncle Pétrus au départ, le nom de la rue où il faudrait quitter le boulevard.

Chemin faisant, la mère et le fils échangèrent leurs observations sur ce qui les frappait. Rien d'intimidant ni de merveilleux aux vitrines des magasins sur ce parcours des anciens boulevards extérieurs de Paris. La hauteur des mai-

sons, la multiplicité des véhicules, l'air affairé et dégagé des passants et l'immensité des affiches étaient les seules choses qui les surprenaient.



« On s'est trompé, dit Madeleine, ceci est un petit château. »

Lorsqu'ils eurent dépassé les dernières maisons de la Villette et que la plaine s'étendit devant eux, Madeleine Franchet ne put s'empêcher de s'écrier.

« Oh! que la campagne est vilaine et plate par ici! »

Après quelques hésitations sur leur route, ils se dirigèrent vers un amas de constructions légères au-dessus desquelles fumait une haute cheminée d'usine. Au tournant d'une rue où ils avaient cotoyé un mur surmonté d'un treillis tapissé de lierre, ils trouvèrent de l'autre côté, non pas l'usine qu'on leur avait assuré être là, mais un pavillon coquet précédé d'une pelouse entourée d'un cordon de fleurs printanières en pleine floraison.

« On s'est trompé, dit Madeleine Franchet; ceci est comme un petit château.

— Non, dit Philibert, ce doit être la maison que Mme Leray habite; tu t'en souviens, elle nous en a parlé. Vois, maman, la fabrique est tout à côté. »

En effet, ils n'eurent que vingt pas à faire pour trouver, au delà de l'enclos palissadé de lierre, la grille à travers laquelle on apercevait la cour de l'usine, où s'élevaient les divers bâtiments d'exploitation.

Tous les deux restèrent un moment indécis de leur direction à travers cette cour encombrée de claies en osier, de bassines en métal, de bonbonnes treillissées et de caisses d'emballage.

« Qui demandez-vous? » leur cria une voix

aigre, partant d'une maisonnette placée un peu en arrière de la grille, et qu'ils n'avaient point remarquée.

En s'approchant de la porte vitrée de ce logis dont le linteau portait l'inscription : *Parlez au concierge*, Madeleine Franchet eut la sueur au front. Cet homme en gilet à manches, perché sur une échelle pour accrocher une chromolithographie au mur, n'avait pas l'air de déménager, mais au contraire de procéder à une installation; cette femme qui, dans le fond de la pièce, rangeait des porcelaines sur une commode, arrêtait aussi cette preuve de paisible occupation domestique pour dévisager les nouveaux venus. Est-ce que ces gens-là allaient être aussitôt renvoyés qu'établis? ou bien....., ou bien, la promesse faite par Mme Leray et sur laquelle la veuve et ses enfants avaient quitté leur pays, cette promesse allait-elle trouver des difficultés d'accomplissement?

Ce fut dans cette alternative de suppositions pénibles que Madeleine Franchet se dirigea, d'après l'instruction du concierge, vers le bâtiment de brique dont le fronton portait le nom de *Bureaux* inscrit en lettres d'or.

Après avoir traversé un petit vestibule dallé,

tout garni de vitrines en bois noir dont les rayons étaient chargés de flacons contenant des liquides multicolores, les visiteurs n'eurent pas besoin de frapper à la porte de la pièce où se faisait la comptabilité de l'établissement, à en juger par les casiers pleins de registres et par les bureaux qui la garnissaient, car cette porte était grande ouverte; deux messieurs se promenaient de long en large dans cette pièce. S'ils n'avaient pas été absorbés par leur conversation, ils auraient pu voir tout de suite les visiteurs, arrêtés timidement sur le seuil.

Mais ils ne s'en avisaient pas. L'un d'eux avait les cheveux gris et parlait bas, avec respect. L'autre, plus jeune, ôtait le cigare de sa bouche pour répliquer de temps à autre par quelque monosyllabe. Enfin le plus âgé des deux hommes finit par apercevoir les visiteurs et vint demander poliment à Madeleine ce qu'elle désirait.

« Parler à M. Leray, répondit-elle d'une voix mal assurée, et lui remettre un mot que Mme Leray, lors de son passage à Tournus, m'a donné pour lui. »

Le fumeur jeta son cigare sur le parquet d'un air de mauvaise humeur, l'écrasa d'un coup de talon et tendit ensuite la main pour

recevoir le billet d'introduction que l'amie de Mme Hoisel avait donné à sa protégée.

M. Leray déchira l'enveloppe, la froissa, la jeta à terre, et lut les quelques lignes du billet en haussant les épaules. Puis, il se pencha vers le vieillard pour lui parler à voix basse. Madeleine Franchet entendit quelques mots : « Étourderie déplorable,... esprit brouillon des femmes..... » Elle ne sut plus quoi ensuite ; ses oreilles tintaient et elle perdait contenance.

« J'en suis fâché pour vous, vint lui dire ensuite le fabricant. Mais il y a eu un malentendu entre Mme Leray et moi. La place est prise depuis deux jours. »

Madeleine voulait exposer sa situation et comme quoi elle avait quitté son pays sur la parole formelle de Mme Leray ; mais les paroles s'arrêtaient dans sa gorge séchée par la surprise de cette déception. Elle restait appuyée au mur, pâle et tremblante, quand un jeune homme entra par une petite porte intérieure et dit au patron :

« Monsieur, le chimiste m'envoie vous prévenir que l'expérience est préparée.

— Bon ! j'y vais..., je vous suis », s'écria M. Leray enchanté d'échapper à une situation

désagréable. Il fit à la veuve un petit salut de la main en répétant : « J'en suis bien fâché. » Et il disparut.

L'homme à cheveux blancs était assis devant son pupitre; il écrivait sur un gros registre, le nez abaissé au niveau du manche de son porte-plume. Il paraissait décidé à ne pas savoir qu'il y avait là, tout près de lui, une solliciteuse désappointée.

Que restait-il à faire, sinon à s'en aller, comme le fit Madeleine Franchet? Ce ne fut point d'un pas rapide. Cinq ou six fois, elle craignit de tomber en traversant la cour.

« Maman, lui dit tout à coup Philibert, tu n'as rien osé dire à M. Leray. Veux-tu que je lui parle, moi? Il pourrait toujours me donner de l'ouvrage. Vois ces deux garçons qui portent de petites caisses dans ce camion. Je suis aussi grand et aussi fort qu'eux.

— Non, murmura la pauvre veuve, allons-nous-en. On ne peut pas forcer les gens à être justes.

— Maman, mais qu'allons-nous faire? » demanda Philibert.

Madeleine Franchet ne répondit rien, mais elle devint si pâle que son fils n'osa point renouveler cette question.

XII

La mère et le fils marchèrent en silence jusqu'au tournant de la rue, et se retrouvèrent dans cette autre voie bordée de murs dont la chaussée boueuse était sillonnée par les quatre lignes de rails des tramways. Une de ces voitures allait justement passer; le cocher arrêtait ses chevaux sur un signe que lui faisait une jeune femme chargée d'un enfant sur un bras et d'un volumineux paquet à l'autre main.

« Montons avec elle », dit la veuve à son fils.

Elle ne se sentait plus le courage de refaire à pied cette course si lestement accomplie à l'aller, avec l'animation que donne l'espérance.

Il n'y avait dans l'intérieur du tramway que des messieurs lisant leurs journaux et la jeune mère qui, avec sa tête nue, sa robe toute simple et son gros paquet de lingerie neuve visible

dans les coins où bâillait l'enveloppe de lustrine noire, paraissait être une ouvrière.

Ce fut près d'elle que Madeleine Franchet alla s'asseoir de préférence. Un moment après, le conducteur se présenta pour recevoir les places, et la jeune mère fut embarrassée pour atteindre la poche où elle serrait son argent. Sa petite fille et son gros paquet gênaient ses mouvements; elle en fit la remarque tout haut, avec gaieté.

« Donnez-moi votre ballot que je garderai avec plaisir sur mes genoux, lui dit Madeleine Franchet. Vous êtes vraiment trop encombrée. »

L'ouvrière accepta et, en retour de cette obligeance qui la mettait à son aise, elle engagea son bébé à « faire risette à la dame. »

Ce fut ainsi que les deux voyageuses entrèrent en conversation. Dix minutes plus tard, elles s'étaient mutuellement raconté leur histoire et la provinciale apprenait de la Parisienne, fille, femme et sœur d'ouvriers, les bonnes et les mauvaises passes des humbles artisans de la capitale, avec les mille détails de leurs expédients ingénieux pour soutenir leurs familles en s'employant tour à tour aux divers métiers qui *donnent*, quand celui auquel ils sont propres ne *rend* pas.

« Philibert, ton carnet! » disait de temps à autre la veuve à son fils.

Elle y inscrivait des adresses : d'abord, celles



Dans le tramway, les deux voyageuses entrèrent en conversation.

de plusieurs entrepreneurs de lingerie qui donnaient de l'ouvrage à confectionner à la machine. Madeleine Franchet ne possédait pas de machine à coudre et n'en connaissait pas le maniement; mais il n'en fallait pas moins noter ce débouché de travail. On aurait bien d'autres apprentissages à faire pour parvenir à gagner sa vie dans ce pays où tout était nouveau; d'autres notes, inscrites sur le carnet de

Philibert, désignaient les quartiers où les logements sont moins chers que les mansardes dans les rues bourgeoises.

Malgré les recommandations que sa mère lui avait faites avant de partir pour Aubervilliers, Reine n'avait pas été raisonnable. Cela signifie qu'Alphonsine Guinevet s'était vite rebutée de consoler et distraire sa compatriote. Reine était alarmée d'être séparée des siens; elle-même ne se sentait pas à son aise avec cette grande demoiselle qui l'appelait du bout des lèvres : « *Ma petite!* »

Après une demi-heure de ce tête-à-tête presque muet, Reine laissa tomber le livre d'images posé sur ses genoux et se mit à pleurer, d'abord tout doucement, puis tellement fort que la trappe ouverte au plancher et qui communiquait avec la boutique s'ouvrit et laissa passer la voix de Sophie Guinevet demandant ce qui arrivait :

« Eh! lui répondit Alphonsine, c'est cette petite dont je ne sais que faire. En voilà une récréation pour mes vacances de garder une pleurnicheuse!

Au bout d'un instant, M. Guinevet entra dans la chambre et vint prendre Reine pour l'emmener en bas.

« Essuie tes yeux, ma grosse, lui dit-il avec bonhomie, et viens m'aider à remplir les carafons et à dresser les couverts. Le temps te semblera moins long et tu verras ta maman plus vite en étant sur son passage. »

Voilà comment, à son retour, Madeleine Franchet trouva Reine circulant entre les tables où déjeunaient les clients, et se tirant de sa fonction improvisée avec un grand sérieux. Il y avait affluence ce matin-là dans le restaurant, et lorsqu'Antoine Guinevet eut raconté, à la volée, comment la distraction qu'il avait voulu donner au chagrin de Reine lui rendait un réel service, la veuve pendit son châle à une patère et s'offrit comme auxiliaire ainsi que son fils.

« Eh bien ! vous avez gagné votre déjeuner », lui dit Mme Guinevet lorsqu'après le départ du dernier client, il fut question de s'attabler ensemble.

Les jours suivants, Madeleine Franchet délibérait avec ses hôtes sur les moyens de se tirer d'affaire, et comme elle employait à raccommoder le linge de l'hôtel les heures qu'elle ne passait pas dehors en quête d'un logement, Mme Guinevet permit que son mari fît quelques courses pour aider leur compatriote dans ses achats de meubles. Il ne les fallait pas

d'ailleurs aussi confortables que si l'on avait dû s'établir à la fabrique Leray. Des lits de fer, deux tables et quelques chaises suffiraient pour remplir les deux pièces accompagnées d'un cabinet noir que la veuve arrêta au bout d'une huitaine de jours, dans une des rues populeuses qui font communiquer le bas de l'avenue de Clichy à l'avenue de Saint-Ouen.

La veille de leur installation dans ce domicile, Mme Guinevet pria sa locataire de reconduire dans son pensionnat de Nogent Mlle Alphonsine. La pensionnaire aurait la direction de ce petit voyage à l'aller, ce qui simplifierait pour sa conductrice les difficultés du retour. D'ailleurs Madeleine Franchet n'était plus aussi épouvantée du dédale des rues parisiennes; elle était déjà descendue au centre de la ville pour y prendre trois leçons de couture à la machine. En rendant à ses hôtes ce service en échange de leurs complaisances, elle était certaine de retrouver son chemin; mais elle eut tort d'attribuer à ses enfants le même instinct d'orientation, quand elle les chargea d'aller tous deux prévenir le concierge de leur nouvelle maison qu'elle emménagerait le lendemain matin.

Les joues de Reine n'étaient plus ni si roses ni si rondes; une promenade par ce beau jour

de printemps la ranimerait et il était impossible de s'égarer en route, puisqu'il n'y avait qu'à suivre la ligne des boulevards jusqu'à la place Moncey, et prendre ensuite l'avenue de Clichy pour ne la quitter qu'au coin le plus



Reine circulait entre les tables.

proche du chemin de fer de ceinture. Philibert avait accompagné sa mère dans les visites en pourparlers de la location; il ne pouvait pas être assez maladroit pour s'écarter des points de repère bien connus de lui.

Assurément, Madeleine Franchet n'avait pas tort de se fier à l'intelligence de son fils; mais

elle n'avait pas tenu compte de la curiosité de Reine qui voulait regarder sur son passage tous les magasins, et faisait traverser à son frère les deux chaussées du boulevard quand un étalage attirait son attention de l'autre côté.

Ce fut ainsi qu'ils dépassèrent sans s'en douter la place Moncey. Après s'être arrêtés encore une douzaine de fois au gré des désirs curieux de Reine, Philibert trouva que le boulevard s'allongeait plus que de coutume avant le rond-point où s'élevait la statue d'un général. Bon! c'est qu'on ne va guère vite quand on s'amuse à flâner. Il fallait encore avancer un peu.

Ils avancèrent si bien qu'ils finirent par longer une grille que Philibert fut certain de n'avoir pas remarquée dans ses courses vers leur nouveau domicile. Derrière cette grille s'étalait un jardin comme les jeunes Mâconnais n'en avaient jamais vu. Philibert en oublia la crainte d'avoir perdu son chemin qui commençait à le tourmenter.

Était-il possible qu'il existât des cultures aussi belles au milieu de Paris! Quels gazons taillés fin, et tous ces arbres qui avaient dû mettre plus de cent ans à pousser si gros!.. Philibert n'en revenait pas.

« Est-ce qu'on paye pour entrer là dedans? » lui demanda Reine.

La tentation était trop forte pour y résister. Philibert observa les gens qui dépassaient la grille dorée près de laquelle sa sœur et lui s'étaient arrêtés. Chacun entrait comme chez soi, et les deux villageois en firent autant. Ils parcoururent les allées du parc, s'arrêtèrent au petit étang où nageaient des canards, montèrent et descendirent les marches d'un pont de pierre juché au-dessus du petit cours d'eau, découvrirent des colonnades voilées de feuillages et des statues blanches au milieu de prairies vertes.

Ils allaient et venaient dans les allées du parc, au gré de leur fantaisie, tout légers de respirer le bon air de la verdure et trouvant que la campagne dans Paris ressemble à ces contes de fées où tout est plus beau que nature. Reine finit par dire à son frère :

« Puisque ce jardin est sur le chemin de notre nouvelle maison, il faudra y mener maman. »

Cette proposition rappela à Philibert la commission dont il était chargé. N'ayant pas sa montre sur lui, il regarda le ciel pour juger l'heure; à l'obliquité des rayons solaires, il

jugea qu'il fallait s'arracher aux plaisirs de la promenade.

Ils se dirigèrent donc vers une grille dorée qui leur sembla celle par laquelle ils étaient entrés. Dès qu'ils l'eurent dépassée, ils ne reconnurent pas le boulevard le long duquel roulaient les tramways bruns et jaunes.

« Il faut chercher l'autre porte », dit Philibert.

Ils rentrèrent dans le parc, et Reine poussa une exclamation joyeuse quand elle aperçut à travers le feuillage les fers de lance dorés d'une autre grille. Ils pressèrent le pas pour en atteindre le seuil... Nouvelle déception! celle-ci aboutissait à une autre large avenue qui descendait en pente loin,... bien loin, à perte de vue. Reine se rappela que leur porte d'entrée n'avait pas, comme celle-ci, une allée d'arbres et une seconde grille en dedans.

Ils s'engagèrent de nouveau dans les allées tournantes. Reine commençait à être déconcertée; elle se souvenait des contes que disaient les vieilles de Farges dans les soirées d'hiver, et se demandait si ce jardin n'était pas un de ces jardins enchantés dont on ne peut s'échapper. Les cailloux du petit Poucet lui revenaient en mémoire. Ah! si elle avait pensé à en semer

sur sa route!... Après tout, il faisait encore jour; il y avait des promeneurs dans ce jardin. Il ne fallait pas s'effrayer.

Malgré ces belles résolutions, lorsqu'ils eurent atteint et dépassé une troisième grille et qu'ils virent devant eux un carrefour de cinq rues bordées de superbes maisons à un ou deux étages, mais où nul passant ne paraissait, sauf deux ou trois personnes si éloignées qu'elles en étaient toutes petites, Philibert fut un moment sans oser regarder sa sœur. Celle-ci devina pourtant que son conducteur perdait courage et elle se mit à pleurer en s'écriant :

« Perdus! nous sommes perdus!... Maman, ma pauvre maman! »

Philibert avait autant de chagrin que sa sœur; mais il aurait eu honte de s'y abandonner :

« Voyons! lui dit-il, ça n'avance à rien de se désoler; il ne faut pas donner la comédie aux gens. Ils se moqueraient de nous. »

Reine était insensible à ce point d'amour-propre; elle continuait d'appeler tout haut sa maman, avec aussi peu de retenue que si elle s'était trouvée en pleins champs et avec la possibilité d'être entendue de Mme Franchet. Bien sûr, s'il y avait eu des boutiques dans la

rue où ils avaient fait quelques pas, des gens seraient sortis sur le seuil pour voir qui poussait ces appels lamentables; mais les hautes portes cochères des hôtels particuliers alignés le long de cette rue restèrent fermées. Une d'elles s'ouvrit pourtant un peu en arrière des provinciaux égarés; mais ceux-ci ne remarquèrent ni le roulement du vantail de chêne sur ses gonds, ni le refrain à la mode sifflé par une voix exercée qui accompagnait les pas dirigés vers eux.

« Qu'est-ce que tu fais à cette petite, vilain môme, pour qu'elle crie tant que ça? » dit tout à coup le siffleur en faisant tomber d'un revers de main la casquette de Philibert sur l'asphalte du trottoir.

Ce fut Reine qui répondit, tellement son frère fut saisi de cette accusation. Après avoir ramassé sa coiffure, il resta ébahi devant le singulier arbitre de sa prétendue discussion fraternelle, qui écoutait avec un sérieux de juge les explications de Reine, entrecoupées de sanglots. Elle les donnait avec respect, n'imaginant pas qui pouvait être ce garçon tout habillé de blanc et dont la figure lui inspirait confiance, par son air à la fois décidé et bon enfant.

Philibert, qui avait vu à Tournus le chef de

l'hôtel du Sauvage et des pâtissiers vêtus de la sorte, reconnaissait un patronnet dans cet adolescent, plus grand que lui de quelques pouces, et qui portait sur sa tête une manne vide et à la main un petit seau de zinc; mais précisément parce que les patronnets courent les rues pour transporter les friandises commandées par les gens riches, ils connaissent tous les quartiers et sont capables de renseigner les étrangers. Celui-ci avait voulu défendre Reine, la croyant maltraitée. Donc, il ne fallait pas lui en vouloir de son geste trop prompt. Après ce raisonnement, Philibert compléta l'explication que Reine avait commencée.

« Bon! vous êtes des ruraux, dit le patronnet d'un air de protection. Je te pardonne alors d'être si godiche et à ta sœur, d'être si épeurée. Et vous logez au boulevard Rochechouart? Vous lui tourniez joliment le dos. Il vous aurait fallu faire le tour du monde pour vous y retrouver. Sais-tu ça, rural, que parce que la terre est ronde — une boule, quoi! en pâte ferme, avec des élévations de croûte par places et de la sauce salée autour — quand on veut arriver à un point en lui tournant le dos, il faut avancer toujours tout droit jusqu'à ce qu'on le retrouve devant soi? »

Oui, Philibert s'en doutait; mais il dit au patronnet qu'il préférait un chemin plus court, celui de la ligne droite, par exemple.

« Allons! reprit celui-ci, tu es encore un peu empoté, mais gentil garçon tout de même. Je vais faire un crochet de chemin pour vous rapatrier. Si le patron est de bonne humeur à ma rentrée, je lui conterai l'anecdote; sinon, il en cuira à mes oreilles. Bah! une fois de plus ou de moins!... »

On ne peut pas faire ensemble une aussi longue course sans causer. Le premier sujet devait être naturellement le récit de la façon dont le frère et la sœur s'étaient égarés. Quand le patronnet apprit le nom de la rue où Philibert et Reine allaient faire une commission, il s'écria :

« Comme c'est drôle! Et l'on dit que Paris est grand! Vous allez percher près de tante Amélie.

— Qui est-ce? demanda Philibert.

— Ma tante donc, ma seule parente, car tu as moitié plus de chance que moi, rural; tu n'as perdu que ton père, et moi je suis orphelin des deux côtés; alors, tante Amélie m'a élevé. L'ai-je assez fait enrager, la pauvre bonne femme! Mais elle ne se doute pas de ce que je lui réserve

pour plus tard..... As-tu des projets d'avenir, toi? demanda-t-il à Philibert après un instant de silence.

— Bien sûr, monsieur », répondit Philibert.

Quoiqu'ils eussent déjà beaucoup causé, la réserve campagnarde du jeune Mâconnais mit des bornes à ses confidences. De même qu'il n'avait pas raconté au patronnet les causes qui avaient amené la mort de son père et la ruine des siens, il ne voulut pas non plus lui apprendre le but qu'il proposait à ses efforts de travail, ce projet de racheter un jour la Teppe aux merles, qui lui semblait à lui-même comme un de ces rêves qu'on fait sans pouvoir jamais les réaliser. Mais il y pensait toujours malgré lui, et c'était pour ne pas être découragé par le bon sens ou les moqueries d'autrui qu'il n'avait encore parlé à personne de ce qui occupait sa tête. Il se borna donc à répondre qu'il voulait travailler de toutes ses forces pour mettre à l'aise sa mère et sa sœur.

« Dans quelle partie? demanda le patronnet. Mais à propos, je te tutoie, tu m'appeles monsieur; ça fait trop et trop peu de cérémonie. Si ça te gêne de ne pas savoir mon nom, tante Amélie m'appelle tantôt Jules et tantôt : « mon garnement »; lorsque mon patron jure après

Friquet, ce n'est pas un autre que moi qui empoche la sauce, d'où tu peux comprendre, j'espère, que je suis Jules Friquet, à ton service comme chien d'aveugle en ce moment. Vas-y aussi gaiement que moi de tes *tu* et de tes *toi*. »

Philibert ne pouvait dire quel métier il ferait; il craignit de faire rire Jules Friquet en lui avouant que le seul auquel il se sentait du goût, c'était celui de cultivateur. Comment l'exercer à Paris, dans cette ville où les maisons et les pavés couvrent le sol? Pourtant ce jardin où ils s'étaient perdus et que le patronnet appelait le parc Monceau devait être soigné par des jardiniers. Mais comment parvenir à un pareil poste?

Reine, qui s'était enhardie, expliqua gentiment à leur ami de rencontre qu'elle et son frère tâcheraient d'apprendre le plus vite possible un bon métier, n'importe lequel.

« Le plus avantageux de tous, c'est le mien, dit Jules Friquet. D'abord, il nourrit toujours son homme, et si celui-ci n'est pas un gâte-sauce, s'il a l'idée de la chose — ce métier devient un art — comme dit le patron, et un art qui enrichit l'artiste. »

Philibert ne comprit pas bien la dissertation

à laquelle Jules Friquet se livra pour corroborer cette opinion; une bonne partie de l'éloquence du patronnet fut perdue pour les oreilles rustiques de ses auditeurs; mais ceux-ci l'écoutaient de confiance, de plus en plus allègres en reconnaissant l'approche de l'hôtel du Mâconnais.

« Voilà la maison, s'écria Reine, et voilà maman à la fenêtre;... elle a fait un signe, puis elle s'en va. C'est pour venir à notre rencontre, je pense.

— En ce cas, je fais demi-tour, dit Jules Friquet. Le patron doit être dans une colère à me décorer d'une giroflée à cinq feuilles,... là sur la joue, dit-il en joignant le geste de s'administrer un soufflet à cette image dont Reine ne comprenait pas la signification... Bah! continua-t-il, ce ne serait pas la première fois, et ce n'était pas toujours pour un si bon motif que je rentrais en retard. Sans adieu, Philibert, nous nous retrouverons un jour ou l'autre. Au revoir, Reine, ça vous va joliment mieux de faire risette que de pleurer... Non, non, ne me remerciez pas. Vrai! c'est pour m'amuser que je vous ai reconduits chez vous. »

XIII

Le lendemain matin, il ne fallut que deux heures pour recevoir et mettre en place le mobilier sommaire qui devait garnir le logement parisien des Franchet. Philibert s'employa autant que sa mère à mettre chaque objet en bonne place; mais leur activité ne stimula pas Reine qui s'était assise près d'une fenêtre sur une malle, dès qu'on était arrivé à destination, et qui était restée là sans bouger, après s'être plainte d'un gros mal de tête.

Quand on reste immobile, rien ne vous distrait de réfléchir; et Reine songeait à bien des choses qui ne pouvaient guérir son malaise... Ah! comme elle était laide, la maison qu'on allait habiter! vraiment laide avec sa boutique de charbonnier toute noire, son allée sombre, son escalier aux marches boueuses, ses paliers



De la maison, on voyait une palissade et la voie du chemin de fer.

à quatre portes, à travers lesquelles s'échappaient des bruits révélateurs des industries exercées dans chacune des alvéoles de cette ruche ouvrière : tictac de machines à coudre, grincements de scies sur les pièces d'ivoire débitées en morceaux, semelle battue par un cordonnier, son mat et sourd des fers à repasser appuyés sur du linge.

C'était là qu'il faudrait vivre pourtant, et quand on se mettrait à la fenêtre pour respirer un peu, on verrait en face une maison toute pareille, avec ses guenilles de couleur pendues en dehors pour sécher, et après elle, un terrain vague clos de planches, et le tournant de la voie du chemin de fer de ceinture, où les trains parcourent des lieues et des lieues sans s'éloigner de Paris, comme un animal tourne autour du cercle de la corde qui l'attache au piquet sans jamais pouvoir le dépasser.

Ah! ces trains de chemin de fer! Reine se promettait de ne jamais les regarder, de peur de penser à celui qui pourrait la ramener à Tournus, si l'on voulait bien,... mais maman ne voulait pas! Quel chagrin! Est-ce qu'on n'aurait pas mieux fait de rester chez l'oncle Pétrus? Est-ce qu'on allait vraiment mourir de misère dans ce vilain Paris, comme

Mme Guinevet l'avait assuré à maman, lorsque maman avait refusé de lui laisser Philibert comme garçon de service à l'hôtel?.. Eh bien! si l'on devait mourir, il valait mieux que ce ne fût pas long et s'en aller bien vite comme le pauvre papa...

Reine ruminait si profondément ces idées décourageantes qu'elle n'entendit pas sa mère et son frère parler d'elle à ses côtés, dès que les porteurs de meubles eurent disparu.

« Voilà ce qui me préoccupe plus que tout, disait Mme Franchet; c'est le peu de raison de ta sœur. Ah! nos malheurs sont trop forts pour son âge.

— C'est vrai que son caractère a changé, répondit Philibert; mais elle dit que c'est plus fort qu'elle, et qu'elle ne peut pas s'en empêcher.

— Il ne faut pas qu'elle reste aussi dolente, reprit la veuve. C'est mauvais pour la santé. Je vais l'envoyer en commission pour la secouer. »

La commission était facile : il s'agissait d'aller acheter un boisseau de charbon chez M. Balthazar, qui joignait à son commerce le titre de concierge dont la fonction était remplie par sa femme dans l'arrière-boutique, formant une loge enfumée et graisseuse.

Un vieux panier au bras, Reine descendit furtivement les quatre étages d'escalier qui séparaient leur logement du rez-de-chaussée; elle allait comme un petit chat qui se sauve; c'est qu'elle avait peur de tous ces inconnus logés dans la maison et qu'elle pouvait rencontrer. Reine se coula le long de la rampe et se trouva presque aussitôt à l'entrée de la boutique de bois et charbons, où elle n'aperçut personne. Quoiqu'il ne fît pas bien clair dans ce réduit encombré aux murs et jusqu'au haut des vitrines, de sacs empilés et de rangées de bûches, elle se sentit assez en sûreté pour réfléchir à ce qui lui restait à faire.

Devait-elle appeler ou bien avancer jusqu'au fond vers la porte vitrée, à travers les carreaux de laquelle se dessinaient le bonnet noir et la grosse figure de la charbonnière? Après avoir hésité, Reine se décida pour le dernier parti; elle avança à tout petits pas, les yeux fixés sur les vitres poussiéreuses de la porte de communication, en cherchant sa phrase de début avec Mme Balthazar.

Tout à coup, ses pieds ne posèrent plus sur le sol charbonneux de la boutique; son mouvement en avant la jeta dans le vide et elle se sentit tomber dans un trou noir... A quelle

profondeur?... comment aurait-elle pu l'apprécier? sa pauvre tête était éperdue d'épouvante.

Quand Reine rouvrit les yeux après avoir jeté un grand cri au moment de sa chute, et



Le charbonnier remonta Reine dans ses bras.

quand elle se trouva dans les bras d'un homme tout noir, elle pensa aux ogres des contes et à leurs cavernes. Oh! quelle figure hideuse, rendue encore plus féroce par les seuls points clairs luisant dans tout ce noir : des dents pointues et le blanc de ses yeux qui roulaient leurs prunelles sous d'épais sourcils. Ce monstre parlait à travers son rire sauvage; mais Reine

ne comprit pas son langage dont quelques syllabes paraissaient françaises, mais défigurées par des *che*, des *chi* et des *chou* aussi extraordinaires que tout le reste.

Dès que son gosier fut capable d'articuler un son, Reine usa du seul moyen de défense des faibles, et ce fut en vain qu'en gravissant l'échelle de sa trappe ouverte, maître Balthazar essaya de calmer par ses protestations la petite fille qu'il remontait dans ses bras. Lorsqu'il prit le chemin de l'escalier en restant chargé de son fardeau, les cris poussés par Reine firent s'ouvrir à chaque étage les portes de presque tous les logements, et ce fut suivi d'un groupe de curieuses que le concierge-charbonnier déposa la fille de la nouvelle locataire sur le lit que celle-ci disposait, sans croire l'étrenner sitôt et si tristement.

Pendant que Mme Franchet et Philibert soignaient Reine qui s'était pâmée à force de crier, les locataires faisaient une scène au concierge à propos de cet accident; elles affirmaient, l'une après l'autre, avoir failli se casser les jambes en tombant dans cette trappe si souvent ouverte; elles s'étaient plaintes vingt fois de ce danger, et inutilement. Puisque Balthazar ne voulait pas tenir compte de leurs réclamations, elles

s'unissaient pour exiger de lui l'adresse du propriétaire. Il s'ensuivit une litanie sur les cheminées qui fumaient, sur la parcimonie du gaz d'éclairage, sur l'infection de la cour où s'emmagasinaient des tas de vieux os, de verres cassés et de boîtes à sardines vides. Chacune des locataires ajoutait son mot au discours de la blanchisseuse qui était l'orateur du groupe et qui conclut en ces termes :

« Nous l'exigeons, l'adresse du propriétaire. Où demeure-t-il, ce M. Caldesque? Quand même ce serait un Auvergnat comme vous — avec ce drôle de nom — ses locataires ont bien le droit de le regarder en face et de lui parler. »

Le père Balthazar, large d'épaules et de mine décidée, était de force à tenir tête à cette demi-douzaine de commères; mais sa préoccupation était de savoir si la petite qu'il avait rattrapée au vol, n'avait rien de disloqué dans ses membres et jointures. Il restait penché vers Mme Franchet pendant que, prise de la même crainte que lui, elle tâtait les bras et les jambes de Reine et s'assurait ainsi que l'enfant avait eu plus de peur que de mal. Dès qu'il eut acquis cette conviction rassurante, le père Balthazar se campa d'un air goguenard en face

des voisines pour leur dire avec son accent auvergnat :

« M. Caldesque n'a pas envie de vous connaître. Les locataires qui se trouvent mal logés dans sa maison n'ont qu'à payer leur terme, sans oublier les arriérés, et à s'en aller... En parlant de s'en aller, qu'est-ce que vous faites ici, vous autres? »

Plusieurs des femmes s'étaient déjà esquivées dès l'allusion faite par le concierge aux termes arriérés; deux d'entre elles, la giletière et la blanchisseuse, restèrent pour offrir leurs services à leur nouvelle voisine.

Dès que le père Balthazar eut disparu, elles firent à Mme Franchet la chronique de la maison et dirent beaucoup de mal de l'Auvergnat et de sa femme; elles vantèrent l'élan de sensibilité qui les avait fait accourir toutes, à l'exception de la plus proche voisine des nouveaux venus, une fleuriste qui ne fréquentait personne de la maison, pour singer la dame.

Reine eut la fièvre toute la nuit; le lendemain, sa figure était si altérée que Mme Franchet voulut faire appeler un médecin, malgr l'avis de ses voisines qui lui parlaient d'envoyer sa fille à l'hôpital. Rien que ce mot fit frémir

la veuve et son fils. On dépenserait tout l'argent qui restait plutôt que de se séparer.

Le médecin déclara que la malade était atteinte d'une fièvre muqueuse due au changement de climat, d'habitudes, et au chagrin ; la chute de la veille n'avait pas causé cette crise qui devait se préparer depuis quelque temps; elle l'avait seulement fait aboutir plus tôt.

Quelles tristes journées, quelles nuits encore plus cruelles Madeleine Franchet passa au chevet de sa fille! Loin d'être secourables, les voisines devenaient importunes par leurs visites et leurs emprunts indiscrets de menus objets de ménage, qu'elles oubliaient de restituer.

Celui de tous les habitants de la maison qui entrait le mieux dans la situation des nouveaux locataires, c'était encore le père Balthazar, malgré son obstination à soutenir qu'*une groche choupe aux choux vaudrait mieux à la pitchote que les drogues des médechins*.

Il parlait à la veuve des divers moyens de gagner sa vie dont elle pourrait faire usage dès que sa fille serait guérie; il lui promettait de la recommander dans le quartier, et ce fut lui qui procura aux provinciaux leurs premiers gains parisiens, par une offre qu'il fit à Philibert.

Ces gains-là étaient minimes en comparaison de la peine qu'ils payaient, car il s'agissait de traîner plusieurs fois par jour une voiture à bras pleine des divers détritus : verre cassé, os, débris de zinc et autres ferrailles dont le père Balthazar faisait commerce, outre son débit au détail de bois et charbons. C'était le poste d'un compatriote qui lui avait servi d'aide depuis trois ans que le père Balthazar offrait à Philibert. Celui-ci accepta comme un bienfait la proposition du charbonnier.

C'était plus dur qu'il ne semblait de parcourir les chaussées passagères en se garant des gros omnibus, des fringants équipages de maîtres, des lourds camions qui peuvent renverser dix fois par heure une frêle voiture à bras guidée par un jeune garçon de treize ans. C'était humiliant aussi d'aller recueillir çà et là les débris pesés et payés d'avance par le père Balthazar et de subir les rebuffades, les plaisanteries sur le genre de ses marchandises que Philibert récoltait souvent.

Quand il rapportait quelques pièces blanches à sa mère, il ne se souvenait plus de sa fatigue. Bien sûr, il ne comptait pas continuer ce métier qui n'occupait que ses jambes et ses bras; mais tant que Reine était malade et qu'on ne pou-

vait chercher mieux, il s'estimait content de pouvoir gagner quelques sous.

L'usure rapide de ses souliers l'inquiétait cependant; un jour qu'il en faisait la réflexion au père Balthazar, celui-ci prit cette observation comme un reproche du chiffre minime alloué aux services de son aide et il lui dit :

« Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui! Moi, j'ai trimé cinq ans avant de gagner autant que toi, et ça ne m'a pas empêché d'arriver où j'en suis arrivé. »

Philibert eut peine à s'empêcher de rire de l'emphase avec laquelle le père Balthazar se vantait de sa situation. Il y avait de quoi vraiment! Vivoter grâce à deux métiers dont l'un noircissait le visage et dont l'autre consistait à collectionner des rebuts, cela ne pouvait s'appeler être parvenu à quelque chose de bon. Pourtant Philibert finit par s'apercevoir que les métiers les plus humbles fournissent parfois des ressources qu'on ne soupçonnerait pas. Cette idée lui vint le jour où le père Balthazar l'emmena pour la première fois à ce qu'il nommait son entrepôt.

C'était un vaste terrain à moitié couvert de hangars et situé sur le revers de Montmartre. Il se trouvait là de véritables collines de verre

en miettes, des amas d'autres déchets de quoi charger plus de cent camions, en un mot, un amoncellement de ces bizarres marchandises que Philibert n'avait vues et transportées jusque-là qu'en volume médiocre. Ainsi rassemblés, ces objets représentaient un commerce plus vaste et plus productif que l'apparence journalière ne le témoignait, et l'imagination du jeune aide se mit à travailler.

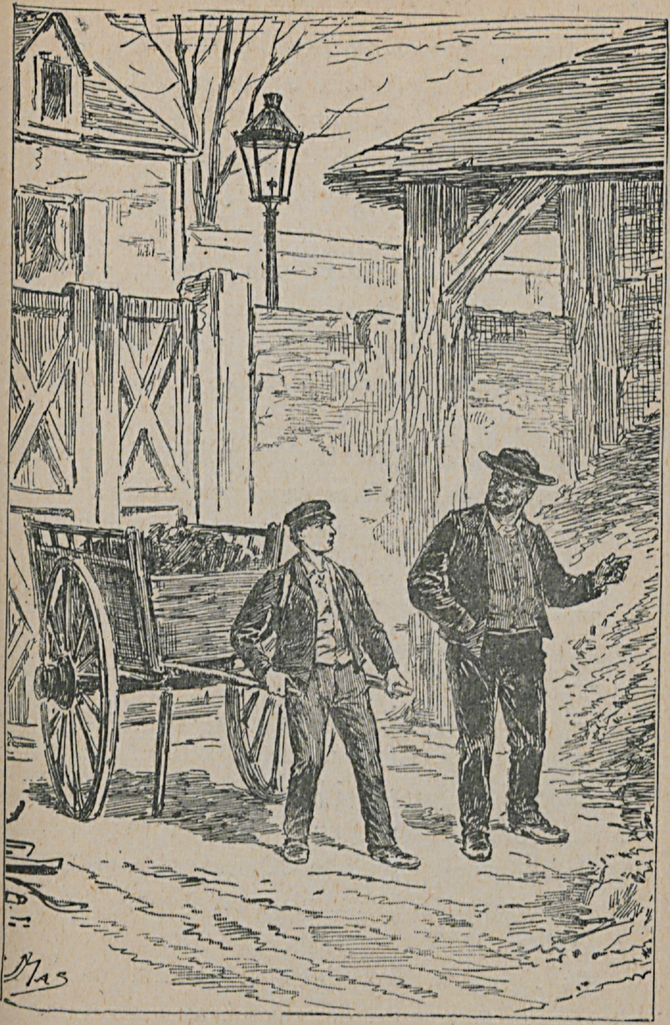
« C'est à vous, cet endroit fermé de murs? demanda-t-il au père Balthazar.

— Tiens! puisque j'en ai la clé dans ma poche, répondit celui-ci d'un ton jovial.

— Alors, il faut que vous gagniez gros pour ne pas louer à d'autres ce terrain qui vaut de l'argent. »

Les yeux du père Balthazar se mirent à rouler de droite à gauche dans sa face charbonnée, tandis que ses sourcils s'élevaient en ridant son front; la bouche ouverte, l'air penaud, il paraissait confondu par la remarque de son employé.

« Petit rusé, lui dit-il enfin, tu sais donc raisonner et calculer, toi? Ce n'est pas comme le *pays* que tu remplaces; il n'avait jamais vu plus loin que son écuelle de soupe... et c'était bien commode. »



L'entrepôt du père Balthazar.

Malgré ce regret, le père Balthazar prit son aide en plus haute estime quand, à la suite de questions insidieuses pour savoir où Philibert avait gagné tant d'esprit, il finit par comprendre que le jeune garçon avait conquis son certificat d'études.

« Ainsi, lui dit-il avec une surprise où il entrait un peu d'admiration, tu es capable de lire une lettre de n'importe quelle écriture?

— Pourvu qu'elle soit écrite en français, dit Philibert.

— En quoi donc d'autre? Et tu saurais aussi écrire un papier d'affaires, comme qui dirait des quittances de loyer, par exemple?

— Mais oui; ce n'est pas malin

— Et des lettres où l'on te dirait ce qu'il faut coucher par écrit sur le papier?

— Bien sûr.

— C'est que, vois-tu, je n'ai jamais le temps d'écrire et mes yeux sont faibles à lire la lettre moulée. Voilà pourquoi je payais quelque chose à un camarade pour tenir la plume à ma place; mais il loge loin depuis le dernier terme, et si tu étais capable de le remplacer... Nous penserons à ça. »

Ils reprirent tous deux le chemin de la maison, l'Auvergnat dans les brancards de la

carriole vide, Philibert à côté. Le père Balthazar restait enfoncé dans des réflexions qui ne l'empêchaient pas de s arrêter quand, dans les rues pauvrement habitées qu'ils parcouraient, il apercevait dans le ruisseau ou au bord d'un trottoir quelque épave du genre de sa collection; il s'en emparait et le jetait dans la voiture. A la quatrième de ces trouvailles, il surprit un air de moquerie sur la figure de son aide; il ne s'en offensa point, mais il rendit la pareille à Philibert en lui disant :

« Si tu méprises les petits gains, tu n'en feras jamais de gros. Un million, ce n'est que beaucoup de centimes ramassés l'un près de l'autre. Tâche de ne pas devenir Parisien. Ce qui se perd à Paris sans profiter à personne, ce n'est pas croyable; les plus pauvres y sont les plus dépensiers. »

Le père Balthazar exposa sur ce point une théorie que nul autre jeune garçon que Philibert n'aurait écoutée; mais celui-ci s'intéressait à apprendre comment la richesse se crée peu à peu, et il se promit de tenir compte de l'expérience de l'Auvergnat.

Ce dernier ajoutait cependant moins d'importance à son exhortation qu'à l'enquête à faire au sujet de la capacité réelle de son aide

comme futur secrétaire; après s'être creusé la tête pour trouver le moyen de juger lui-même le savoir de Philibert, il s'arrêta tout à coup et demanda au jeune garçon :

« Es-tu assez savant pour me nommer les villes par où l'on passe pour aller d'ici droit à Rome? »

Philibert prit cette question pour une plaisanterie; quand il vit l'Auvergnat sérieux, il se soumit à cette épreuve, approuvé d'un signe de tête de son examinateur à mesure qu'il nommait les stations françaises de ce voyage vers la capitale de l'Italie; mais quand il traversa les Alpes et continua son énumération en nommant les villes italiennes, le père Balthazar répliqua d'un ton de juge mécontent :

« Connais pas. Ce n'est pas du tout ça.

— Pardon, c'est cela, insista Philibert, à moins qu'on ne préfère s'embarquer à Marseille pour gagner Rome par mer.

— A la bonne heure! dit l'Auvergnat dont la large face s'égaya d'un sourire à lèvres retroussées. Tu viendras ce soir à la loge et, pour commencer, tu m'écriras une belle lettre à mon neveu, qui est à Rome depuis six mois. »

Philibert se demanda si le commerce du verre cassé était international, et si le neveu du père

Balthazar représentait celui-ci en Italie. Il n'en était rien; mais comme il avait promis à son patron la discrétion la plus absolue au sujet des lettres dont la rédaction lui était payée trois sous pièce, il ne demanda même point à sa mère en quoi consistait ce métier d'architecte que le neveu de l'Auvergnat exerçait dans une maison appelée villa Médicis. Mais, au bout d'une quinzaine, il finit par comprendre que le père Balthazar et sa femme, si forts pour calculer de tête, n'avaient jamais pénétré les mystères de l'alphabet.

XIV

Un des derniers soirs du mois de juin, Philibert se préparait à descendre pour aller remplir ses fonctions de secrétaire. Il se sentait le cœur moins serré qu'il ne l'avait eu depuis qu'on habitait cette maison déplaisante par l'assemblage des pauvretés de toute sorte réunies sous son toit.

Ces dégoûts l'affectaient moins ce soir-là où Reine avait pris part pour la première fois au modeste souper des siens. On avait égayé l'exiguïté du menu par une bonne causerie à trois. On avait pu faire des projets d'occupation lucrative, puisque maman était relevée de son poste d'infirmière et qu'il ne restait plus à Reine d'autres marques de sa maladie que des joues pâles et des jambes allongées au bas de sa jupe de robe devenue trop courte.

Comme il refermait la porte de leur logement, il aperçut devant lui, sur le palier assombri par le crépuscule, une ombre fluette qui le frôla en passant.

« Pardon, mon petit ami », lui dit une voix douce.

Il répondit après avoir salué : « Il n'y a pas de quoi, madame. »

Il aurait volontiers ajouté que c'était plutôt sa faute à lui de s'être jeté en étourdi contre le panier passé au bras de la voisine ; mais il s'en abstint, sachant que celle-ci ne s'arrêtait jamais pour l'échange d'une conversation. En effet, après son excuse, elle descendit l'escalier aussi vite que le lui permettait l'obscurité où la parcimonie du propriétaire réduisait les passages communs de la maison.

Philibert aurait aimé pourtant dire à la fleuriste que le chant de ses serins en cage avait été le seul amusement de Reine pendant sa maladie ; il lui savait gré aussi de ne pas ressembler aux commères qui, après avoir épuisé la collecte faite à la gare et destinée par Mme Franchet à des charités, avaient appris aux provinciaux à se défier de la fausse misère, c'est-à-dire des suites du désordre et de la paresse.

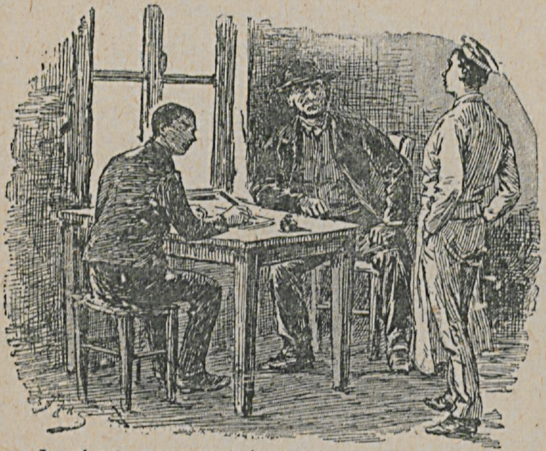
Ils seraient désormais comme la fleuriste, eux aussi; prêts à rendre service sans perdre leur temps à voisiner. Ce fut en se posant ces règles de conduite que Philibert entra dans la loge enfumée et se plaça dans le coin, hors de la vue des allants et venants, où le père Balthazar installait son secrétaire devant une table graisseuse éclairée par un lumignon à pétrole.

Il s'agissait ce soir-là de préparer les quittances de la maison pour le 8 juillet. On les faisait d'avance pour avoir le temps de les envoyer à la signature du propriétaire, ce M. Caldesque si intraitable au sujet des réparations et des retards de payement, et qui se refusait à recevoir ses locataires. Assis en face de Philibert, le père Balthazar lui dictait avec une mémoire infaillible les noms et les sommes à inscrire sur les formules imprimées achetées chez le papetier. Leur table était placée près de la fenêtre de la loge sur la cour, aussi éloignée que possible de la porte vitrée de l'allée sur laquelle Mme Balthazar veillait en tricotant.

Tout à coup, la porte de la loge s'ouvrit largement, et une voix dont le timbre clair et gai frappa Philibert demanda à la concierge :

« Mame Balthazar, ma tante vous a-t-elle laissé sa clé ?

— Je n'ai pas la clé, répondit la charbonnière. J'ai vu passer ta tante avec son panier à provisions. Tu peux l'attendre en faisant les cent pas.



« Je présente mes respects à notre concierge-propriétaire. »

— Voilà comment vous m'offrez l'hospitalité de votre salon ! Le noir et le blanc sont irréconciliables, donc ? Moi qui aurais tant aimé un petit brin de causette avec le bon cher papa Balthazar. »

Ce dernier se trouva sans doute offensé de cette familiarité, car il se dirigea vers la porte de la loge pour répliquer au neveu de sa locataire :

« Vilain singe ! — Il prononçait *chinge* et

la colère le faisait bégayer et bredouiller. — M'appeler son papa! J'aurais honte de l'être. Effronté! moineau parisien!... Ça vous mangerait dans les mains...

— Oh! non! protesta l'autre, non, quoique le charbon soit sain à l'estomac, à ce qu'on dit.

— Si tu te permets encore de m'insulter, reprit le concierge en levant une main aussi large qu'un battoir, je te tirerai les oreilles jusqu'à ce qu'elles soient aussi rouges...

— Vous voulez dire noires, reprit la voix claire. Bon! puisque vous tenez à votre « quant à soi » je ne vous parlerai plus qu'en vous donnant les qualités qui vous appartiennent. Je me retire en présentant mes respects à notre concierge-propriétaire, M. Balthazar Caldesque. »

Ce nom eut l'effet d'un coup de foudre tombant à côté du couple auvergnat. L'homme recula d'un pas, les mains de la femme laissèrent échapper le tricot en train. Quant au troisième acteur de cette scène, il s'éloignait en remplissant l'allée de ses éclats de rire.

Aussitôt remis de sa stupéfaction, le charbonnier eut avec sa femme un colloque en patois, puis il disparut pendant quelques minutes. A

son retour, sa figure avait repris son calme et il essaya de persuader à son secrétaire que tout cela n'était qu'une invention du *chinge* pour le faire enrager.

Au fond, cela importait peu à Philibert. Ce qui le préoccupait, c'était de terminer vite la rédaction des quittances pour aller voir si le siffleur qui défilait dans la rue une succession d'airs guillerets , et qu'il soupçonnait d'être le *chinge* détesté par le concierge, ne serait point aussi leur ami du parc Monceau, ce Jules Friquet dont il n'avait oublié ni le nom ni la serviabilité.

C'était bien lui, dans son uniforme propret, avec sa toque blanche posée de côté sur ses cheveux frisés, avec son nez en l'air qui pointait si drôlement dans sa figure mutine, et sa même façon d'utiliser ses loisirs en sifflant comme un merle les refrains en vogue.

Philibert se précipita à sa rencontre, mais fut pris d'une telle timidité au moment de l'aborder qu'il se serait laissé croiser sans rien dire si Jules Friquet ne s'était arrêté tout à coup :

« Tiens ! le petit rural ! s'écria-t-il en tendant la main à Philibert. Comment va? Hein ! je t'avais bien dit que nous nous retrouverions. A quel numéro de la rue perches-tu?

— Chez M. Caldesque, répondit Philibert en éclatant de rire, à qui tu viens si bien de reprocher d'être son propre concierge.

— D'où sais-tu cela?

— J'étais dans la loge.

— Ah! nous sommes le 30 juin. Gageons que tu lui écrivais ses quittances. J'ai fait deux fois ce métier, et j'aurais tant voulu voir quand il les signe. Il paraît que c'est plus dur pour lui que de décharger une charrette de bois. Une idée! Glissons-nous dans la cour. Par sa fenêtre, nous le verrons peut-être à la besogne.

— Puisqu'il ne sait pas lire, il ne peut pas écrire, objecta Philibert.

— Si, on a fini par lui apprendre à former les lettres de son nom. Je sais cela et toute son histoire par une de ses cousines qui s'en est retournée en Auvergne parce que le père Balthazar la faisait trimer sans lui payer sa peine. Malgré son avarice, il a tellement peur qu'on le connaisse dans sa maison pour le propriétaire qu'il est venu me proposer cinq francs pour clouer ma langue. Ah! bien, je me suis fâché. En voilà un Auvergnat pour croire que tout s'achète. Puis, j'ai eu peur de faire donner congé à tante Amélie; je lui ai promis, au

vieux, de ne plus lui faire cette badinerie ; mais je ne lui ai pas dit que je me priverais du plaisir d'épier comment il fait au-dessous de sa signature ce paraphe en 8 couché en travers dont il souligne le beau nom de Caldesque. Allons-y voir. »

C'était en effet un tableau curieux que celui du père Balthazar assis devant la table à écrire et tenant péniblement entre ses gros doigts le porte-plume qui s'élevait et s'abaissait sur le papier par coups saccadés et maladroits. Le nez contre la vitre de la fenêtre, les deux jeunes garçons se pinçaient les lèvres pour ne pas éclater ; la tentation devint trop forte lorsque le calligraphe eut en effet tracé sous les lettres enchevêtrées et chevauchantes de son nom la forme d'un 8 couché et orné d'un panache en travers. Philibert prit sa course pour s'en aller rire à l'aise dans l'escalier. Quant à Jules Friquet, son espièglerie n'aurait pas été complète pour lui si, avant de rejoindre son camarade, il n'avait tapé un coup sur la vitre du bout de ses doigts en faisceau pour prouver au père Balthazar que ses talents calligraphiques avaient eu des admirateurs.

Tous deux s'étouffaient de rire sur le pre-

mier palier de l'escalier, quand un pas léger se fit entendre sur les marches.

« On s'amuse par ici, dit une voix douce. Est-ce que ce ne serait pas mon garnement?

— Oui, tante Amélie, répondit Jules Friquet; c'est moi, avec un de mes enfants perdus du parc Monceau dont je vous ai raconté l'histoire. Ce sont vos voisins de droite, vous savez. »

Une demi-heure plus tard, Mlle Amélie Friquet démentait l'accusation de fierté portée contre elle par les commères de la maison, en venant inviter Mme Franchet et ses enfants à passer une heure chez elle pendant la visite de son neveu.

C'était très gentil, le logement de tante Amélie, avec toute sorte de petits bibelots pas coûteux, mais amusants à regarder : des chromos aux murs, des tasses et des coquillages sur la commode, des rideaux en perse à ramages au tout petit lit de l'alcôve; Mlle Amélie était elle-même si vive à faire les honneurs de chez elle qu'on l'aurait crue toute jeune sans la fatigue de ses yeux cernés et quelques rides à son front.

Ce qui intéressa Reine encore plus que la cage aux oiseaux dont le chant avait été sa

seule distraction pendant sa maladie, ce fut la table de travail de la fleuriste.

« Oh ! maman, s'écria-t-elle, des fleurs en portrait! Comme elles sont bien imitées. On irait les sentir pour un peu. »

Dès ce premier soir, la famille Franchet conquit la sympathie de la fleuriste. Bientôt les deux femmes entrèrent en confiance et se racontèrent mutuellement leur histoire. Celle de Mlle Amélie était bien simple. Restée orpheline avec un frère cadet, elle avait passé avec lui des temps trop durs pour songer à se marier pendant que celui-ci avait besoin pour vivre des gains de son aînée, et c'était heureux pour celle-ci de ne pas avoir pris ensuite de charge de famille, puisque son frère et sa belle-sœur étaient morts du choléra, après quatre ans de mariage, en lui laissant à élever ce « garnement. »

Mlle Amélie avait une façon à elle de prononcer ce mot qui serait une injure si on le disait en colère. Il y avait bien un peu de dépit contre l'étourderie de Jules dans le ton de tante Amélie lorsqu'elle articulait ce mot; mais il y avait en même temps beaucoup de tendresse dans le sourire qui l'accompagnait.

Bientôt les voisines passèrent ensemble

toutes leurs soirées. On n'allumait ainsi qu'une lampe et l'on travaillait ensemble. Mlle Amélie, ancienne dans le quartier, avait trouvé de l'occupation pour Mme Franchet; celle-ci s'employait toute la journée, chez une teinturière du voisinage, à ces détails de dégraissage et de repassage qui peuvent s'opérer sans coûter un envoi à une grande usine de teinturerie. Ce poste n'était pas très lucratif, mais l'ouvrage ne chômait jamais. Quant à Philibert, en attendant mieux, il servait de garçon à un marchand d'œufs et de beurre au marché de la rue des Moines.

Il était trop tard dans l'été pour mettre Reine à l'école; elle restait à la maison, s'occupait du ménage, apprenait une leçon par cœur, écrivait une page de devoirs; le reste du temps, elle allait chez Mlle Amélie, qui lui faisait bon accueil et l'amusait en chantant de jolies romances. Elle en savait, elle en savait! et de jolies histoires aussi; mais ce qui attirait surtout Reine, c'était la table à ouvrage, et la vue du miracle d'habileté qui faisait sortir des mains de Mlle Amélie de vraies fleurs après un assemblage de laiton, de papier, de bouts de soie ou de batiste et de fil piquetés de grains de semoule jaune. Voilà ce que Reine admi-



Philibert et Jules Friquet chuchotaient à voix basse.

rait et ce qu'elle aurait tant souhaité taire. Mlle Amélie l'encourageait à essayer. Reine pliait ses petits doigts aux manœuvres élémentaires du métier de fleuriste; elle roulait des bandes étroites de papier vert sur des tiges en laiton; elle s'exerçait à gauffrer les pétales de rebut, et maniait les pinces avec la gaucherie d'une apprentie, malgré cela, Mlle Amélie lui trouvait des dispositions et Reine était très fière de connaître sa voie d'avenir, tandis que son frère ne démêlait pas encore la sienne.

Philibert en effet ne mordait pas mieux au commerce qu'à la ressource d'employé aux transports chez le père Balthazar. Ce n'était point paresse chez lui, au contraire; il trouvait qu'attendre les pratiques derrière un étal, c'était un métier de fainéant. Ses bras s'ennuyaient de ne pas avoir à peiner; son patron était pourtant satisfait de lui; quant à lui, il aurait préféré un autre emploi. Lequel? Voilà ce qu'il ne disait point.

Mlle Amélie, le père Balthazar lui-même, s'ingénièrent à proposer à Philibert divers états dont il aurait pu faire l'apprentissage dans le quartier; il leur trouvait à tous des côtés déplaisants, et, quand on le questionnait

sur ce qu'il aimerait à faire, il ne savait quoi répondre.

Il se montrait plus expansif dans ses tête-à-tête avec Jules Friquet.

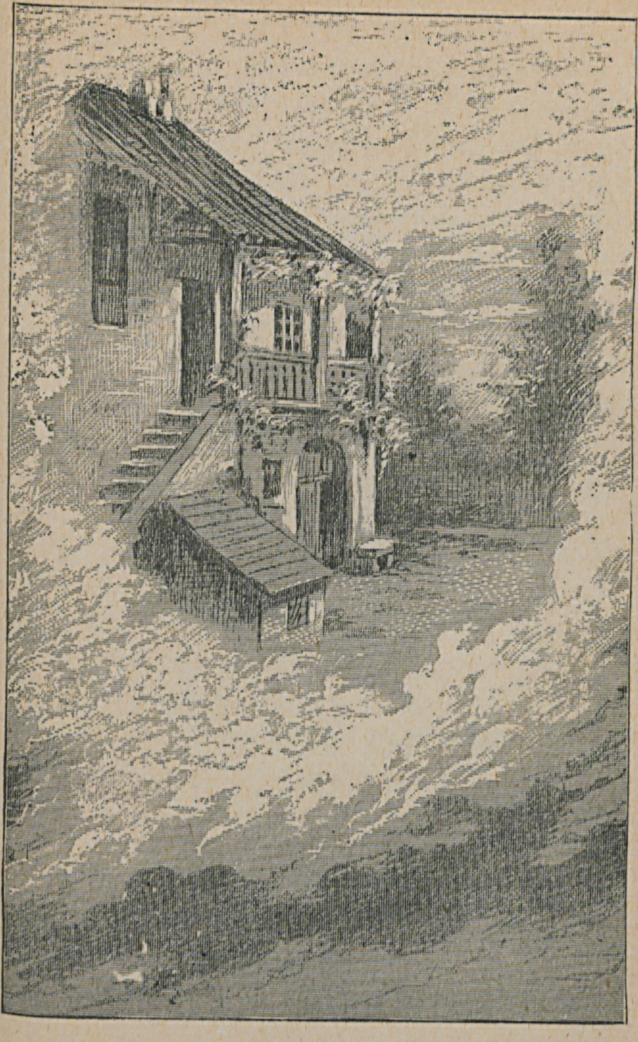
Lorsque les deux familles étaient réunies, les deux jeunes garçons s'isolaient parfois hors du rayon de la lampe qui rapprochait les femmes, occupées à quelque ouvrage de main, et ils chuchotaient avec animation.

« Entendez-les jaser! disait tante Amélie à Mme Franchet. Que peuvent-ils avoir tant à se dire? »

Ce qu'ils avaient à se dire? Mais la matière était inépuisable. C'était l'avenir qu'ils envisageaient l'un et l'autre et qu'ils se dépeignaient mutuellement avec les riantes couleurs de l'espérance. Philibert était certain que Jules Friquet remplirait son programme particulier. Qu'avait-il d'extraordinaire? Le pâtissier en réputation chez lequel Jules s'initiait à l'art de Carême n'avait-il pas acquis, dans dix ans passés comme chef de cuisine chez un des membres de la famille royale en Angleterre, la somme nécessaire à la fondation de son établissement parisien? Pourquoi Jules Friquet n'aurait-il pas le même succès en suivant une voie analogue? Tous deux voyaient déjà le

magasin resplendissant de glaces et de dorures où tante Amélie trônerait au comptoir, la tête ornée d'un bonnet à rubans roses. Le nombre des cuivres de l'officine, l'emplacement du magasin, l'enseigne, les peintures des panneaux et du plafond variaient souvent, mais le bonnet à rubans roses restait inamovible sur la tête de la dame du comptoir, bien que celle-ci n'eût jamais été consultée. Tout cela faisait si peu l'ombre d'un doute pour Jules Friquet qu'il essayait d'attraper des bribes d'anglais, son patron ayant coutume de mélanger les deux langues dans ses instructions à ses élèves.

Mais le rêve de Philibert — car lui-même n'osait pas le qualifier de projet — était-ce sensé d'en parler si souvent, d'y réfléchir sans cesse? Le bon sens pratique du Parisien s'y serait refusé; mais son bon cœur lui défendait d'affliger son ami en lui démontrant que l'idée de revoir un jour la Teppe aux merles était une illusion; combien plus la folle espérance de racheter ce domaine perdu! D'où tirerait-on la somme nécessaire? Philibert ne trouverait jamais un métier assez lucratif pour ramasser des économies assez fortes, à moins que le père Balthazar ne lui apprît le secret de faire fortune.



Dans son rêve, Philibert voyait la Teppe aux merles.

Les Auvergnats ont le don de tirer quelque chose de rien, et ce don ne se communique point. Il y avait pourtant une idée encourageante pour Philibert dans ce que Jules lui apprit au sujet des Caldesque. Ils étaient deux frères : l'aîné maçon de son état, et l'aigle de sa famille, car il savait lire, écrire et compter. Celui-là était venu le premier à Paris, et après avoir manié la brouette pour le compte d'autrui, il avait commandé à son tour des brigades d'ouvriers, puis bâti sur ses propres terrains. Son fils aîné avait étudié l'architecture et gagné un prix du gouvernement pour aller à Rome finir ses études, ce qui était un grand honneur pour sa famille. L'autre Caldesque, le cadet, le père Balthazar, adorait ce neveu, et c'était pour lui laisser presque autant de biens que l'héritage paternel qu'il continuait sa routine de bricolage et de commerce au détail; c'était son orgueil, à lui, d'avoir amassé presque autant que son aîné, avec moins de moyens d'instruction.

« Son secret, disait Philibert à Jules, c'est l'épargne, l'épargne du moindre fétu, et son histoire me servira de leçon. »

Pour trouver ainsi de la douceur dans de nouvelles amitiés, les Franchet n'abandon-

naient pas le souvenir des amitiés anciennes. Très souvent, Philibert avait souhaité des nouvelles de l'oncle Pétrus et des cousines; Reine elle-même avait eu envie, après sa maladie, d'écrire à Rosalie pour lui raconter ses bons et ses mauvais débuts à Paris; mais Mme Franchet avait opposé un refus formel au désir de ses enfants.

« Le jour de notre arrivée, j'ai écrit à l'oncle Pétrus, dit-elle à Philibert. Je ne veux pas l'inquiéter à notre sujet en lui apprenant que la place sur laquelle nous comptions nous a manqué. Nous leur écrirons à tous pour le jour de l'an qui vient. D'ici là, peut-être serons-nous plus heureux, ou du moins mieux habitués à notre sort. »

XV

L'été se passa ainsi, et rien ne fut changé dans l'existence des Franchet jusqu'au 1er janvier suivant, sauf que Reine suivit les classes de l'école communale à partir de la rentrée.

A mesure que le 1er janvier approchait, Philibert et Reine avaient des conciliabules secrets au sujet de la surprise que chacun d'eux comptait offrir à maman pour inaugurer l'année. Philibert amassait les sous qu'il recevait du père Balthazar en échange des soirées passées à lui servir de secrétaire. Cela ferait une petite somme qu'il offrirait à maman.

Quant à Reine, outre le joli compliment en vers qu'elle apprenait à l'école, elle terminait — tout de ses propres mains, rien qu'aidée des conseils de Mlle Amélie — un bouquet de bluets, de coquelicots et de boutons d'or avec

une houppe d'herbes folles au milieu. Maman le placerait sans doute sous le seul cadre accroché aux murs de la meilleure chambre : une petite photographie du pauvre cher papa qui tenait la place d'une glace au-dessus de la cheminée.

Telles étaient les surprises préméditées dans l'intérieur de la famille Franchet. Elle en eut d'autres, plus imprévues et venant du dehors.

D'abord, le 31 décembre, on reçut une lettre de l'oncle Pétrus, où l'amitié se montrait à travers des plaintes du long silence gardé par les expatriés. Ceux-ci lui avaient écrit le jour de Noël, ainsi qu'au docteur Hoisel. Un post-scriptum ajouté par la cousine Ursule annonçait un petit colis envoyé par les parents de Tournus, afin que les Franchet eussent pour leur dîner du jour de l'an des mets de leur pays et en effet, le matin du 1er janvier, un facteur de chemin de fer apporta une grande bourriche dont l'ouverture fit pousser des exclamations aux deux enfants. Quoi ! une volaille de Bresse un carré de lard, deux saucissons, et des fromages de chèvre secs !...

« Maman, nous inviterons tante Amélie, n'est-ce pas ? » s'écria Reine.

C'était bien l'intention de maman, mais elle ne répondit que par un signe de tête.

Plus tard dans la journée, Madeleine Franchet était assise près de la cheminée où brûlait un tout petit feu de coke. En attendant l'heure de préparer le dîner auquel les Friquet devaient prendre part, elle tricotait en regardant avec mélancolie la photographie parée de fleurs. Philibert et Reine, postés derrière les vitres de la fenêtre, exploraient la rue du regard pour guetter l'arrivée de Jules, qui devait avoir sa liberté ce jour-là, car il avait monté en grade et ne courait plus les rues, corbeille sur la tête et seau à glaces à la main.

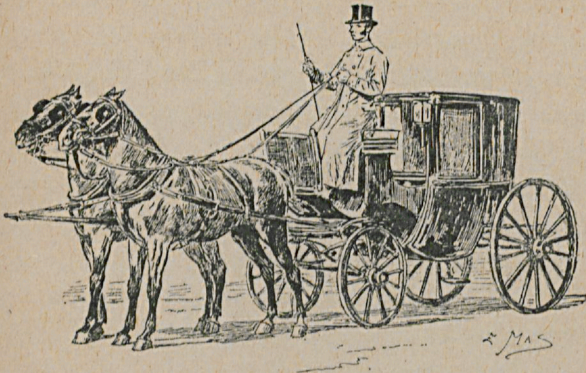
Reine se tourna tout à coup vers le fond de la chambre pour dire à sa mère :

« Si tu voyais, maman, la belle voiture qui s'arrête à la porte ! Et voilà qu'il sort de la voiture une belle dame tout en soie et en velours... Viens donc.

— Regarde, puisque cela t'amuse, répondit Mme Franchet, mais cela ne vaut pas la peine de me déranger. Ce n'est point pour nous que des gens riches peuvent venir dans notre pauvre rue. »

Deux petits coups frappés à la porte des Franchet et le bruissement d'étoffes soyeuses

dans l'étroit couloir d'entrée, lorsque Philibert eut ouvert la porte, montrèrent à la veuve que la visite était pour elle.



« Si tu voyais, maman, la belle voiture qui s'arrête à la porte ! »

Cette belle jeune dame se présenta en souriant, et elle tendit les deux mains à Madeleine Franchet avant de lui dire :

« Mon devoir est de venir vous souhaiter une meilleure année que celle que vous venez de passer si tristement par ma faute. Si vous me voyez seulement aujourd'hui, c'est que je n'ai votre adresse que de ce matin. »

Après cette excuse, Mme Leray voulut savoir comment les provinciaux avaient subsisté ; elle eut un mot aimable pour chacun des enfants qu'elle interrogea sur leurs occupations. Elle

paraissait guetter chaque réponse qu'on lui faisait pour en tirer des conséquences, et elle demanda à la veuve si elle se croyait capable d'exercer un autre métier que celui qui occupait ses journées.

« Je ne sais pas, répondit Mme Franchet; mais celui-là m'est commode, parce que j'y suis devenue assez habile. »

Mme Leray voulut savoir aussi de Philibert s'il se sentait du goût pour le commerce dont il faisait l'apprentissage.

« Oh! pas du tout, madame, s'écria Philibert : c'est autre chose que je voudrais faire; mais il n'y a pas moyen.

— Et pourquoi ? qu'est-ce donc?

— Je n'ai de goût que pour le travail de la terre, reprit-il; tout le reste, je le ferai parce qu'il le faut, mais je n'en ai pas l'idée en dedans de moi. Ah! si je pouvais apprendre à être jardinier dans un parc comme le parc Monceau, par exemple, je serais si content!... »

Après leur avoir adressé à tous trois une foule d'autres questions, Mme Leray se leva.

« Ecoutez, dit-elle, je ne vous fais pas de promesse — mon mari qui m'attend en bas dans la voiture, mon mari m'a défendu de vous promettre quoi que ce soit. — Il prétend que

cela vous ôterait confiance, et c'est lui qui veut décider ce que nous devons faire pour vous. »

Mme Franchet voulut protester par délicatesse.

« Ne parlez point, continua vivement Mme Leray, votre juste fierté n'a pas sujet de s'offenser. Il s'agit de réparer le tort que nous vous avons fait, et pour cela, nous devons vous aider à arranger vos affaires. C'est un devoir pour moi, si je ne veux pas me brouiller avec Mme Hoisel, et vous pouvez compter... » Elle s'arrêta et se mit à rire : « Adieu, reprit-elle, il est temps que je m'en aille pour ne pas retomber dans mon vieux péché de promettre en l'air. Adieu!... »

Quelques minutes plus tard, l'équipage de maître qui avait causé l'ébahissement du quartier partait d'un trot relevé vers des parages plus dignes de son élégance; son passage rapide et presque aussi fabuleux qu'un conte de fées finit par paraître aussi peu réel aux Franchet quand un grand mois se fut passé sans nouveau signe de vie de la belle visiteuse.

Le samedi de la première semaine de février, en rentrant à six heures, Philibert monta l'escalier tellement vite qu'il arriva tout haletant, en ayant juste assez de souffle pour dire à sa mère :

« C'est pour nous,... il va monter... »

Il se remit vite et répondit aux questions de la veuve, qui ne savait s'il fallait s'alarmer ou se réjouir de l'émotion de son fils.

« C'est un messager de Mme Leray, bien sûr. En arrivant à la maison, j'y ai vu, arrêtée à la porte, une voiture de commerce portant le nom de la fabrique d'Aubervilliers. En passant devant la loge, j'ai aperçu un homme coiffé d'une casquette cirée qui causait avec le père Balthazar. Je te dis qu'il va monter... Entends plutôt : on frappe. »

L'homme auquel la veuve ouvrit sa porte répondait en effet à la description de Philibert. Il se présenta de la part de M. Leray pour demander si Mme Franchet et son fils pouvaient se tenir prêts le lendemain à deux heures afin de sortir avec M. et Mme Leray. Ils n'auraient qu'à descendre dès qu'ils verraient un landau arrêté devant la porte. Quand le messager eut l'adhésion de la veuve, il ajouta :

« Si vous le permettez, madame, je donnerai un coup d'œil sur vos meubles pour voir s'ils pourront tenir tous sur un camion. »

Mme Franchet le laissa procéder à cette inspection sans oser le questionner.

« Ils y tiendront, dit l'envoyé, et nos hom-

mes qui manœuvrent des colis autrement fragiles se tireront de ce déménagement à votre satisfaction. Salut, madame;... à deux heures précises demain. M. Leray est toujours exact. »

Les heures de l'attente peuvent paraître longues ; elles finissent par s'écouler. Le lendemain, Reine était confiée aux bons soins de Mlle Amélie, et la mère et le fils étaient prêts bien avant le moment indiqué. Les chevaux du landau s'arrêtaient à peine en rongeant leur mors lorsque Mme Franchet se présenta à la portière, qui fut ouverte du dedans par M. Leray lui-même.

« Montez vite, madame, je vous prie, dit-il d'un ton cordial, et vous aussi, mon gentil garçon. »

Ce n'était plus l'homme dont l'accueil glacial avait navré la pauvre veuve. Il lui expliqua lui-même quelle différence il y a, pour une personne en butte aux sollicitations d'une foule de gens, entre un être inconnu et quelqu'un dont on a pu apprécier la délicatesse de sentiments.

Le landau avait beau avancer vite dans de larges avenues inconnues aux deux provinciaux, il y avait plus de vingt minutes que les chevaux trottaient lorsque Philibert aperçut au

vol la plaque bleue portant le nom de la rue dans laquelle on entrait. La plaque bleue disait : Grande rue de Passy.

« Nous arrivons presque, dit alors M. Leray ; il est temps de résumer nos affaires. »

Ce mot de résumer fit rire Mme Leray, car on ne résume que ce qu'on a d'avance exposé en détail et son mari n'avait rien expliqué, ce qui l'avait fort impatientée pour sa part.

« Voici la chose, continua M. Leray en s'adressant à la veuve. Je vais vous quitter pour aller présenter votre fils à un des sous-directeurs du Jardin d'acclimatation qui m'a promis de le pousser dans le jardinage ou l'élevage, selon ses aptitudes. Or, il ne pourrait pas rentrer chaque soir au logement éloigné que vous habitez, ni en partir assez tôt chaque matin. J'ai, dans cette rue-ci, une maison de rapport derrière laquelle se trouve un pavillon que mon père a habité après avoir quitté les affaires. Par une clause de son testament, ce pavillon sert de maison de retraite aux employés de la fabrique. Le premier et le second étage sont occupés par deux familles de nos vétérans du travail ; le rez-de-chaussée l'était aussi ; mais le vieux contremaître qui l'habitait a fait un héritage en province, il a voulu aller

passer ses derniers jours dans sa métairie, et il est parti avant-hier... Or, il s'en faut de douze ans que le plus ancien employé de la fabrique ait le droit d'occuper ce rez-de-chaussée. Par conséquent, c'est vous et vos enfants qui allez l'habiter... tout ce temps-là, si cela vous convient. Attendez, madame, nous voici arrivés à l'essentiel. Un des magasins de mon bâtiment de rapport sur la rue est un magasin de teinturier-dégraisseur, et si vous voulez à toute force adresser des remerciements à quelqu'un qui les mérite, sachez gré à Mme Leray d'avoir persuadé à notre locataire qu'elle manque à gagner de l'argent en envoyant le moindre nettoyage à une usine. La dame qui tient ce magasin était peu au fait des rubriques du métier : c'est une ancienne institutrice revenue de l'étranger à la mort de sa mère. Vous aurez donc ici le gîte et le travail quotidien. Mme Leray se charge de vous présenter à Mlle Mauny, votre nouvelle patronne... Ah! n'oubliez point, madame, que je vais prendre un engagement pour votre fils à partir de demain en huit. Dimanche prochain, mes hommes apporteront vos meubles au pavillon. »

Madeleine Franchet n'eut pas le temps de remercier; le landau s'arrêtait à la fin de cette

explication; d'un bond léger, Mme Leray avait sauté à terre et lui tendait la main. La portière se referma, le landau repartit au trot, et la veuve suivit sa protectrice sous le vestibule d'une maison qui lui parut un palais par comparaison avec la ruche ouvrière de Balthazar Caldesque.

Mme Leray alla sonner à une porte parallèle à la loge vitrée du concierge. Une dame d'une cinquantaine d'années, qui avait l'air bon et un peu triste, vint leur ouvrir. C'était Mlle Mauny. Elle les introduisit dans une toute petite pièce qui avait l'intention d'être un salon, puisqu'il s'y trouvait un piano, une bibliothèque, une table liseuse, un canapé, des fauteuils et des bibelots; mais il y avait un tel entassement d'objets dans ce petit espace qu'il n'y restait pas de quoi s'y mouvoir. Madeleine Franchet fut un peu intimidée. Mais quelques mots aimables de sa nouvelle patronne la rassurèrent.

« Allons maintenant au pavillon », dit Mme Leray après avoir pris congé de Mlle Mauny.

Elles traversèrent la cour. Au delà, et au milieu d'une pelouse ornée d'arbres, s'élevait la maison de retraite. Les hôtes des deux étages supérieurs avaient appris la visite de la belle-fille de leur bienfaiteur et ils accoururent

la saluer avec respect pendant que la concierge ouvrait et aérait les fenêtres du rez-de-chaussée. Tous avaient l'air de si braves gens que Madeleine Franchet ne craignit pas de devenir leur voisine; mais elle eut un scrupule après avoir visité les quatre belles pièces du rez-de-chaussée attribuées à son habitation.

« Madame, c'est trop beau, c'est trop grand pour nous, dit-elle à Mme Leray.

— On s'habitue plus facilement au mieux qu'au pire, répondit gaiement la femme du fabricant. J'espère que vous ne regretterez pas ici votre logement de l'affreuse maison du charbonnier.

— Je serais bien ingrate envers vous, madame; mais la satisfaction complète n'est pas de ce monde. Je regretterai ici le voisinage de Mlle Amélie Friquet; elle aurait appris à la maison l'état de fleuriste à ma fille, qui n'aurait pas été forcée d'aller dans un atelier. »

Elles causèrent longtemps ensemble sur ce sujet et, le soir même, quand la veuve courut chez Mlle Amélie pour lui raconter les événements de la journée, elle termina ce récit en faisant à la fleuriste une proposition surprenante.

Madeleine Franchet, à qui la façon d'agir de

M. Leray n'avait pas permis une objection, aurait voulu emporter par le même procédé les résistances de Mlle Amélie ; mais il n'y eut pas moyen. Quitter un quartier où l'on a ses habitudes de vingt ans, ce n'est pas une décision à prendre au pied levé : voilà quelle était la principale objection de la fleuriste. Elle ne voulait pas avouer le fond de sa pensée, qui était que la veuve avait un droit moral au dédommagement offert par M. Leray, tandis qu'elle-même serait une intruse dans la maison de retraite.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'aimable séjour de Passy, au voisinage de la pelouse de la Muette, à la facilité des bateaux-mouches pour rapporter son ouvrage chez les fabricants.

Quoique décidée à refuser, elle céda au désir qu'avait sa voisine de lui montrer sa nouvelle demeure ; sous prétexte d'y porter d'avance quelques paquets, elles allèrent à Passy le samedi suivant.

La partie ne fut pas gagnée tout à fait ce jour-là ; mais Mme Franchet sentit qu'il s'en fallait de peu.

Le lendemain matin, pendant que les hommes de M. Leray faisaient leur office de déménageurs, Philibert alla prendre congé du père

Balthazar; il le trouva assis dans sa loge où il ruminait l'ennui de voir partir des locataires si doux, si propres, si bien payants; mais c'est toujours ainsi : les bons s'en vont et l'on garde sa pleine charge de mauvais.

Après avoir communiqué à Philibert cette réflexion philosophique, M. Caldesque ajouta :

« Et qui écrira mes lettres à présent?

— Je pourrai venir quelquefois le soir, répondit Philibert, mais à une condition, c'est que vous m'apprendrez comment vous vous y êtes pris pour faire fortune.

— Tout simple! reprit l'Auvergnat : gagner le plus possible et dépenser le moins possible.

— Merci! dit Philibert. Je profite de la leçon tout de suite en vous disant que vous payerez mes omnibus chaque fois que je viendrai, et que nous verrons à augmenter le tarif de mes rédactions.

— Eh! bien oui, dit le père Balthazar qui ne se souciait pas de mettre un nouveau secrétaire dans sa confidence; mais tu ne serais pas devenu si fûté si j'avais eu la langue moins longue tout à l'heure, et surtout si tu n'avais pas fréquenté le *chinge*. »

XVI

Il arrive à tout le monde de trouver les jours longs à s'écouler ; mais lorsqu'on pense au temps passé, c'est surprenant comme les années paraissent courtes.

Telle était du moins la pensée de Philibert un soir de printemps, pendant qu'il traversait le bois pour rentrer à la maison, après sa journée passée au travail des serres au Jardin d'acclimatation.

Il marchait à grands pas, car il avait une résolution importante à soumettre à Mme Franchet; comme il craignait de ne pas obtenir l'adhésion de sa mère et de ses amies, ce doute même lui faisait repasser dans sa mémoire tout ce qui s'était passé dans sa famille depuis que la libéralité de M. Leray lui avait ouvert un asile à Passy. Il admirait le bizarre enchaîne-

ment des circonstances qui le rendait propre, sans qu'il l'eût prévu, à saisir l'occasion d'un poste lucratif et inespéré.

N'était-il pas surprenant que l'intimité des siens avec Mlle Mauny n'eût pas été produite par les rapports journaliers de la patronne avec l'employée, et que cette amitié eût été amenée par la sympathie spontanée de l'ancienne institutrice pour la fleuriste, dès que Mme Amélie était venue occuper la chambre inutile aux Franchet? A cette époque déjà lointaine, Philibert ne se rendait pas compte des motifs de conduite de son entourage. Il comprenait maintenant pourquoi Mlle Mauny s'était bornée pendant plusieurs mois à témoigner à Mme Franchet des égards polis. La pauvre maman, absorbée dans ses chagrins, ne parlait guère, de sorte que Mlle Mauny ne s'était pas liée avec elle, tandis que la glace avait été rompue peu après l'installation de Mlle Amélie, de son mobilier aux bibelots drôlets, de ses romances de l'ancien temps, et des trilles à plein gosier de ses serins hollandais.

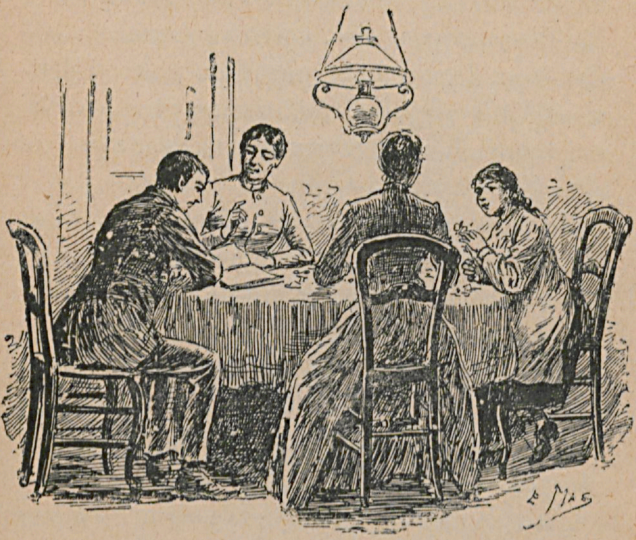
Quel attrait avait rapproché les deux vieilles filles? D'abord, la similitude de leur passé. Toutes deux s'étaient dévouées à gagner le pain l'une de sa mère, l'autre de son frère et de son

neveu. Puis, Mlle Mauny, qui s'ennuyait de sa solitude hors du mouvement mondain auquel l'avaient habituée les éducations qu'elle avait faites à l'étranger, s'était intéressée tout de suite à la surprenante gaieté d'une personne qui avait passé sa vie seule, entre sa table de fleuriste et la cage de ses oiseaux. Ce qui manquait d'instruction à tante Amélie pour égaler Mlle Mauny était compensé par la finesse de son tact et par son esprit naturel, de sorte qu'elles étaient devenues vite grandes amies. C'était autour de la table de la fleuriste, où Mlle Mauny venait passer deux heures chaque soir après la fermeture de son magasin, que la patronne s'était familiarisée peu à peu avec son employée et les enfants de celle-ci.

Dans le cercle le plus intime, chacun fait des choix involontaires. Ainsi, pendant les années qui avaient suivi, Philibert se rendait compte que s'il était devenu le favori de Mlle Mauny, sa sœur était restée la préférée de tante Amélie.

La fleuriste était fière des succès de son élève qui, grâce à ses progrès dans son métier depuis qu'elle avait quitté l'école, commençait à gagner quelque argent, non seulement dans la fabrication des fleurs, mais encore dans leur montage en touffes, en aigrettes, en guirlandes.

Cette spécialité du montage exige de l'imagination, du goût, au point qu'elle constitue un métier à part, un peu mieux payé que celui des fleurs fabriquées et livrées à la grosse. Tante



Le soir, Philibert travaillait, guidé par les conseils de Mlle Mauny.

Amélie était donc enchantée de son élève et, comme elles passaient ensemble presque tout leur temps, Philibert ne pouvait être jaloux d'être placé en second dans le cœur de cette excellente amie. Il avait d'ailleurs sa compensation.

Mlle Mauny avait tout de suite préféré Philibert à sa sœur, dont l'ardeur à l'étude était épuisée après les heures d'école; Reine préférait le soir manier les pinces à fleurs plutôt que de remettre son petit nez entre les pages d'un livre. Philibert au contraire, après sa journée laborieuse au Jardin d'acclimatation, trouvait délicieux d'être assis à côté d'une personne savante qui reprenait en sa faveur son ancienne profession d'institutrice.

Pendant ces huit années, Mlle Mauny avait fait tout un cours d'études que Philibert avait suivi avec ardeur; la docilité de l'élève ne s'était pas même rebutée de la fantaisie qu'avait eue son professeur de lui apprendre l'anglais. Mlle Mauny avait parlé cette langue seize ans durant, et l'usage lui en restait familier par la réception hebdomadaire de plusieurs *Magazines* anglais, souvenirs périodiques des deux dernières jeunes filles dont elle avait fait l'éducation.

C'était pour que Philibert pût contenter sa passion de lecture en parcourant lui-même ces *Magazines* que Mlle Mauny avait eu l'idée de lui apprendre l'anglais; c'était aussi pour se donner le plaisir de converser dans cette langue. Comme les leçons du soir se donnaient en famille, Mme Franchet, tante Amélie

et Reine gagnaient quelques bribes des matières approfondies par Philibert. Voilà comment toutes, plus ou moins, avaient fini au bout de ces huit années par comprendre passablement l'anglais, et c'était un jeu dont personne n'était las que d'entendre tante Amélie « essayer son anglais », c'est-à-dire grouper une succession de mots usuels pour tenter de former une phrase dans cette langue. Tout le monde riait de bon cœur, et c'était une succession de saillies amusantes.

Tout en marchant le plus vite possible, Philibert trouvait quelque chose de providentiel dans ce concours de circonstances qui lui faisait envisager un avenir lucratif, capable de réaliser ses anciennes espérances de racheter le foyer paternel. Oui, si sa mère y consentait, il allait pouvoir obéir au dernier vœu de son père mourant en amassant de quoi rendre aux Franchet le bien patrimonial qui leur avait appartenu si longtemps.

Animé par ces pensées, Philibert arriva au pavillon plus tôt que de coutume. Sa mère était encore au magasin. Pour l'attendre, il entra chez tante Amélie qui faisait d'énormes pavots en soie rouge, tandis que Reine, de l'autre côté de l'établi, montait une aigrette de roses thé.

Toutes deux chantonnaient et, dans l'embrasure de la fenêtre, les serins hollandais, stimulés d'émulation, s'égosillaient à couvrir les voix des deux fleuristes.

En se voyant accueilli par le bon sourire de tante Amélie, Philibert eut un remords soudain. Il n'avait pas songé jusque-là que son projet séparait les siens de cette amie qui partageait leur existence. Quel moment pour s'éloigner d'elle quand son neveu ne pouvait plus la consoler par ses visites de l'absence des Franchet!

Dès ses dix-huit ans accomplis, Jules Friquet avait devancé l'appel militaire d'après l'avis de son patron, qui avait trouvé l'intérêt de son élève engagé à remplir ses devoirs patriotiques à l'âge où nulle maison respectable n'aurait confiance en ses talents. Jules Friquet ne risquait d'oublier au régiment ni les théories culinaires ni leur pratique, car, après informations sur la maison où il avait appris son métier, il avait été promu à la fonction de chef de cuisine chez le général.

Dans ses lettres, aussi folâtres que sa conversation, il racontait ses succès, et disait que si ses débuts pouvaient s'appeler l'écume de son pot-au-feu, cette écume paraissait si bonne à ceux qui en tâtaient qu'il était certain d'avance

de la qualité de son consommé. Tante Amélie était condamnée aux rubans roses, et elle les arborerait avant que son neveu eût atteint ses trente-cinq ans, date qu'il avait assignée pendant longtemps à la fin de son service chez des particuliers.

En attendant, Jules Friquet était au Tonkin, aussi à portée de recevoir et d'envoyer un coup de fusil que de mitonner le dîner du général, et le moment était mal choisi pour abandonner tante Amélie.

Voilà ce que pensait Philibert et ce qui l'empêcha de parler à sa mère pendant qu'ils prenaient tous ensemble le repas du soir; mais une heure plus tard, lorsqu'il eut éteint le gaz au magasin de teinturerie, fermé les volets de la rue et profité de son tête-à-tête avec Mlle Mauny pour s'en faire une alliée, il reprit courage. Dès que tous les intimes furent groupés autour de la lampe chez tante Amélie, il annonça une nouvelle surprenante, qui avait bien son côté fâcheux, comme les plus belles choses de ce monde, mais avantageuse en somme.

« A ne pas mieux t'expliquer que cela, tu as l'air de vouloir nous faire deviner une charade », lui dit Reine gaiement.

Elle en parlait à son aise; il fallut encore

d'autres circonlocutions à Philibert avant d'en arriver au fait. Il rappela à ses amies ce qu'il leur avait appris depuis un an de la paresse, de la grossièreté, des instincts chipeurs d'un certain Niggard, son camarade de culture dans les serres, et envers lequel l'administration avait fait longtemps preuve d'indulgence à cause de sa situation particulière. Ce Niggard avait été placé au Jardin en qualité d'élève payant par un riche Anglais, qui voulait bénéficier de ses dépenses pour le fils d'un de ses anciens serviteurs en le rendant capable de diriger plus tard les serres de sa proprité.

Mme Franchet et ses amies connaissaient si bien les mauvais tours de ce Niggard qu'il n'y eut rien de nouveau pour elles dans ce résumé, pas même cette dernière frasque toute récente d'une bataille à coups de pots de fleurs qui avait fendu le front d'un de ses camarades et valu à l'Anglais l'annonce formelle de son renvoi, dès qu'on en aurait avisé son protecteur, M. Rowden.

« Et puis?... Nous savions tout cela, fit Reine impatiente.

— Et puis, reprit Philibert, M. Rowden est arrivé. Niggard a décampé ce matin, en compagnie d'un domestique chargé, paraît-il, de le

conduire au Havre, d'où il s'embarquera pour rejoindre un des bateaux qui font le voyage d'Australie au compte de la maison Rowden. Mais M. Rowden a perdu le jardinier qu'il faisait dresser, et il en veut un tout de suite, le sien ne le contentant pas. Voilà ce qu'il disait en se promenant dans la grande serre avec M. V***; ils passaient et repassaient devant moi qui étais en train d'émonder des arbustes. M. Rowden demandait à M. V*** de lui céder un de ses jeunes gens les mieux appris, et il parlait de si gros appointements que je ne pouvais pas m'empêcher d'écouter de mon mieux. A la fin, je n'y ai plus tenu. Je suis allé trouver mon chef de serre qui était un peu plus loin; je lui ai dit la chose et l'ai prié de penser à moi si on lui demandait quelqu'un.

« Un peu après, comme j'étais retourné à ma besogne, il m'a fait appeler, et je l'ai trouvé près de la serre aux perroquets avec M. Rowden et M. V*** qui demandait à mon chef au moment où je parus :

« Comment ce garçon nous a-t-il compris? « Nous parlions anglais. »

« J'ai répondu après avoir salué : C'est que je sais un peu d'anglais, monsieur. »

Aussitôt, M. Rowden s'est mis à m'interro-

ger. Il parle un peu vite... N'importe. J'ai compris tout ce qu'il me disait et sa promesse de m'engager lorsqu'il aura pris ses informations sur moi et ma famille chez M. Leray, dont je lui ai donné l'adresse. C'est après-demain à deux heures qu'il viendra ici pour s'entendre avec toi, maman, car il voudrait aussi tes services qui seraient payés largement.

— Mes services? » répéta Mme Franchet après avoir écouté avec surprise le récit de son fils. « A quoi pourrait-il m'employer chez lui, cet Anglais?

— A faire du beurre avec le lait des quatre vaches qui paissent dans son parc, et à soigner la faisanderie qu'il veut y établir, répondit Philibert. Nous aurons une maison séparée pour nous et de tels appointements qu'en dix ans, je l'ai calculé, nous aurons mis de côté une somme assez forte pour revenir au pays et vivre sur notre terre rachetée. Oh! maman, pense à cela avant de dire non. »

Il couvrit par cette prière la protestation que Mme Franchet faisait à Mlle Mauny de ne pas quitter son emploi chez elle, pour l'idée folle que ce garçon s'était mise en tête; mais il ne fut pas quitte des sarcasmes de Reine qui s'écria :

« Et moi, qu'ai-je à faire dans ce beau plan? Est-ce qu'on me fera orner de fleurs artificielles les allées de ce parc où les vaches paissent tout bonnement?... Va, on s'est moqué de toi, nigaud. On t'a fait un poisson d'avril. Le jour en est passé; mais tout le mois en est, à ce qu'il paraît.

— Non, non, protesta Philibert. L'affaire est sérieuse, mais si tu veux continuer ton métier, crois-tu que tu ne placeras pas aussi facilement tes fleurs à Londres qu'à Paris?

— Comment, à Londres? » s'écria Mme Franchet.

Elle n'avait pas compris jusque-là qu'il s'agissait d'une expatriation.

Dès qu'elle eut prononcé ce mot avec véhémence, tante Amélie quitta doucement sa table de travail et courut cacher sa tête dans l'armoire où elle réunissait ses fournitures, et où elle fit mine de chercher quelque chose. En réalité, elle voulait dissimuler à ses amis le chagrin que lui causait ce projet de séparation.

Pendant que la mère et la sœur de Philibert grondaient en même temps leurs désapprobations, une main souple et tiède vint se placer sur la main froide et tremblante de tante Amélie.

« C'est moi, ma chère, lui dit tout bas Mlle Mauny en se penchant à son niveau, au-dessus de la tablette où gisaient les pétales découpés et les cahiers de papier vert. Écoutez un autre plan. Vous avez parfois les yeux fatigués, et il vous arrive de dire qu'il faut être jeune pour donner aux fleurs artificielles l'air pimpant qui leur sied. S'ils s'en vont, comme c'est leur intérêt, restez avec moi. Nous ferons à nous deux la besogne de Mme Franchet; nous vivrons ensemble, nous tenant compagnie l'une à l'autre, et c'est moi qui serai votre obligée, car vous apporterez à l'association plus d'esprit et de gaieté que moi. Voulez-vous? »

Elles se serrèrent la main, et tante Amélie eut un sourire à travers ses larmes; elle n'en eut les yeux que plus brillants lorsqu'elle revint près des Franchet pour déclarer qu'elle ne trouvait pas si fou le projet de Philibert.

La mère et le fils prolongèrent la veillée avant dans la nuit, pour s'éclairer mutuellement par l'échange de leurs idées. Mme Franchet fut très émue en apprenant que son fils n'avait jamais oublié le dernier vœu de son père, et que sa persistance à fournir une carrière agricole était venue de l'idée de se trouver capable de cultiver la Teppe aux merles après son rachat; mais

elle ne fut pas gagnée par les raisonnements de Philibert, qui dut partir le lendemain pour le Jardin sans savoir s'il lui serait permis d'en



Philibert reconnut Gaston Tailland.

quitter le service pour celui des serres de M. Rowden.

Ce jour-là devait être celui des surprises pour Philibert. Il transportait des bégonias et des lycopodes quand il dut ranger sa brouette pour laisser passer trois promeneurs qui tenaient toute l'allée et n'étaient pas d'humeur à s'effacer devant un simple jardinier. Ces trois jeunes gens, qui outraient dans leur mise les modes en vogue, devaient avoir trop déjeuné, car ils

parlaient fort, se menaçaient l'un l'autre avec leurs sticks, balançaient leurs têtes enluminées, en un mot, offraient le fâcheux spectacle d'un laisser aller de mauvais goût.

Le ton de voix de l'un d'eux, cet accent du terroir que l'oreille n'oublie jamais, frappa Philibert. Il regarda le jeune homme gras et court qui venait de parler : ces yeux endormis, cette chevelure moutonnante quoique taillée de près... oui, c'était bien Gaston Tailland.

Le regard fixe du jardinier, cette expression indéfinissable des yeux qui mettent son nom à une figure subitement rencontrée, attirèrent l'attention du promeneur. Il rougit, détourna un peu la tête. Lui aussi venait de reconnaître son cousin.

« Allez devant, je vais vous rejoindre », dit-il à ses amis.

Les autres continuèrent leur promenade et leurs quolibets à haute voix, qui les faisaient toiser avec dédain par les gens bien élevés passant auprès d'eux. Quand ses amis furent assez loin, Gaston Tailland s'approcha de Philibert, qui avait brouetté ses bégonias jusqu'à l'endroit où il devait en faire une corbeille dans le gazon.

« Eh bien! dit-il au jardinier, notre marché

tient-il toujours? As-tu gagné de quoi me racheter la Teppe aux merles?

— Pas encore, répondit Philibert. Cela viendra peut-être.

— Parfait! reprit Gaston du même air de persiflage; après tout, je ne suis pas si pressé de la vendre. Mon père est mort, pauvre bonhomme! et cette campagne m'est commode pour y envoyer maman Agnès quand elle me tracasse au sujet de ma conduite en affaires. Elle n'est pas dans le mouvement, tandis que j'y donne à plein collier. Je viens à Paris pour un oui ou un non. Ah! il n'y a qu'un Paris; mais on y en fricasse, de cet argent... Tu t'amuses, toi?

— Comme tu vois, à ma manière, chacun la sienne », répondit Philibert qui reprit en mains les deux manches de sa brouette; ses pots de bégonias étaient enterrés; il lui restait à décorer un massif d'un rang de lycopodes; il salua gravement son cousin et s'éloigna.

Il avait le cœur encore gonflé de cette rencontre au moment où il rentrait à la maison le soir; il se demandait s'il parlerait aux siens de Gaston Tailland lorsqu'en traversant la cour pour atteindre le pavillon, il aperçut Reine qui en sortait, un panier au bras. Sa mine était épanouie, et elle dit à son frère en le croisant :

« Il est temps que tu arrives. Il y a quelqu'un qui t'attend avec impatience.

— Qui donc? demanda-t-il en l'arrêtant par le bras.

— Laisse-moi, reprit Reine, je suis pressée, il faut que j'aille chez le pâtissier et chez deux autres fournisseurs. Quand on a du monde à souper sans le savoir d'avance...

— On s'est donc invité sans gêne? dit Philibert.

— Eh! oui, sans gêne, répliqua Reine gaiement, voilà de ces ennuis que nous n'aurions pas si nous nous en allions dans ta vilaine Angleterre. »

Il la laissa aller, voyant bien qu'elle se faisait un aimable jeu de lui cacher le nom de la personne qui les visitait sur ce pied d'intimité. Il entra et trouva sa mère avec un jeune homme brun, svelte et d'agréable figure; ce n'était point Gaston Tailland, mais Philibert aurait mis du temps à le reconnaître, si ce visiteur n'était venu se jeter à son cou en lui disant :

« Après neuf ans de séparation, il faut s'embrasser, mon cher Philibert. »

C'était Jacques Hoisel, toujours le même de cœur si ses traits avaient changé. Pendant le dîner, auquel tante Amélie prit part, bien des

souvenirs de l'ancien temps furen échangés. Jacques n'avait rien oublié, ni l'épisode de la pêche aux écrevisses et les jambes de Rosalie bottées de boue, ni d'autres prouesses de Reine



Reine courait chez le pâtissier.

dont celle-ci ne se souvenait plus et qu'il lui rappelait.

Jacques Hoisel était à Paris pour y faire ses études en médecine, et son empressement de voir ses anciens voisins de campagne était si grand qu'il était venu à Passy, comme ceux-ci l'apprirent dans la causerie, dès le surlendemain de son arrivée.

Curieux des nouvelles de Tournus, Philibert raconta sa rencontre de la journée avec son cousin. Jacques Hoisel ne se vanta pas d'être venu à Paris par le même train que son ancien condisciple au lycée, pour ne pas être obligé d'ajouter qu'il avait fui le compartiment où Gaston Tailland avait passé le temps de ce voyage à d'interminables parties de piquet avec un désœuvré de son espèce.

Il se borna à dire que Gaston menait joyeuse vie à Tournus, puis il changea vite de sujet et en revint à sa joie de se trouver près de ses amis.

La soirée se prolongea plus que de coutume, au grand plaisir de Mlle Mauny, survenue au dessert, et qui trouva Jacques Hoisel un charmant jeune homme. Celui-ci partit tard, en assurant qu'il reviendrait bientôt, le plus tôt possible; Philibert allait le prier de désigner le soir où l'on devrait l'attendre quand la main de Mme Franchet se posa sur le bras de son fils.

Dès qu'ils furent seuls, Reine étant allée ranger quelque chose chez tante Amélie, Philibert demanda à sa mère le motif de cetté restriction à son hospitalité.

« C'est, lui dit-elle, qu'il n'est plus convenable que M. Jacques Hoisel nous fréquente assi-

dûment. Tu es jardinier; lui, sera médecin; vous pourrez garder l'un pour l'autre la même estime, mais vos occupations sont trop différentes pour que votre intimité continue. Ton projet pour l'Angleterre a du bon.

— Ah! maman, est-ce que vous êtes décidée? s'écria Philibert.

— Pas encore. Je veux aller parler demain à ton chef de service pour savoir si cette affaire est sérieuse; ensuite, j'ai besoin de voir si ton M. Rowden a une figure de brave homme à qui l'on puisse se fier. Avant tout cela, je vais réfléchir cette nuit. On dit que la nuit porte conseil. »

XVII

Si un arbuste transplanté souffre sur une autre terre que celle où il avait pris racine, combien plus les exilés en pays étranger, même si leur expatriation a été volontaire! C'est un déchirement de toutes leurs habitudes qui s'opère autour d'eux; il leur faut pour ainsi dire oublier toutes leurs sensations passées et apprendre à s'en créer de nouvelles.

Si Philibert avait prévu cette épreuve dans ses détails journaliers, il l'aurait sans doute épargnée à sa mère et à sa sœur; mais il ne l'aurait pas refusée pour lui-même, car la récompense qu'il en attendait lui aurait fait endurer un sort plus rude.

Après tout, celui que lui avait constitué son engagement avec M. Rowden n'était pénible que relativement à leur condition de

Français. Habiter le joli cottage tapissé de lierre qui bordait le parc sur la rue de Thornton Heath, village de la banlieue de Londres, recevoir de gros appointements en qualité de jardinier-chef ayant sous ses ordres des ouvriers à la journée, en recevoir d'autres pour la direction de la laiterie où le gros ouvrage était fait par un manœuvre et les préparations seulement de la main de Mme Franchet, c'eût été un poste enviable pour une famille anglaise de mêmes aptitudes que les exilés ; mais avant de faire l'éducation de leurs oreilles pour saisir les abréviations elliptiques de l'anglais parlé communément, les Franchet avaient fait bien des écoles, les unes piteuses, les autres grotesques, toutes déconcertantes. Puis, il avait fallu s'accoutumer aux soirées d'été brumeuses, aux épais brouillards d'hiver pendant lesquels le soleil ressemble à un pain à cacheter rouge collé sur une feuille de papier gris ; enfin, il y avait eu à régler la question de leurs rapports avec les quinze domestiques composant le personnel de la villa Rowden.

Ceux-ci avaient eu grande envie, dans les premiers temps, par esprit patriotique d'abord, par malice ensuite, de tracasser les Français dont la position était supérieure à la leur, par

la responsabilité et l'indépendance. Le renvoi de cinq de ces mauvais plaisants avait servi d'exemple aux autres.

Il devint si avéré que les Français possédaient toute la confiance de leurs maîtres qu'on n'osa plus les attaquer. Ils n'eurent alors à se défendre que contre les essais de familiarité de tout le personnel de la villa. La tâche était plus aisée; ils réussirent à garder leur distance, sans offenser les gens.

Philibert, qui avait l'amour de son métier et auquel l'immense fortune de M. Rowden permettait les innovations, prit goût à embellir les serres, à tracer des allées nouvelles dans le parc qu'il anima par l'acclimatation de quelques couples de chevreuils; la basse-cour s'augmentait aussi de variétés sans nombre, et elle était aménagée avec un luxe que les particuliers peuvent rarement se permettre; les couvées de faisans, de pintades et de poules exotiques occupaient beaucoup Mme Franchet, et elle était fière de régner sur ce joli peuple emplumé.

On était bien traité et l'on gagnait gros : voilà ce qui lui faisait prendre patience, ainsi qu'elle disait à Reine, quand celle-ci se plaignait des conditions de leur nouvelle existence. La somme envoyée chaque semestre au notaire

de Farges, dépositaire déjà du petit reliquat resté aux Franchet, renouvelait le courage de la mère de famille. Elle ne traitait plus de folie le plan poursuivi par son fils; elle entrevoyait elle-même l'époque où l'on reviendrait en France pour se fixer aux environs de Tournus, quelque part où l'on trouverait des champs et une maisonnette à vendre; mais elle déplorait qu'il fallût tant d'années pour obtenir ce résultat. Reine pourrait-elle supporter jusque-là l'ennui qui la rongeait, et cette répulsion pour l'Angleterre et les Anglais qu'elle poussait jusqu'à l'injustice?

Il y avait chaque soir au cottage une petite bataille de paroles à ce sujet entre le frère et la sœur: tandis que l'un s'efforçait de voir toutes choses en bien, l'autre dépréciait tout, et leur mère se trouvait embarrassée lorsqu'ils la prenaient pour arbitre.

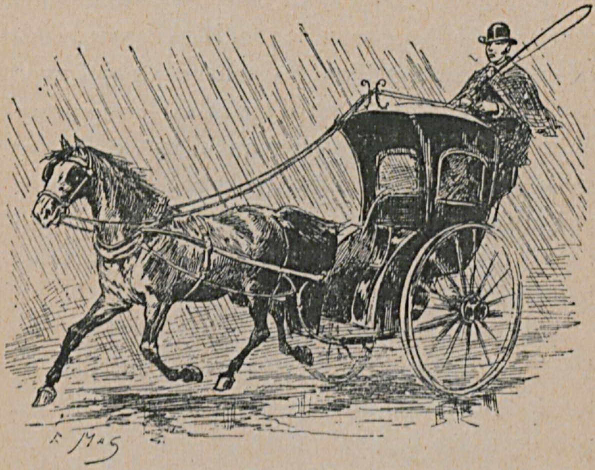
Une des causes du mécontentement de Reine était le refus des premiers ouvrages en fleurs qu'elle avait présentés chez plusieurs fabricants de Londres. Un jour que M. Rowden avait rencontré son jardinier dans une serre et s'était obligeamment informé des progrès de l'acclimatation des Français à Thornton Heath, Philibert osa parler à son maître de cette nostalgie

de sa sœur. M. Rowden confia la chose à sa femme et à ses filles, qui trouvèrent tout de suite un biais ingénieux pour faire valoir la fleuriste. Elles lui commandèrent des parures de bal. Reine se surpassa dans l'exécution de ces fleurs, et les amies de Mmes Rowden, obligeamment stylées, allèrent demander dans les magasins en renom des fleurs montées dans ce goût français, en indiquant de qui venait ce modèle.

C'était donc pour le compte de sa sœur aussi bien que pour ses achats d'horticulture que Philibert se rendait à Londres par le train de neuf heures du matin, un des derniers jours de novembre du troisième hiver que la famille Franchet passait en Angleterre.

Il devait aller voir dans le quartier du West End une bruyère nouvellement importée d'Australie, dont il voulait acheter un spécimen si l'article de journal qui vantait cette plante n'en avait pas exagéré le port élégant et la floraison délicate ; il devait aussi rapporter dans un magasin de Regent street un carton contenant une aigrette de mûres, fleurs et fruits, avec la traîne de feuillage assortie pour une toilette de bal, qui devait être livrée ce jour-là au fabricant.

Lorsqu'il descendit du train, la pluie diluvienne qui balayait de ses flots la cour de la gare le fit renoncer à la course à pied. Justement un cab s'arrêtait le long du trottoir et



Un cab s'approchait du trottoir.

un voyageur en descendait. Sans doute pressé par l'heure de son train, celui-ci se précipitait vers l'entrée de la gare au moment où Philibert s'élançait de peur que quelqu'un ne s'emparât de la voiture, de sorte que les deux hommes se heurtèrent au passage.

Philibert s'excusa : l'autre, qui était un gentleman d'une soixantaine d'années, toucha le

bord de son chapeau et s'éloigna rapidement. Une fois installé dans le cab, Philibert aurait vite oublié cet incident banal si, au moment où la voiture filait avec rapidité le long de la rue d'Oxford, son pied n'avait rencontré sur le tapis du cab un objet contre lequel il se heurta. Philibert frôla dans tous les sens cet objet avec son soulier, pour juger d'après sa forme de ce qu'il pouvait être; le trouvant d'un carré long et de résistance élastique, il soupçonna que ce pouvait être un objet perdu par le voyageur qui l'avait précédé dans le cab, et il se baissa pour le ramasser.

C'était un portefeuille. Avant de l'ouvrir, Philibert songea au retard qu'allait lui infliger le dépôt dans un bureau de police de cet objet perdu; il lui faudrait attendre son tour, dire son nom et son adresse, attendre que la déposition du cocher corroborât la sienne. Toutes ces formalités pouvaient être évitées si, dans les papiers dont le portefeuille était évidemment bourré, il se trouvait une adresse de son propriétaire. En ce cas, il était plus simple d'aller à son domicile et d'avertir là que l'objet serait rendu à qui de droit si par hasard il ne rencontrait pas une femme, un fils, une sœur, quelqu'un enfin de la parenté étroite du vieil étourdi, ca-

pable de donner un reçu valable de l'objet restitué.

D'après ce raisonnement, Philibert ouvrit le portefeuille. La première poche ne contenait qu'une masse de billets de banque assez compacte pour constituer une jolie somme. Philibert ne les compta pas. A quoi bon? mais il crut rêver en tirant du second compartiment deux lettres d'écritures différentes, dont les adresses portaient un nom et un prénom aussi français que possible et qu'il pensait être seul à pouvoir s'attribuer du côté anglais de la Manche.

Quoi! le propriétaire de ce portefeuille s'appelait Philibert Franchet!.... N'était-ce pas une erreur de la vue, une de ces aberrations qui précèdent quelque grave maladie?... Philibert regarda à droite et à gauche de la voiture les magasins d'Oxford street à lui bien connus et, en leur trouvant leur aspect accoutumé, il s'assura contre la crainte d'être affligé d'une perversion du sens de la vue. Il fouilla de nouveau le portefeuille et en tira plusieurs cartes de visite portant le même nom : « Philibert Franchet esq. », suivi de l'adresse indiquée sur les lettres. Enfin, un document plié sans enveloppe et dont il crut pouvoir se permettre la

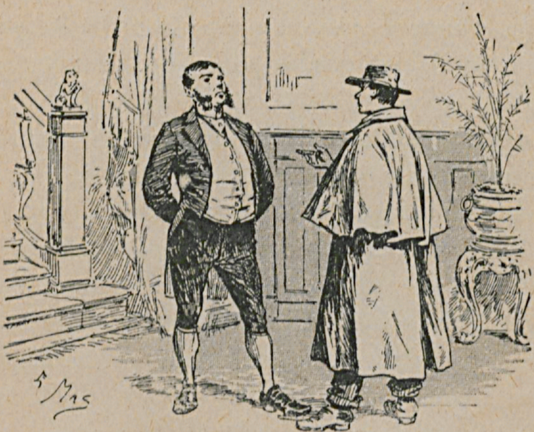
lecture lui apprit que son homonyme avait un procès à Brighton. S'il se rendait dans cette ville et qu'il eût besoin de ce document pour son affaire, il ne tarderait sûrement pas à retourner à Londres. Il fallait donc au plus vite aller informer les siens de la trouvaille faite dans le cab.

La morgue des valets anglais, quand ils ont à répondre à un inconnu d'apparence modeste, est proverbiale. Si Philibert avait su d'avance qu'il aurait à se présenter dans une maison du quartier aristocratique de Londres, il aurait mis un autre pardessus que ce gros macfarlane destiné à l'abriter de la pluie pendant une course d'affaires; il aurait coiffé sa tête d'un chapeau haut de forme à la place de son feutre imperméable; mais il ignorait d'avance qu'il succéderait dans un cab à un millionnaire peu soigneux, et voilà pourquoi il eut le désagrément d'être toisé de haut en bas par un valet de pied lorsqu'il demanda, au seuil du vestibule, s'il pouvait être reçu par mistress Franchet.

« Pour un drôle qui a l'impudence de pénétrer dans les maisons, vous êtes maladroit, répondit le domestique avec arrogance. Avant de demander une lady, il est bon de s'informer qu'elle existe encore, si l'on ne veut pas se

faire fermer la porte au nez comme vous allez voir.

— Pas avant que je vous aie expliqué pourquoi je ne demande pas à voir M. Franchet,



La morgue des valets anglais est proverbiale.

répondit Philibert après s'être carré en dedans du vantail de la porte. Je sais qu'il vient de partir par le train de neuf heures quarante-cinq, et pour Brighton, je suppose. Il a perdu en route et j'ai trouvé un objet que je venais lui restituer. Voilà pourquoi je vous réclamais au hasard sa femme, son fils, son frère, quelqu'un de sa famille enfin.

— C'est différent, répondit le valet radouci.

Mon maître est seul à Londres en ce moment; mais vous pouvez me laisser l'objet. »

Philibert eut presque autant de difficulté à sortir du vestibule qu'il en avait eu à y pénétrer; il y réussit pourtant et chargea le domestique d'annoncer à son maître la visite du porteur de l'objet perdu pour le surlendemain matin.

« Eh! laissez-moi toujours votre nom et votre adresse », lui dit en dernier ressort le valet de pied qui l'avait suivi sur le perron.

Philibert remonta dans son cab après avoir répondu par un signe négatif. Avouer à ce valet que le hasard lui avait octroyé le nom et le prénom portés par son propre maître aurait été ajouter une invraisemblance à une affaire déjà si bizarre.

Cet incident fit naturellement le fond de la causerie en famille ce soir-là.

« Voilà deux Philibert Franchet bien différents l'un de l'autre », dit Reine.

Elle fit le parallèle entre le riche et le pauvre, entre l'étourdi peu soigneux et l'avare — la parcimonie de son frère était un de ses griefs contre lui — et elle finit par déclarer que les biens de ce monde étaient mal répartis, puisque les uns regorgeaient de richesses dont ils se

souciaient assez peu pour les mal garder, tandis que les autres pâtissaient, faute d'un peu de cet argent dont les premiers faisaient litière.

Lorsque Philibert dut partir le surlendemain pour Londres avec le portefeuille dans la poche intérieure de son paletot, Mme Franchet craignit que son fils ne s'abaissât à recevoir une récompense du propriétaire de l'objet perdu. Philibert lui dit, après l'avoir embrassée :

« Ce sont mes économies d'allumettes, de bouts de bois et de bouts de fil qui te font soupçonner ma fierté; mais épargner son propre bien est une nécessité pour qui cherche à se créer une petite aisance, tandis que se laisser payer d'une action honnête et naturelle serait une vilenie. »

Cette fois, la porte de la maison du West End fut ouverte toute grande avant que Philibert eût soulevé son marteau ciselé; son arrivée avait été guettée, ayant fait l'objet d'un pari entre le valet de pied et le maître d'hôtel. Ces deux personnages étaient dans le vestibule, diversement impressionnés par l'exactitude du visiteur.

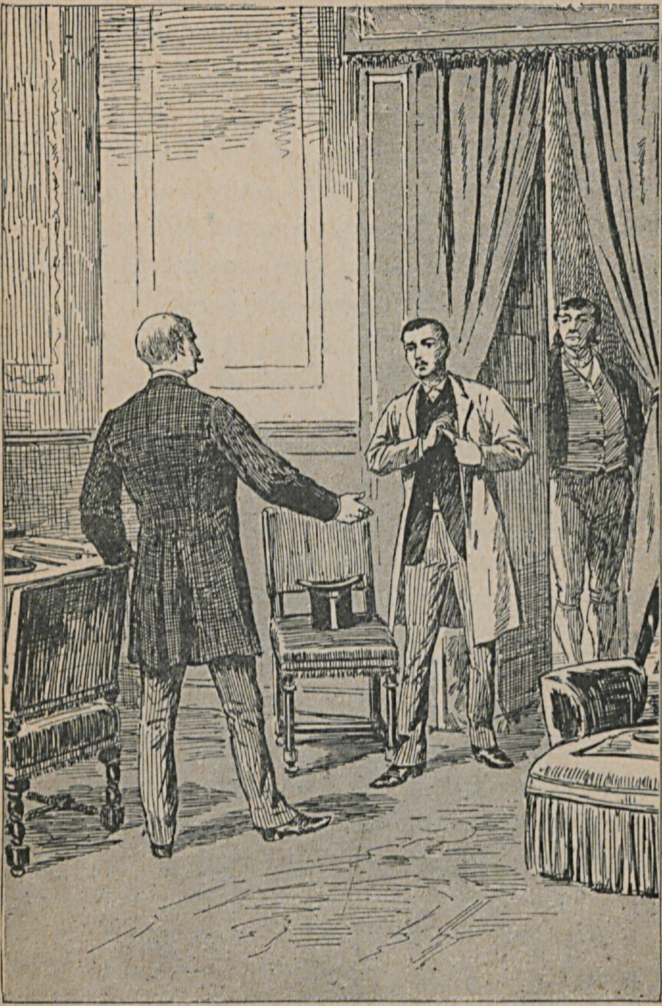
« Qui dois-je annoncer? » lui demanda le valet de pied avec une mine épanouie par la perspective d'un gain. C'était lui qui avait gagé que le

portefeuille dont la perte avait tant affecté leur maître serait rapporté à l'heure dite, tandis que le maître d'hôtel s'était cru certain qu'un premier bon mouvement serait remplacé chez le dénicheur de portefeuilles par un second mouvement d'intérêt personnel qui lui ferait détruire les papiers du procès, pour s'assurer la possession des billets de banque.

« Dites que c'est le voyageur monté à la gare dans le cab d'où il sortait », répondit Philibert.

Ils montèrent ensemble un large escalier aux parois ornées de tableaux et dont le premier palier était garni de plantes vertes. Le domestique souleva une portière, disparut un moment et revint bientôt pour introduire le visiteur dans un luxueux cabinet de travail, où Philibert aperçut le voyageur de l'avant-veille qui s'avança à sa rencontre avec une physionomie ouverte et la main tendue.

Le jeune homme était au fait de l'étiquette anglaise qui n'admet la poignée de main qu'entre égaux; il ne prit donc pas ce geste pour une preuve d'accueil cordial; au lieu d'avancer aussi, il recula d'un pas, déboutonna son pardessus et tira le portefeuille qu'il posa dans la main tendue vers lui.



Le vieillard s'avança, la main tendue.

« Merci », dit le vieillard en faisant rapidement passer l'objet dans cette main gauche que les Anglais n'offrent jamais à leurs visiteurs, car ce serait une insulte leur faire, et en tendant de nouveau la droite à Philibert : « Merci bien, mon cher monsieur; mais pour vous être mépris à mon geste, il faut que vous me preniez pour un *cokney* de Londres. »

Ils se serrèrent la main; sur la prière de son hôte, le jeune homme s'assit et crut devoir présenter ses excuses pour n'être pas revenu plus tôt; il aurait dû venir la veille s'informer si M. Franchet n'était pas de retour; ses devoirs professionnels l'en avaient empêché.

« Mais vous n'êtes pas Anglais! s'écria tout à coup le maître de la maison. Si votre langage est correct, vos intonations sont étrangères... De quel pays, s'il vous plaît?

— Français, monsieur, répondit Philibert.

— Français! s'écria M. Franchet en saisissant les deux mains du jeune homme pour les serrer vigoureusement; puis il ajouta dans notre propre langue, mais avec un accent un peu traînant : « C'est que je suis Français, moi aussi; non pas du vieux pays comme nous disons au Canada quand nous parlons de la mère patrie, mais Français d'origine et de

cœur. Oh! mon brave garçon,.... permettez cette familiarité à la différence d'âge entre nous, que je suis content de devoir à un compatriote la restitution des papiers d'affaires faute desquels je pouvais perdre un gros procès. Vous allez déjeuner avec moi, n'est-ce pas? Nous boirons au dessert du vin de France, à la prospérité de notre pays et à votre réussite dans le monde. Vous me conterez pourquoi vous vous êtes expatrié; nous ferons connaissance, et puisque vous vous êtes montré mon ami avant de m'avoir vu, je veux devenir le vôtre et vous le prouver de mon mieux. »

Philibert refusa cette invitation dont les sous-entendus délicats étaient assez clairs. Il n'habitait pas Londres et devait en repartir par le train d'onze heures.

« C'est que, continua M. Franchet avec un peu d'hésitation, j'aurais voulu.... »

Il avait ouvert le portefeuille; il chiffonnait les billets de banque pour en distraire quelques-uns de la petite masse réunie par une épingle.

« Monsieur, c'est inutile, dit Philibert avec une fermeté souriante. Je suis fort pressé; vous m'excuserez si je vous quitte à l'instant.

— Ce ne sera pas du moins sans me laisser votre nom et votre adresse. Entre compa-

triotes et après ce qui s'est passé entre nous, le moins que je vous doive, c'est une visite. Je déteste l'anonyme, surtout pour la reconnaissance.

— Monsieur, pardonnez-moi si vous détestez également les homonymes, répondit le jeune homme, car je m'appelle exactement comme vous : Philibert Franchet. »

Le Canadien fit un soubresaut et se fâcha un peu de ce qu'il prit pour une mystification à la française. Philibert exhiba cette carte de visite dont chacun est muni en Angleterre; la sienne mentionnait, sous ses nom et prénom, sa fonction de jardinier et son adresse à Thornton Heath, au cottage de la villa Rowden.

« Mais alors,.... mais alors,.... » fit le Canadien avec surprise. Il parut un moment fort agité, poussa quelques exclamations joyeuses et demanda au jeune homme dans quelle province de France il était né.

« Dans le Mâconnais, répondit Philibert.

— En ville ou à la campagne?

— Dans une propriété voisine du village de Farges, qui s'appelle la....

— La Teppe aux merles? interrompit le Canadien.

— Justement, monsieur; mais de grâce, d'où

connaissez-vous ce nom, qui n'est pas commun?

— C'est que c'est un nom connu de tous les Franchet et que nous sommes parents, répondit le Canadien; parents d'un peu loin dans tous les sens de ce mot, car notre branche est établie dans l'État de Québec depuis un peu plus d'un siècle... Vous concevez que nous ne pouvons en rester là, mon neveu; l'occasion nous oblige à des rapports de famille. Je ne suis allé que deux fois en France, mais je n'ai jamais poussé jusqu'au Mâconnais. J'aurais aimé pourtant voir ce nid paternel de la Teppe aux merles, dont mon bisaïeul avait gardé un tel souvenir d'après les récits de son père qu'il a donné ce nom à sa propriété de l'État de Québec. Il y a en France une tradition sur les oncles d'Amérique et je ne voulais pas l'exploiter afin de me faire bien accueillir, et me voir forcé d'avouer ensuite aux Franchet que j'ai cinq enfants, dont trois déjà mariés. Voilà ce qui m'a empêché de faire ce pèlerinage.... Mais vous me restez à déjeuner, mon cher neveu?

— Pardonnez-moi; ma mère serait trop inquiète; elle craindrait qu'on ne m'eût volé votre portefeuille en route, car nous n'avons pas de chance avec les grosses sommes, nous

autres, ou elle croirait à quelque autre accident.

— Votre mère est en Angleterre?

— Ma sœur aussi.

— Et elles s'y plaisent? » Le Canadien ajouta, après avoir vu une réponse dans la physionomie embarrassée du jeune homme : « Vous avez raison : il ne faut pas alarmer votre mère; je vais vous accompagner auprès d'elle. C'est un devoir que je suis tenu de rendre à une parente que je retrouve dans de telles circonstances. »

XVIII

Philibert s'étonna de n'avoir pas soupçonné, d'après l'homonymie des noms, que le voyageur du cab pouvait être un descendant de ce Franchet dont le portrait, taillé en bas-relief dans le poteau de la grange, avait intéressé son enfance, par la légende que les maîtres de la Teppe aux merles ne manquaient pas de transmettre à leur jeune génération.

Cette identité d'origine fut expliquée par le Canadien pendant la longue visite qu'il fit au cottage et qui ne fut pas la dernière. Il prit l'habitude de passer deux ou trois heures chez ses parents dans l'après-midi de chaque dimanche; ceux-ci apprirent donc fort en détail l'historique de leurs cousins du Canada : comment ce Philibert Franchet, premier de sa souche, avait été laissé pour mort à son rang de grenadier

lors d'un des derniers combats de notre héroïque Montcalm contre les Anglais, puis recueilli par une famille compatissante, dans laquelle il se maria plus tard et posa les fondements de l'opulence dont sa postérité jouissait. Le Canadien, exposant ainsi toute sa chronique de famille et parlant des faits et gestes de ses cinq enfants autant que des vicissitudes subies par ses aïeux, était en droit d'attendre la même ouverture de cœur de la part de ses parents du Mâconnais.

Mais ceux-ci n'aimaient guère à l'entretenir de leurs épreuves anciennes ou récentes; leur fierté se refusait, devant ce parent riche, la plainte des maux éprouvés; il était plus convenable et plus digne de paraître résigné à son sort. Telle était la leçon que la veuve faisait chaque dimanche matin à ses enfants. Philibert était d'autant mieux disposé à l'écouter que se montrer mécontent de sa position aurait été, en quelque sorte, solliciter les bienfaits du Canadien en retour du service qui avait inauguré leurs relations. Ce service était plus grand que celui d'une rentrée d'argent perdu; le document que Philibert avait parcouru et d'autres dont il n'avait pas pris connaissance établissaient le bon droit du Canadien dans un procès important qu'il était venu suivre en Angleterre; voilà

ce qu'il avait raconté dès sa première visite, donnant ainsi un exemple d'épanchement cordial qu'il était mortifié de voir si peu suivi par les Mâconnais.

Peu à peu, il s'aperçut que des trois mem-



L'oncle Franchet menait promener Reine.

bres de cette famille, Reine était la plus expansive; il la prit dès lors en grande amitié; il se promenait de longues heures avec elle dans le parc; parfois, il venait la chercher en voiture pour lui faire visiter les monuments de Londres. Mme Franchet ne refusait pas cette distraction à sa fille, qui revenait toujours enchantée de ces expéditions, mais sans trouver grand'-

chose à raconter aux siens au sujet des monuments qu'on l'avait menée voir.

Ce n'était pas extraordinaire qu'elle n'en pût rien dire. Son corps s'était promené à Saint-Paul, à Westminster, à Hyde Park; mais son esprit avait voyagé tout le temps à Passy, à Paris, à Tournus, au gré des questions du Canadien. Grâce aux candides récits de Reine, il finit par connaître à fond tout le passé de ses parents, et l'avenir que leur expatriation préparait.

Un dimanche de février, il arriva au cottage plus tôt que d'habitude.

« Je viens, dit-il, prendre vos commissions pour la France. J'ai gagné mon procès et j'ai quelques affaires au vieux pays. Donnez-moi des lettres d'introduction auprès de vos amies de Passy. Je ferai un tour de parc avec Reine pendant que vous écrirez... Ah! comme je pousserai plus loin que Paris... je vous prie, cousine Madeleine, de me préparer deux mots pour Pétrus Franchet. Je m'arrêterai quelques heures à Tournus pour serrer la main de ce brave homme. Après cette tournée, je m'embarquerai pour le Canada, frais comme un poisson et content au possible d'avoir vu toute ma parenté européenne. »

Depuis leur séjour à Thornton Heath, les Franchet s'étaient adonnés à la correspondance plus qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. Il faut être loin de son pays pour connaître la joie causée par une lettre qui en vient. On avait tous les quinze jours des nouvelles de Tournus par Rosalie, qui écrivait à Reine d'un style aussi mutin que son ancienne figure d'enfant. Mlle Mauny écrivait encore plus souvent; elle était le secrétaire de l'association de Passy, en sa qualité de lettrée. Tante Amélie n'osait envoyer de sa prose qu'à son neveu qui, à son retour du service, avait eu le crève-cœur de ne pas trouver un poste en Angleterrre; il avait dû accepter une place à Saint-Pétersbourg.

Dans les réponses que les exilés adressaient aux uns et aux autres, ils n'avaient pas raconté l'incident de cette rencontre avec le Canadien. Pour de si longs récits, il faut plus de temps que les Franchet n'en avaient pour leur correspondance.

Ils laissèrent à leur parent le soin de raconter à Passy et à Tournus l'aventure du cab, et se bornèrent à le charger de quelques mots de présentation et de menus cadeaux de provenance anglaise, pour leurs amies de France.

Un grand mois se passa sans qu'on entendît

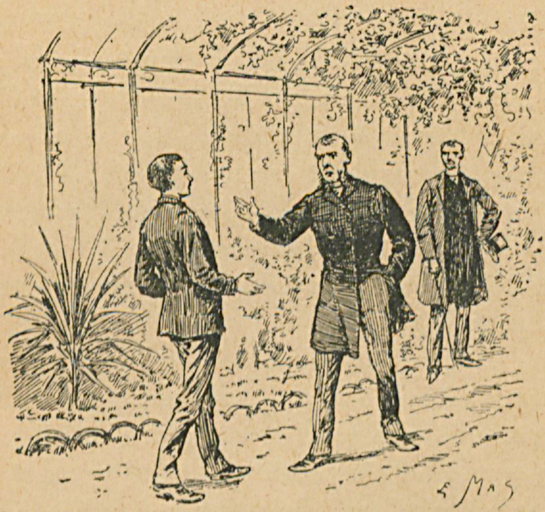
parler au cottage du voyage de l'oncle Phil. Le Canadien avait provoqué l'adoption de cette bréviation anglaise pour éviter toute équivoque avec le nom de son petit-cousin. Après tout, il n'avait pas promis de ses nouvelles; mais ce qui parut surprenant aux Franchet, ce qui finit même par les alarmer, c'est que, pendant tout ce temps, ils ne reçurent de lettres, ni de Passy, ni de Tournus. Reine écrivit en vain des deux côtés pour demander la cause de ce silence; il ne fut pas expliqué.

On ne savait que penser au cottage. On en était à ne plus oser parler ensemble du seul sujet dont on avait le cœur gros, de sorte que Philibert sortait le plus tôt et rentrait le plus tard possible, afin de s'étourdir à force de travail.

Il y avait six semaines que les Franchet étaient en peine de leurs amis, quand Philibert dut entrer un jour à une heure inhabituelle dans la serre à la vigne, pour vérifier le thermomètre qui avait dû baisser par l'extinction accidentelle du calorifère souterrain chargé d'y entretenir une chaleur artificielle.

Il tâcha de s'effacer en s'apercevant que M. Rowden se promenait avec un visiteur sous la treille, où commençaient à se déplier les

feuilles molles de la vigne sous coupole de verre. La règle de son service lui interdisait l'entrée des serres dans l'après-midi; mais les cas de force majeure priment tout; le jardinier



« Vous pouvez faire vos paquets à l'instant. »

avait à s'assurer si la faute du chauffeur avait compromis la future récolte. C'est ce qu'il voulait expliquer à M. Rowden lorsqu'il vit celui-ci laisser son visiteur à l'autre bout de la serre, pour venir dire au jardinier avec un air rébarbatif :

« Vous n'aviez pas besoin de me poursuivre

jusqu'ici pour savoir plus vite ma décision. Vous pouvez faire vos paquets à l'instant.

— Pardon, monsieur,... c'est le calorifère », bégaya Philibert suffoqué par ce qu'il prit pour un congé brutal.

Le quiproquo continuait entre eux, Philibert s'excusant de son mieux, M. Rowden lui reprochant son ingratitude et le rendant responsable des maladresses probables de son successeur, quand un tiers leur coupa la parole; c'était le visiteur que le maître de la maison promenait quelques instants auparavant, et dans lequel Philibert reconnut avec surprise son parent du Canada.

« C'est moi qui vous réponds de son successeur, monsieur Rowden, dit-il, puisque c'est moi qui vous le procure. Il a soigné pendant dix ans les serres les plus célèbres de Québec, et il ne s'ennuiera pas en Angleterre, puisqu'il désirait depuis longtemps y revenir. Quant à vous, mon cher Philibert, ajouta-t-il d'un ton léger, ce n'est pas le moment de rester les bras ballants lorsque vous avez vos préparatifs à faire pour partir après-demain matin. Annoncez à votre mère que je vais passer au cottage pour m'entendre avec elle. »

Le surlendemain, en effet, l'oncle Phil et les

Mâconnais prenaient place sur le paquebot de Douvres à Calais. La Manche était un peu agitée... Quel voyageur peut se flatter de l'avoir vue tout à fait calme?... Malgré tangage et roulis, les heureux rapatriés voulurent rester sur le pont pour apercevoir le plus tôt possible la côte française; ils refusèrent de descendre dans la cabine retenue pour eux. Ils étaient certains de ne pas être malades... et ils ne le furent point. Mais comme ils trouvèrent long le trajet en train rapide de Calais à Paris! Reine avait peine à tenir en place dans le wagon; elle babillait comme quatre, serrait la main de l'oncle Phil et saluait tous les villages groupés, l'un après l'autre, dans le cadre mouvant de la portière.

Un peu de mélancolie se mêle toujours à la joie de ceux qui ont beaucoup souffert. Madeleine Franchet songeait que les choses n'arrivent jamais comme on pense, et que ce n'était après tout que changer de maître que de venir diriger en Bresse la propriété achetée par l'oncle Phil. Et puis, ce départ subit lui faisait l'effet d'un coup de tête qu'on aurait peut-être à regretter; l'oncle Phil était assurément un brave homme; mais ne s'était-on pas fié à lui un peu vite? Il est vrai qu'il n'avait pas donné le temps

de réfléchir et avait commandé en chef de famille qui n'admet pas d'opposition.

De bonnes étreintes et de gros baisers payèrent l'empressement des deux vieilles filles à courir de Passy jusqu'à la gare du Nord pour embrasser plus vite leurs anciens amis. L'oncle Phil avait tout prévu : l'on s'entassa dans un grand landau qui amena voyageurs et Parisiennes au Grand-Hôtel, où une table à six couverts était dressée dans un bel appartement. L'oncle Phil devait loger là avec ses parents pendant la semaine qu'il disait être nécessaire à ses affaires; celles-ci n'étaient guère absorbantes, car elles ne l'empêchèrent pas de promener ses cousins dans ce Paris qu'ils avaient habité près de neuf ans sans en connaître ni un théâtre ni un monument.

Un matin, Philibert sortit de l'hôtel avant que personne eût paru dans le salon commun de l'appartement qu'ils occupaient. Il voulait faire deux pèlerinages aux premiers gîtes de leur séjour à Paris.

La maison Caldesque était toujours aussi maussade d'aspect avec ses fenêtres où séchaient des guenilles, sa façade écaillée, et sa boutique de bois et charbons où la trappe bâillait comme au jour où Reine s'y était précipitée.

« Père Balthazar, voulez-vous venir toucher la main d'un ancien ami? » dit le visiteur en



Les deux vieilles filles étaient a la gare du Nord.

apercevant une forme humaine penchée sur un tas de charbon au fond du sous-sol.

Un pas lourd fit gémir l'échelle et l'homme monta, son noir chapeau de feutre en avant.

« Eh! ce n'est pas lui! » s'écria Philibert lorsque le charbonnier lui eut présenté la face ronde et barbouillée d'un homme de trente ans, qui lui répondit avec le plus pur accent charabia :

« Eh! non, monsieur, je suis son successeur. Quand Mme Caldesque a été morte, le neveu architecte, — celui qui a été à Rome, vous savez — eh bien! il a voulu prendre l'oncle avec lui; M. Caldesque est logé comme un prince, et cossu, il faut voir; mais j'ai idée qu'il s'ennuie quoiqu'il soit comme un coq en pâte, car il n'est pas reconnaissable. Sa figure est blanche, blanche; on dirait un malade. Son seul plaisir est de venir faire la causette avec moi les soirs; il m'apprend les manières de Paris, parce que je suis nouvellement arrivé du pays, vous comprenez? »

Philibert chargea le charbonnier de transmettre au père Balthazar les compliments de son ancien secrétaire et ceux du *chinge*. Dans ses lettres à son ami, Jules Friquet parlait parfois de ses frasques de jeunesse et des tours joués par lui à l'Auvergnat.

« Ah! c'est vous le secrétaire qui avait tant d'esprit! s'écria le successeur du père Balthazar. Je vous connaissais bien, allez, et le *chinge* aussi.

Mais lui, c'est un mauvais *chujet*, n'est-ce pas? »

Philibert dut abandonner la réputation de son ami aux préventions auvergnates, et il termina cette revue de son ancien quartier en passant devant l'hôtel du Mâconnais, où il voulait serrer la main de Joseph Guinevet qui, bien au contraire de son irascible et égoïste moitié, s'était montré obligeant à l'égard de ses compatriotes.

Ce ne fut pas le visage enflammé et bouffi de Sophie Guinevet qu'il aperçut à travers les vitrages, auprès du fourneau où les éléments du déjeuner soulevaient leurs premiers bouillons; mais un souvenir vague de la figure féminine qui tenait sa place lui inspira l'idée d'entrer pour se renseigner.

« Eh! c'est le jeune Franchet de Farges! s'écria la femme. Bonjour donc! c'est un plaisir de te voir grand, et joli garçon, et bien mis comme te voilà. »

Là aussi, Philibert ne trouvait que des successeurs; si cette femme le tutoyait d'emblée, c'était pour l'avoir connu enfant, et il eut par elle des nouvelles des Guinevet qui le touchaient de plus près qu'il ne l'aurait supposé.

Après avoir vendu leur hôtel très cher, trop cher, disait la Tournusienne, les Guinevet

s'étaient retirés à Tournus dans l'espoir d'y marier leur fille richement; mais aucun parti de la bourgeoisie n'avait voulu d'Alphonsine, peut-être à cause des criailleries grossières de sa mère, peut-être à cause de ses propres airs de pimbêche. A vingt-quatre ans, faute de mieux, elle allait épouser Gaston Tailland, qui prenait femme pour arranger ses affaires, mises en désarroi par ses dissipations.

« Il mangera aussi la dot d'Alphonsine, ajouta la Tournusienne; mais ce ne sera pas sans avoir des gros mots de Sophie Guinevet. C'est tout du mauvais monde ensemble. Tant pis pour eux. »

Les Franchet ne pouvaient quitter Paris sans présenter leurs hommages à M. et Mme Leray. Deux détails de cette visite étonnèrent Philibert. D'abord, l'oncle Phil voulut en être, et là où ses parents français croyaient avoir à le présenter, le Canadien et M. Leray s'abordèrent en gens de connaissance, et quelques paroles échangées entre eux prouvèrent qu'ils s'étaient vus récemment. Ce fut la première surprise de Philibert. La seconde fut l'air gêné de Mme Leray qui cherchait ses mots et regardait à tous moments son mari; celui-ci épiait visiblement les moindres paroles de sa femme.

Philibert ne put pas s'expliquer ces deux singularités, pas plus que l'ignorance où le Canadien les laissait du terme de leur voyage. Il voulait profiter de son passage à Paris pour acheter des semis de qualité supérieure, et il aurait eu besoin de savoir quelle sorte de terrain il était appelé à cultiver, combien d'hectares il comportait et quelques détails sur son exposition.

« Entends-toi avec les grainetiers pour leur envoyer de là-bas ta commande après avoir jugé toi-même le terroir dont un Canadien comme moi ne peut pas apprécier les qualités », lui répondit l'oncle Phil.

Enfin, le jour du départ arriva : les deux amies de Passy conduisirent les voyageurs à la gare de Lyon en leur promettant, sur l'invitation du Canadien, d'aller prendre chaque été successivement un mois de vacances chez eux, à la campagne. Pour tante Amélie, qui de sa vie n'avait pas dépassé Saint-Germain et Versailles, c'était un vrai château en Espagne que ce projet; mais elle assura crânement qu'elle donnerait l'exemple à Mlle Mauny.

Le train laissa les quatre voyageurs à Tournus vers cinq heures du soir. Contre l'espoir des Franchet, personne ne les attendait à la gare.

Avec l'aisance d'un homme qui connaît la ville, l'oncle Phil laissa les bagages en consigne, offrit son bras à Mme Franchet et se dirigea vers la petite rue où s'ouvrait la boutique de l'oncle Pétrus.

A mesure que Philibert et Reine approchaient de cette maison amie, leurs souvenirs s'éveillaient; ils reconnaissaient les carrefours où ils avaient rôdé, et ces physionomies des façades dont chacune possède son caractère particulier. Ils s'élancèrent en avant pour faire résonner le grelot fêlé de la porte vitrée de la boutique et se précipitèrent tous les deux dans les bras d'Ursule.

« Et l'oncle?... et Rosalie? » lui demandèrent-ils aussitôt.

Après avoir embrassé tante Madeleine et salué avec amitié le Canadien, Ursule répondit :

« Ils sont là-bas,... à la propriété, pour vous y recevoir. Vous les verrez ce soir. C'est l'oncle Phil qui a organisé tout cela.

— Ce n'est donc pas loin d'ici, cette ferme? demanda Philibert.

— Non, c'est par là,... en Bresse, répondit gaiement Ursule. Nous nous verrons souvent, Philibert. »

Ah! c'était en Bresse et non pas sur la rive

droite de la Saône où se groupent Le Villars, Farges et Uchizy!... Mais c'était la faute des cachotteries de l'oncle Phil si son neveu avait eu tout à coup la tête traversée par une idée qui lui avait fait monter la rougeur au front et lui avait causé ensuite un battement de cœur.

Il eut le temps de se remettre pendant que Reine aidait Ursule à dresser le couvert. L'oncle Phil et maman avaient disparu et, quand ils revinrent prendre leur part de la légère collation préparée, maman avait les yeux très rouges. Philibert s'approcha d'elle pour lui demander tout bas ce qui l'avait peinée.

« Ne t'en tourmente pas, lui répondit-elle. J'ai assez pleuré de chagrin. Laisse-moi un peu pleurer de joie ce soir. »

On ne fit guère honneur à la collation, quoiqu'elle fût excellente, et il y avait déjà quelque temps que les volets de la boutique avaient été fermés au tomber de la nuit quand une voiture de louage arriva devant la porte. Tous y montèrent et les deux bons chevaux de l'attelage partirent au trot.

Ursule et l'oncle Phil se renvoyèrent si vivement la réplique pendant le premier quart d'heure du trajet que Philibert ne s'aperçut pas du moment où l'on passait sur le pont de la Saône

pour gagner la rive bressane. Lorsqu'il en fit la remarque, Ursule lui répondit que la Saône était derrière eux, ce qui était la vérité, mais sans ajouter sur quelle rive on avançait dans la nuit sans lune qu'illuminaient seulement à leur passage les lanternes de la voiture.

Peu à peu, la causerie tomba ; chacun resta livré à ses réflexions. La voiture finit par atteindre une rue de village où quelques réverbères fumeux et quelques fenêtres des rez-de-chaussée éclairés coupaient seuls de taches lumineuses l'obscurité compacte.

« Ils ne sont pas beaux, les villages de Bresse », dit Reine qui se rappelait les maisons coquettes de Thornton Heath.

Ursule se prit à rire, et Philibert mit sa tête à la portière; mais on tournait le coin de la dernière maison ; les masses confuses des toits s'estompaient à peine sur le ciel nuageux et sombre.

La voiture roulait maintenant sur un chemin moins large que la route départementale ; excités par le cocher, les chevaux gagnaient de vitesse. Tout à coup, Philibert aperçut à sa droite le profil d'un grand bâtiment, d'autant plus distinct qu'un grand bûcher de fagots et de fougères sèches allumé au milieu de sa cour éclai-



Un feu de joie éclairait la Teppe aux merles.

rait sa façade de ses reflets de feu de joie. Il voulut s'écrier,... la voix lui manqua. Sa mère et sa sœur avaient déjà mis pied à terre devant le portail grand ouvert de la Teppe aux merles qu'il gisait encore sur les coussins de la voiture, non pas évanoui, mais comme en extase, les yeux grands ouverts, les mains et les genoux tremblants.

Il paraît qu'on l'avait appelé déjà, mais il n'avait pas encore trouvé la force de répondre, quand une voix claire comme le cristal parvint à le secouer de son émotion en lui disant :

« Vous n'êtes donc pas content de me revoir, mon cousin, que vous soyez si peu pressé de descendre de voiture? »

Philibert eut beau sauter à terre en enjambant le marchepied, Rosalie était déjà loin dans la cour, et il ne put s'assurer que la compagne de ses jeux enfantins était devenue une charmante jeune fille qu'après avoir embrassé l'oncle Pétrus, et salué Jeannette et son mari, qui venaient de présenter à leurs anciens maîtres leurs trois marmots joufflus, nés à la Teppe aux merles depuis dix ans.

Dans la confusion de cette scène, on s'embrassait, on allait et venait par la cour, on échangeait des révélations et de tendres repro-

ches au sujet de ce secret si bien gardé. Ce fut plus tard, au dessert du souper qui réunit la famille dans la salle meublée à neuf que Philibert dit à l'oncle du Canada :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt que c'était la Teppe aux merles que vous aviez achetée? Je vous la cultiverai bien, allez! Peu m'importe désormais qu'elle ne soit plus à nous, puisque nous allons y demeurer et qu'elle appartient à un Franchet.

— Ah! çà, il divague, ce garçon! s'écria l'oncle Pétrus.

— Mais certainement, tu divagues, dit l'oncle Phil à son neveu. Crois-tu que je t'aurais fait quitter chez M. Rowden un poste bien rétribué pour te donner en fermage une métairie de quelques hectares? La Teppe aux merles est à toi, mon ami, voici l'acte d'achat en ton nom dans ce portefeuille. Ceci n'est point en échange du portefeuille perdu dans le cab. Je ne te devais rien pour cette restitution que le grand merci dont on récompense un acte de probité. Ceci est l'aide que les Franchet riches du Canada devaient aux Franchet ruinés du Mâconnais; ce n'est qu'une preuve de bonne parenté, et j'aurais fait dix fois plus si j'avais voulu en croire les lettres de mes enfants. Je te les montrerai.

J'ai d'ailleurs à te demander en retour une relique valant plus pour moi que tout ton domaine : c'est le bas-relief de la grange que je voudrais emporter au Canada. »

L'oncle Pétrus apprit à voix basse à Philibert que le présent du Canadien n'était pas aussi médiocre que la générosité de celui-ci l'affirmait; la Teppe aux merles était rendue à ses anciens propriétaires augmentée de plusieurs champs, les étables pleines de bestiaux, la maison montée à neuf et l'outillage agricole au complet. Enfin, les économies faites par les Franchet laissaient à leur disposition un petit capital qui accroîtrait leur aisance.

« Plus que jamais, ajouta la voix claire de l'espiègle Rosalie, la Teppe aux merles sera un Paradis.

— Ce serait mon opinion si vous consentiez à y demeurer toujours avec nous, ma cousine, répondit Philibert.

— Et pourquoi pas? dit Madeleine Franchet en prenant sa nièce dans ses bras.

— Je partirai donc pour le Canada, reprit l'oncle Phil, avec la satisfaction de laisser tous les Franchet heureux du sort qu'ils doivent à leur courage et à leurs vertus.

— Non, à vos bontés, dit Philibert. Si j'étais

allé jusqu'au bout de ma tâche entreprise, j'aurais pu me glorifier de mon courage; mais le hasard a tout fait pour moi en me plaçant sur votre passage.

— Tais-toi, mon neveu, le hasard n'existe pas, s'écria le Canadien, ou du moins il n'aide que les gens qui le méritent et je vais te le prouver. Si tu n'avais pas mis dans ta tête d'enfant de te vouer au travail de la terre pour rester capable de cultiver plus tard ta Teppe aux merles, tu n'aurais pas été employé au Jardin d'acclimatation, ce qui t'a conduit en Angleterre, où tu n'aurais pas pu résider non plus si tu avais négligé l'occasion d'apprendre l'anglais. Donc, tu ne m'aurais jamais rencontré, si tu avais manqué de cette ardeur au travail qui a produit en ta faveur cette succession de chances favorables. C'est donc à toi-même que tu dois l'amélioration de ta destinée, et l'on peut prédire des succès analogues à tous les jeunes gens qui feront preuve d'une persévérance de courage égale à la tienne. »

FIN

201-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P2-11.